6
6-D
16
12

6. 5. H. 10

QUERELLES
LITTÉRAIRES,
OU
MÉMOIRES
Pour ſervir à l'Hiſtoire des Révolutions de la République des Lettres, depuis HOMERE *juſqu'à nos jours.*

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZIONALE
ROMA
VITTORIO EMANUELE

MEMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DES GENS-DE-LETTRES;

ET PRINCIPALEMENT

DE LEURS QUERELLES.

QUERELLES PARTICULIERES, *ou* QUERELLES D'AUTEUR A AUTEUR.

BIBLIOTECA NAZ. VITTORIO EMANUELE ROMA

FONTENELLE,

ET

LE PÈRE BALTUS.

CETTE querelle s'eſt élevée au ſujet de l'*Hiſtoire des oracles*. C'eſt un des meilleurs ouvrages de l'illuſtre Fontenelle. Elle le menera plus ſurement à la poſtérité que ſes *Eglogues*, ſes *Opéra*, ſes *Dialogues des morts*, quoique

ſans aller de pair avec ſes *Éloges des académiciens* & avec ſa *Pluralité des mondes*. Des vérités utiles ſont préſentées dans ce livre d'une manière très-agréable. On y trouve un écrivain dont les grands talens doivent faire oublier ſes *Lettres du chevalier d'Her....* ſes comédies peu théâtrales, ſon *Apologie des tourbillons de Deſcartes* & les *Eſſais* informes qu'il a faits dans les genres de Lucien & de Théocrite; plus heureux dans ceux de Quinault & de Bacon, & ſurtout dans la géométrie; faiſant aimer les ſciences les plus abſtraites; réuniſſant la ſubtilité du raiſonnement à un ſtile qui lui eſt particulier & qui a fait beaucoup de mauvais imitateurs; ayant plus d'eſprit que de génie, & plus de délicateſſe que d'invention; placé ſous deux règnes pour mériter l'eſtime de deux ſiècles, & par la variété de ſes connoiſſances, & par la ſingularité de ſon ame toujours paiſible, modérée, égale, inacceſſible aux mouvemens inquiets ou violens, qui rendent les autres hommes malheureux; fait, en un mot, pour les agrémens & les délices de la ſociété, mais non pour être

l'exemple des belles ames, des cœurs ſenſibles & reconnoiſſans.

Dans ſon *Hiſtoire des oracles*, il ſe propoſe de montrer qu'ils ſont l'ouvrage de la ſuperſtition & de la fourberie, & non celui des démons, & qu'à la venue de Jéſus-Chriſt ils n'ont point ceſſé. Ces deux points forment deux diſſertations.

Dans la première, il parle d'abord des oracles les plus célèbres de l'antiquité, des hiſtoires ſingulières qui couroient ſur les génies. Rien n'en avoit plus impoſé que la mort du grand Pan, annoncée par le pilote *Thamus*; qu'une réponſe de l'oracle Sérapis à Thulis roi d'Egypte; que celle d'un autre oracle à l'empereur Auguſte ſur l'enfant Hébreu; que les oracles tirés par Euſèbe des écrits mêmes de Porphyre, ce grand ennemi des chrétiens.

Fontenelle repaſſe ſur tous ces oracles. Mais, avant que de montrer le jeu des reſſorts par leſquels ils ſe rendoient, il entre dans les raiſons qu'on avoit de croire que les démons s'en méloient. Les principales ſont que cette idée étoit favorable au chriſtianiſme, à ſon établiſſement miraculeux,

à l'explication de nos myſtères, à la fuite du prince des ténèbres, à ſon ſilence ſuppoſé depuis l'apparition du meſſie, à la philoſophie de Platon, ſi goûtée & ſi vantée de tous les écrivains eccléſiaſtiques. Qu'on ajoute à cela l'amour naturel des hommes pour le merveilleux, & l'on ne s'étonnera plus que cette opinion ait été générale parmi les chrétiens.

Les motifs de l'adopter ainſi établis, l'ingénieux Fontenelle eſſaye de les détruire d'un ſeul coup. Il ſappe ce ſyſtême par les fondemens. Ce qu'on raconte des oracles, demande leur hiſtorien, eſt-il bien vrai? N'explique-t-on pas la cauſe avant que de s'aſſurer du fait? Ne reſſemble-t-on point à ces ſçavans d'Allemagne qui s'épuisèrent à diſſerter, à faire des *in-folio* ſur une dent qu'on diſoit être d'or, & qui n'étoit qu'une ſimple feuille d'or appliquée à la dent avec adreſſe? Il rappelle quantité de contes puériles, de livres apocryphes, de ſubterfuges qu'on imaginoit dans les premiers ſiècles de l'égliſe pour l'accréditer, & dont elle n'avoit pas beſoin. Ce n'eſt pas, dit-il, que tout le mon-

de fût la dupe de ces oracles, à qui, pour de l'argent, on faiſoit dire une choſe plutôt qu'une autre, & qu'on multiplioit tant qu'on vouloit. Des ſectes entières de philoſophes, des écrivains, & ſur-tout les poëtes comiques, des grecs encore ſans culture, mais d'un ſens droit, des chrétiens eux-mêmes s'en moquoient ouvertement. On ne les conſultoit qu'à certains jours, après des initiations à certains myſtères qui recommandoient toujours le ſecret. On en rendoit par ſonges ou ſur des billets cachetés : mais ces oracles, ainſi que tous les autres, *ſentoient l'homme plus que le diable.* L'impoſture & la friponnerie y préſidoient également. Cette première diſſertation philoſophique d'un de nos plus beaux génies, eſt terminée par un chapitre ſur les ſorts.

La ſeconde préſente beaucoup moins d'obſtacles à lever : car, ſi l'on ne met rien ou preſque rien ſur le compte des démons, ſi l'on reconnoît que les oracles ne ſont que l'ouvrage de la fourberie, on ne s'intéreſſera plus à les faire finir préciſément à la venue de Jéſus-

Chriſt. Tout prouve qu'ils ont duré juſqu'à l'extinction du paganiſme ; & l'époque de ſa fin n'eſt que de l'année 451. Les empereurs chrétiens défendirent, vers ce temps, d'en faire aucun exercice, ſous peine de mort. Mais, la religion payenne eût-elle continué, on ſe fût encore déſabuſé des oracles : on commençoit à n'y croire nulle part. On avoit ouvert les yeux ſur la fauſſeté, l'avarice, les débauches infâmes des prêtres : ils faiſoient accroire que le dieu vouloit admettre à ſon lit les plus belles femmes : elles alloient à la divinité, parées des mains de leurs maris, chargées de préſens en reconnoiſſance de ſes faveurs. A Babylone, une femme que le dieu Bélus avoit choiſie paſſoit toutes les nuits dans le huitième & dernier étage de la tour du temple. Il s'en faiſoit autant à Thèbes en Egypte. La prêtreſſe de l'oracle de Patare, en Lycie, ne prophétiſoit jamais qu'elle n'eût couché ſeule dans le temple d'Apollon. » A la vue des chrétiens, le Saturne » d'Alexandrie ne laiſſoit pas de faire » venir, les nuits, dans ſon temple, » telle femme qu'il lui plaiſoit de nom-

» mer par la bouche de Tirannus ſon » prêtre. Beaucoup de femmes avoient reçu cet honneur avec reſpect «. A la fin, une fit confidence à ſon époux qu'elle avoit trouvé, dans le temple, un ſecond mari. Sur cela, Tirannus fut traduit en juſtice & avoua tout. Mille autres ſcènes ſcandaleuſes démaſquèrent les prêtres.

L'auteur de l'*Hiſtoire des oracles* a mis, dans cette ſeconde partie, le même agrément que dans la première. Mais on ſçait que le fond de l'ouvrage n'eſt pas de lui. Fontenelle n'eſt preſque qu'un traducteur : il n'a donné ſon hiſtoire que d'après le livre de Vandale, médecin anabaptiſte de Haerlem. L'un écrivit pour les ſçavans ; l'autre s'eſt fait lire de tout le monde. Vandale, après avoir décrié les oracles, ſe propoſoit encore, ſur le ſuccès de ſon entrepriſe, de décrier certains pélerinages, quelques pratiques de dévotion mal entendues : mais Fontenelle, après la publication de ſes idées philoſophiques, ne fut pas tenté d'en publier de nouvelles dans ce goût. Les dévots furent ſoulevés : ils crurent voir une des principales preuves du chriſtianiſme

renverſée. Quelques années après que Fontenelle eut donné l'*Hiſtoire des oracles*, le P. Baltus jugea qu'il étoit de ſon devoir d'en prévenir les effets dangereux, en la réfutant. Ce jéſuite eut l'adreſſe de lier ſon ſyſtême à la religion.

Sa réfutation eſt diviſée en trois parties. La première eſt pour venger les pères de l'égliſe & les anciens chrétiens des raiſonnemens qu'on leur fait tenir, & pour expoſer les motifs qu'ils ont eu de croire que les oracles des payens étoient rendus par les démons; la ſeconde, pour détruire les preuves directes par leſquelles on établiſſoit que les oracles étoient l'unique ouvrage de quelques prêtres impoſteurs ou dupes; la troiſième, pour faire voir que la naiſſance de Jéſus-Chriſt eſt l'époque de la ceſſation des oracles, & qu'ils n'ont ceſſé que par le pouvoir de la croix & par l'invocation de ſon nom.

Sous l'apparence de zèle & de l'amour des vérités fondamentales de la religion, les atrocités n'étoient point épargnées à Fontenelle. Il étoit d'autant plus facile de le repréſenter coupable d'impiété, que le public con-

noiſſoit déjà ſa *Relation curieuſe de l'iſle de Bornéo*; relation qui contient l'hiſtoire d'une étrange guerre civile (*).

Cette plaiſanterie & l'*Hiſtoire des oracles* pensèrent être fatales à leur auteur. Les dévots cabalèrent, perſécutèrent ſourdement, portèrent même leurs plaintes aux pieds du trône. Le philoſophe étoit perdu, s'il répondoit à ſes critiques: il ne ſe défendit point. Il eut l'air d'abjurer ſes ſentimens: il ſe

(*) Le détail de ces troubles imaginaires n'eſt qu'une allégorie des maux réels produits par les diviſions arrivées dans l'égliſe, figurée par la reine Miſéo. Ses deux filles, Mréo, Eénegu, ſont, l'une, l'égliſe Romaine, & l'autre, l'égliſe de Genève. Elles ſe diſputent l'héritage de leur mère. L'iſle de Bornéo eſt partagée entr'elles, quoique Mréo ſoit fille légitime, & qu'Eénegu ſoit réputée bâtarde. Mais tout le bien qu'on dit de la première reine, eſt mêlé de beaucoup de reproches qu'on lui fait, » Mréo » vouloit que tous ſes miniſtres fuſſent éunuques, » condition très-dure, & qu'on n'avoit point juſ- » qu'alors impoſée; & cependant elle ne les faiſoit » mutiler que d'une certaine façon qui n'empêchoit » pas les maris de ſe plaindre encore d'eux. C'eſt la » coutume que les reines donnent, à certains jours, » des feſtins publics à leurs ſujets. Mréo en avoit » retranché la moitié de ce que donnoient les autres » reines. Bien plus, le pain étoit, ſous ſon régne, » d'un prix exceſſif dans toute l'iſle; & l'on ne ſça- » voit ce qu'il étoit devenu, ſi ce n'eſt qu'on accu- » ſoit de certains magiciens qu'elle avoit à ſes ga- » ges, de le faire périr avec des paroles. «

contenta de les renfermer en lui-même. On prétend que, depuis, il s'expliqua quelquefois librement sur des matières toujours délicates & respectables. Si le fait est vrai, ce ne fut qu'avec des amis intimes. On va jusqu'à lui faire dire qu'étant jeune écolier à Rouen, sa mère, sœur de Pierre & de Thomas Corneille, le menoit, le dimanche, au prône, à la messe, à vêpres, au sermon; mais que, *dès cet âge, il n'en croyoit pas un mot.* On ne voit pas qu'il ait fait de ses talens aucun abus déplorable, qu'il ait ambitionné d'aller à la gloire par des écrits contre la religion. Il étoit le premier à donner l'exemple de la soumission & de la déférence: il eut toujours un confesseur à titre. Autant il redoutoit la réputation d'incrédule, autant il craignoit la haine & les querelles. Ce qui le flattoit le plus, c'est de n'avoir jamais, ou presque jamais, avili sa plume par des vers satyriques. L'idée de s'être attiré des affaires avec les théologiens l'épouvantoit: il aima mieux abandonner que de défendre son *Histoire des oracles.* » On veut, disoit-il, » que le P. Baltus ait raison; hé bien!

» à la bonne heure. Le diable rentre-» ra dans ſes droits «.

Le ſilence de Fontenelle ne fut point imité de ſes partiſans ni de ceux de Vandale. Les journaliſtes de Hollande répondirent au P. Baltus & le maltraitèrent : ils vengèrent ſur lui la liberté de penſer opprimée & condamnée à ſe taire. Le jéſuite reprit la plume, & ſoutint leurs efforts avec toute l'impétuoſité dont un théologien eſt capable. Il donna la *Suite de la réponſe à l'Hiſtoire des oracles*. Cet ouvrage parut en 1708. Le jéſuite ſe flatta d'avoir abbaiſſé l'audace des auteurs de *la Bibliothèque choiſie* & de *la République des lettres*; mais les plus grands ennemis du P. Baltus n'étoient pas en Hollande. Un grammairien François & de génie entreprit de lui ravir le triomphe dont il ſe glorifioit. Dumarſais, jeune encore, avide de ſe faire un nom, n'ayant à riſquer ni place ni fortune, admirateur de Fontenelle & plus philoſophe que lui, plus idolâtre de la liberté des ſentimens, écrivit pour le juſtifier contre les imputations de ſon critique.

Cette apologie n'a point vu le jour.

L'auteur eut une défenſe expreſſe de la faire imprimer, ſoit en France, ſoit ailleurs. Cet ordre fut la ſuite de ſa confiance en quelques confrères du P. Baltus, auſquels il fit part de ſon ouvrage, & qui reconnurent mal cette marque d'eſtime : on prévint contre lui le gouvernement : on rendit ſa religion ſuſpecte. De-là, peut-être, la ſource de tous ſes malheurs. L'envie eut un prétexte pour le perſécuter, pour le dépeindre comme un monſtre, pour ajouter mille contes abſurdes à quelques accuſations bien fondées (*). On

(*) On n'a garde de vouloir le juſtifier ſur tout. On rend hommage à ſes talens, ſoit à celui d'approfondir les principes des langues, d'entendre mieux que perſonne la métaphyſique de la *Grammaire*, ſoit à celui de faire une chanſon agréable. Il faut louer la douceur, l'enjouement, la franchiſe qu'il apportoit dans la ſociété. Naïf juſqu'à cette ſimplicité qui s'allie ſi bien au génie, il s'attira le mot de Fontenelle. « C'eſt le nigaud le plus ſpirituel, & l'homme d'eſprit le plus nigaud que je » connoiſſe. » Mais on condamne, dans Dumarſais, les ſcènes d'irréligion qu'il donna plus d'une fois. Cependant ſes élèves, meſſieurs de Bauffremont, diſoient que tout le temps qu'il fut auprès d'eux, il ne leur inſpira que de très-bons principes. Il en débitoit en ville de contraires, & dogmatiſoit dans ſes ſociétés. Avant que de mourir, il demanda les ſacremens. Le compliment qu'il fit au prêtre qui les lui adminiſtra, fut différemment interprêté. Mais, pourquoi lui conteſter la gloire d'un changement ſincère & d'un retour édifiant ?

jugea l'auteur, & non ſon livre, qui eſt plus favorable que contraire à la religion par les armes qu'il arrache à la ſuperſtition. Il ne reſte que des fragmens de l'ouvrage de Du Marſais, & qui annoncent une production de génie. En voici le précis.

L'auteur s'y propoſe trois objets, 1°. de prouver que les démons ne rendoient point les oracles ; 2°. de répondre aux objections du P. Baltus ; 3°. d'examiner le temps auquel ont ceſſé les oracles, & de faire voir qu'ils ont ceſſé d'une manière naturelle.

Quelques fourbes adroits mirent à profit le deſir que nous avons tous de connoître l'avenir : ils ſe donnèrent pour des hommes inſpirés, & rendirent des oracles. L'impoſture réuſſit ; elle fut reçue avec fanatiſme. Bientôt on ne vit partout que charlatans devins. Il n'eſt pas de foi que les oracles ſoient l'ouvrage des démons. Le ſentiment contraire eſt celui de bien des payens, de pluſieurs ſectes de philoſophes, des pères qui ſont le plus autorité dans l'égliſe, de l'écriture elle-même : il eſt conforme aux intérêts de la religion. Sans cela, on

pourroit excuſer les payens ſur leurs erreurs.

La réponſe aux objections du P. Baltus eſt de la même eſpèce que l'article précédent. Du Marſais prouve qu'attribuer les oracles au malins eſprits, n'eſt pas une vérité fondée ſur la tradition ; que les prêtres, pour tromper le peuple, ſe ſervoient de ſtatues creuſes ; que ce n'eſt point affoiblir, mais confirmer la gloire de Jéſus-Chriſt, que de réduire les oracles à des cauſes naturelles ; que les permiſſions particulières accordées au démons, ſuivant le témoignage de l'écriture, ne donnent pas droit d'en ſuppoſer d'autres ; que ce prodige n'étoit pas néceſſaire à l'établiſſement du chriſtianiſme ; qu'admettre de faux miracles, ce ſeroit, s'il étoit poſſible, rendre ſuſpects les véritables. » On ne » croit plus de nos jours aux poſſé- » dés, quoiqu'on croie à ceux de l'é- » criture. « Le ſentiment de l'anabaptiſte Vandale, ſuivi par Fontenelle, ſcandaliſoit le P. Baltus : mais ce même jéſuite, en prenant la défenſe des oracles, avoit adopté l'opinion du luthérien Mœbius. Sur cela, Du Marſais ré-

pond, hérétique pour hérétique, un *anabaptiſte vaut bien un luthérien.*

Enfin, la naiſſance de Jéſus-Chriſt n'eſt pas la première époque de la ceſſation des oracles. Pluſieurs ont été détruits avant la venue du meſſie, & pluſieurs ont ſubſiſté juſqu'au quatrième & cinquième ſiècle, & ſubſiſtent encore chez les idolâtres. Le P. Baltus lui-même ne croit pas à l'oracle de l'enfant Hébreu : il convient que les oracles n'ont point ceſſé tout-à coup, mais à proportion du progrès de la religion chrétienne. Cette manière de finir n'a rien de ſurprenant; elle étoit la ſuite naturelle d'un nouveau culte. Les oracles ont dû tomber avec le paganiſme, les démons diſparoître, & les impoſtures des prêtres reſter à découvert. Quelle eſt donc la ſeule cauſe du ſilence des oracles? La converſion des peuples au chriſtianiſme, la fourberie ſoupçonnée dans pluſieurs oracles & confirmée dans quantité d'autres, les édits des empereurs chétiens.

Telle eſt l'analyſe de l'ouvrage de Du Marſais. Cette apologie combla de joie Fontenelle. Peut-être cet aca-

démicien célèbre, d'un esprit si juste, si délicat, si profond, si enchanteur & qui s'étendoit à tout, n'eut-il pas mieux fait, s'il eut écrit lui-même pour sa propre défense. Certainement il n'eut pas montré la même élévation, ni la même chaleur. Le poëte Rousseau l'accusoit d'afféterie, & disoit que *chez lui tout étoit passé à la fleur d'orange.* Si ses ennemis, malgré toute leur cabale, ne purent le perdre, il ne comprit pas moins *combien il est dangereux d'avoir raison dans des choses où des hommes accrédités ont tort.* Autant on parla de lui pendant sa vie, autant sa mort fit peu d'impression. C'est qu'indépendamment du grand nombre de ses années qui préparoient à cette perte, elle arriva dans ces circonstances affreuses, où toute la France étoit en allarme pour la vie du meilleur des rois, frappé par un monstre. Quatre femmes se sont partagées la succession de Fontenelle; une cinquième a été son exécutrice testamentaire : aussi n'a-t-on pas manqué de dire que jusques dans ses dernières dispositions, il avoit conservé son esprit de galanterie.

ADDISSON,

ET

POPE.

ADDISSON étoit au milieu de ſa carrière, lorſque Pope commençoit la ſienne. L'un ſentit contre l'autre cette jalouſie ſecrette, que les gens à talens devroient abandonner aux petites ames. Rarement les anciens favoris d'Apollon, ainſi que ceux de Mars, voient ſans dépit leur gloire balancée. La plus grande louange qu'on puiſſe donner à Corneille eſt de n'avoir pas cabalé contre Racine.

Pope naquit à Londres en 1688: il étoit d'une ancienne famille noble de la comté d'Oxford. Les auteurs de ſa naiſſance, catholiques romains, le laiſsèrent ſans fortune, la leur ayant été preſque épuiſée par les doubles taxes, & par les autres loix penales que le roi *Guillaume* impoſa à ceux de cette communion. Pope, d'une ſanté délicate, ne fut point envoyé au collège,

mais d'habiles maîtres ſe chargèrent de ſon éducation. On peut le mettre au rang de ces génies heureux qui n'ont point eu d'enfance. A douze ans, il fit une ode ſur la vie champêtre, que les Anglois comparent aux meilleures odes d'Horace. A quatorze, il donna quelque morceaux traduits de *Stace* & d'*Ovide*, qu'ils mettent au deſſus des originaux. A ſeize, on vit de lui des paſtorales dignes de Virgile & de Théocrite. L'eſſai ſur la *critique* parut en 1709. On compara ce poëme à l'*Art poëtique* de Boileau, ſi même on ne le préféra. Mais la différence qui ſe trouve entre ces deux ouvrages didactiques, n'eſt, au yeux de l'impartialité, qu'à l'avantage de Deſpréaux. Autant il y a, dans l'*Art poëtique*, d'ordre & de liaiſon, autant on remarque de confuſion & d'embarras dans les matières de l'*Eſſai* ſur la *critique*. La *Boucle des cheveux enlevée* fut imprimée en 1712. C'eſt un petit poëme en cinq âcte, plus galant & plus enjoué que le *Lutrin* de Boileau, auſſi légèrement écrit que le *Vert-vert*. Il eſt bien ſupérieur au poëme de *Gai* ſur l'évantail, poëme cependant dicté par les

graces, le naturel & la fine plaiſanterie. On vient de traduire le *The Fan*, ainſi que les fables du même auteur, poëte eſtimable & très-bon ami de Pope. L'*Eſſai ſur l'homme* par ce dernier eut encore les plus grands applaudiſſemens : mais de tous les ouvrages de Pope, le plus conſidérable fut ſa traduction en vers de l'*Illiade*, & de l'*Odiſſée*. Toute l'Angleterre ſouſcrivit pour cette traduction. On prétend que l'auteur y gagna près de deux cent mille écus. Quand l'*Homère Anglois* parut, il ne fit qu'augmenter l'idée qu'on en avoit conçue. Dans l'excès de l'enthouſiaſme, on plaça cet *Homère* au-deſſus de l'autre. Ce fut le temps de la plus grande gloire de Pope ; mais ce fut également celui où l'envie lui ſuſcita le plus d'ennemis.

Addiſſon & ſes partiſans cabalèrent pour faire tomber cette traduction. Ils lui en préférèrent une autre froide & pitoyable. Ils ſe ſervirent de tous les mauvais poëtes d'Angleterre, comme autant de trompettes propres à publier les taches qu'ils croyoient appercevoir dans un ouvrage qu'ils ne trouvoient que trop beau. On répandit mille

odieuſes perſonnalités contre le modèle des traducteurs. Pope, en très-peu de temps, ſe vit environné d'un tourbillon d'inſectes acharnés à lui nuire. Ils attaquèrent ſa taille & ſa figure, & prétendirent qu'il n'entendoit point le Grec, parce qu'il étoit puant, laid & boſſu. Pope étoit effectivement un ſecond doyen de Killerine. Ces injures, trop groſſières pour devoir bleſſer l'amour propre, révoltèrent le ſien. Il les repouſſa vivement, & ſe monta ſur le ton injurieux de ſes ennemis.

Des différens portraits que ſa plume, conduite par la fureur & la vengeance, fit alors, le portrait le moins chargé de tous fut celui d'Addiſſon. Cet écrivain méritoit ce ménagement par ceux qu'il avoit toujours gardés, même en donnant naiſſance à la cabale. Ce nom de ſage, qu'il a reçu pour avoir cherché, dans tous ſes écrits, à plier le génie Anglois à l'ordre, aux règles, aux convenances, il le mérita également par ſon caractère & ſa bonne conduite. Il montra, dans la littérature, toute la politique d'un courtiſan. Il déteſtoit Pope dans le fond du cœur; mais il prenoit ſur lui de le

ménager

6.5.H.10

QUERELLES LITTÉRAIRES,

OU

MÉMOIRES

Pour ſervir à l'Hiſtoire des Révolutions de la République des Lettres, depuis HOMERE *juſqu'à nos jours.*

Tantæne animis cœleſtibus iræ?
VIRG. ÆNEID. *Lib. I.*

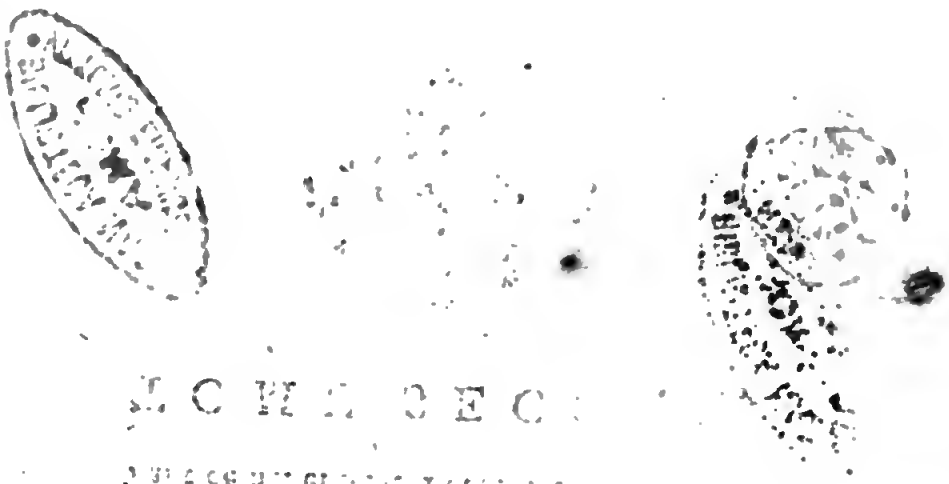
Tant de fiel entre-t-il dans des ames céleſtes?

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZ. F. VITTORIO EMANUELE

A PARIS;
Chez DURAND, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXI.
Avec approbation & privilège du Roi.



ménager au dehors. Cette timidité, ces manœuvres ſourdes n'échappèrent point à Pope. Il repréſente ſon ennemi caché, entouré de ridicules beaux-eſprits qui lui font habituellement leur cour, qui répétent à l'envi chacune de ſes maximes, & qui vont partout rapporter, comme un bon mot, une ſottiſe qu'il leur a débitée avec emphaſe. Il dit qu'Addiſſon condamne avec des louanges affectées, qu'il approuve avec une politeſſe maligne; qu'il ne raille point, mais qu'il excite à railler; qu'il voudroit bleſſer, mais qu'il craint de frapper; qu'il fait penſer à la faute qu'il remarque, mais qu'il héſite à la condamner; qu'également réſervé dans ſa critique & dans ſes louanges, il eſt à la fois ennemi timide & ami peu ſûr. Avec quelque génie, ajoute-t-il, que cet écrivain ſoit né pour réuſſir dans tout ce qu'il embraſſe, tout lui fait ombrage. » Il prétend règner ſeul ſur » le parnaſſe. Il ne veut, ainſi que le » grand Turc, qu'aucun de ſes frères » partage le trône. Les mêmes talens » qui l'ont rendu célèbre doivent le » faire haïr «.

Pope, en relevant les défauts & les

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

ridicules de ſon ennemi, lui reconnoît d'ailleurs du mérite. Addiſſon en avoit réellement. Les Anglois n'oublieront jamais ſon poëme ſur la campagne de 1704, ſa tragédie de *Caton* & ſon *Spectateur*. Quoique poëte, on le fit ſecrétaire d'état.

Autant Addiſſon fut ménagé, autant les inſtrumens de ſa jalouſie & de ſa vengeance ſecrette furent peints comme ils méritoient de l'être. Milord Harvey, pour ſe donner de la conſidération, s'étoit mis à la tête de ce tas d'écrivains obſcurs & conjurés contre Pope. Auſſi ce Milord, bel-eſprit factieux, ſe fit-il mocquer de lui. Pope, dans une épître ſatyrique, l'apoſtrophe en ces termes: » Tremble, Spo-
» rus; tremble, automate vétu de ſoie,
» excrément de lait d'âneſſe. Mais,
» hélas! Sporus, c'eſt en pure perte
» que la ſatyre lance ſur toi ſes traits.
» Tu n'es capable ni de les ſentir ni
» de connoître la raiſon. Qu'eſt-il be-
» ſoin, pour mettre en pièces un pa-
» pillon, de faire aller une grande
» roue? Laiſſez-moi écraſer cette pu-
» naiſe aux aîles dorées, cet inſecte
» né de la boue pour piquer, pour in-

» fecter. Son bourdonnement eſt l'ef-
» froi des belles & des hommes qui
» penſent. Il eſt auſſi hors d'état de
» diſcerner le mérite que de jouir de
» la beauté.... Ne vous imaginez-
» vous pas entendre diſcourir une ma-
» rionette, à laquelle Brioché ſuggère
» des paroles...? Quel homme que
» celui dont le caractère eſt une con-
» tradiction honteuſe, une vile anti-
» thèſe, animal équivoque, ayant,
» en même temps, la tête occupée de
» riens & le cœur rempli de crimes &c.

Si Pope eût voulu mépriſer d'indignes ennemis & leurs cris impuiſſans, il ſe fût épargné bien des chagrins. Mais il ſe fit un devoir de réſiſter à la cabale, à cet eſſaim d'êtres malfaiſans, ridiculement entêtés de meſure & de rimes. Ils n'en bourdonnèrent que davantage. Enfoncés dans le bourbier de l'Hélicon Anglois, ils en firent ſortir des exhalaiſons affreuſes, dont Pope fut la victime. Point d'horreurs qu'ils n'aient rimées contre lui, de ſottiſe qu'ils n'aient imaginée. Ils le traitèrent d'*ignorant*, d'*âne*, de *fou*, de *monſtre*, d'*homicide*, d'*empoiſonneur*, de *traître*. Un rimailleur, ſe

croyant plus d'esprit que les autres, fit un poëme afin de prouver en règle que Pope étoit un sot.

Ce grand poëte, celui de tous qui fait le plus d'honneur à sa nation par l'élégance, par la correction & l'harmonie qu'on remarque dans ses poësies, se sentit alors moins maître que jamais de sa fureur. Il déshonora sa verve brillante & son beau feu poëtique, par une satyre terrible. Je parle de la fameuse *Dunciade*, c'est-à-dire, l'*Hébétiade* ou la *Sottisade*. L'auteur y passe en revue les écrivains & même les libraires de Londres. Il eut honte, dans la suite, d'avoir composé cette satyre sanglante, & n'hésita point à la jetter au feu en présence du docteur Swift, qui la retira promptement & lui rendit le mauvais office de la conserver. Swift, le Rabelais d'Angleterre, aimoit beaucoup la *Dunciade*. Un autre écrivain Anglois s'écrie, au sujet de ceux qui y sont déchirés: » Troupeau d'hébétés, dont le pinceau » d'un grand maître a si bien caractérisé la sottise, c'est dans ce poëme » que vous irez à l'immortalité. On » parlera de vous, tant que l'on par-

» lera l'Anglois. L'illuſtre Pope, par
» humanité pour vous, a bien voulu
» rendre compte à la poſtérité de vo-
» tre eſprit, de vos ouvrages, de vos
» goûts, de vos mœurs, du temps de
» votre naiſſance & de votre mort. Il
» a fallu des couleurs très-vives pour
» vous peindre. Elles ſont une eſpèce
» d'écriteau où l'on lit, en gros carac-
» tère, ce qui vous a mérité ce trai-
» tement ſi dur «.

Les ennemis de Pope, terraſſés par la *Dunciade*, & voyant qu'il étoit plus fort qu'eux en écrits ſatyriques, ſe relevèrent furieux & lui portèrent un coup accablant. Ils lui firent ſubir l'ignominie la plus cruelle, celle d'une flagellation infâme. On en cria la relation dans les rues de Londres. Le titre étoit : *Relation véritable & remarquable de l'horrible & barbare flagellation qui vient d'être commiſe ſur le corps de maître Alexandre Pope, poëte, pendant qu'il ſe promenoit innocemment à Hamwalks, ſur le bord de la Tamiſe, méditant des vers pour le bien public. Cette flagellation a été faite par deux hommes mal intentionnés, en dépit & vengeance de quelques chanſons ſans ma-*

lice que ledit poëte avoit faites contr'eux.

La relation porte que les *deux mal-intentionnés*, après avoir fouetté, juſqu'au ſang, le malheureux Pope, l'avoient à peine laiſſé, qu'il fut apperçu dans cet état par mademoiſelle Blount, perſonne charitable & proche voiſine du poëte. Elle prit, au plus vîte, ce petit homme dans ſon tablier, remit ſa culotte, le porta au bord de la rivière & fit venir un bateau pour le tranſporter chez lui. Cette demoiſelle Blount étoit une très-jolie Angloiſe qu'il aimoit beaucoup.

Pope eut un chagrin mortel de cette aventure vraie ou ſuppoſée. Il ne ſe contenta pas de faire imprimer un *Avis au public*, où il atteſtoit qu'il n'étoit pas ſorti de ſa maiſon le jour marqué dans la relation; il voulut encore, pour ſe venger de ſes ennemis, retoucher la *Dunciade* & y ajouter de nouveaux traits. Mais tous ces mouvemens de vengeance ne furent que les vains efforts d'un homme qui, chargé d'un poids énorme & voulant le ſecouer, finit par en être accablé. Il eſt mort en 1744, dans une maiſon de campagne proche de Londres, moins

encore de ſes infirmités que des peines cruelles qu'il éprouva pour avoir été trop ſenſible à la ſatyre.

Après l'amour de la gloire & de cette vaine fumée ordinaire aux poëtes, ſa paſſion dominante étoit la liberté. » Puiſſé-je, dit-il dans une de » ſes lettres, vivre & mourir dans l'in» dépendance ; vivre & mourir en » paix ; ſoutenir l'aiſance & la dignité » d'un poëte ; voir les amis & lire les » livres qu'il me plaira ; être au deſſus » du beſoin d'avoir un protecteur, » quoique je veuille bien appeller quel» quefois un miniſtre mon ami ! Voilà » toute mon ambition. Je ne ſuis point » né pour les cours ni pour les gran» des affaires. Je paye mes dettes ; je » crois en dieu & dis mes prières «. La langue Angloiſe eſt redevable à cet excellent écrivain d'un caractère qu'elle n'avoit pas. Addiſſon & lui ſont parvenus à réduire ſes ſiflemens aigres & déſagréables à des ſons un peu plus doux & plus harmonieux.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU, ET JOSEPH SAURIN.

Qui de l'un ou de l'autre eſt auteur des fameux couplets ? Voilà ce qu'on ignore encore. C'eſt une énigme de l'eſpèce de tant d'autres qu'on ne devinera jamais, comme la cauſe de l'exil d'Ovide & l'homme au maſque de fer, détenu, d'une manière ſi myſtérieuſe, à la Baſtille.

Ces couplets furent la ſuite du plaiſir innocent que prenoient quelques perſonnes de s'aſſembler dans un caffé. La diviſion vint troubler la douceur de ces rendez-vous littéraires & politiques. Bientôt on oublia les égards, les ménagemens, les devoirs les plus indiſpenſables dans la ſociété. On ſe critiqua durement. Des propos tenus & rendus, avec la plus grande inconſidération, excitèrent, chaque jour,

de nouvelles tracaſſeries. De la diſcorde naquirent des animoſités durables, & bientôt des crimes. On mit en vers toutes ſortes d'atrocités & d'abominations. Tout ce que le talent, inſpiré par la haine, par la vengeance & par la débauche, peut enfanter de monſtrueux, ſe trouve réuni dans les *Couplets*. C'eſt une des horreurs les plus capables de faire honneur à l'eſprit d'un poëte & de faire tort à ſon cœur. Ils furent compoſés en différens temps, & repandus auſſi d'une manière différente. On en jetta d'abord ſous les tables du caffé. Enſuite on en envoya de Verſailles, par la poſte, à la veuve *Laurent*. On en gliſſa chez pluſieurs particuliers. On fournit ainſi, pendant dix ans, à la malignité du public. Tout ce qu'il y avoit alors en France d'écrivains de génie ſe trouva diffamé.

Une pareille licence étoit affreuſe. Les intéreſſés ſe vengèrent, les uns en ſe contentant de crier à la calomnie, les autres avec les armes de la ſatyre & des repréſailles; d'autres, par des voies de fait & des coups donnés. Tous les gens de lettres étoient en mouvement, en défiance. Les *Couplets* eu-

rent des ſuites qu'on n'imaginoit pas. La ſureté publique exigea qu'on fit revivre la ſévérité des loix contre les libèles & tout ouvrage diffamatoire. Il falloit un exemple. Les tribunaux ſe mirent en devoir de ſévir, & recherchèrent l'auteur des *Couplets*. Tout le monde nomma Rouſſeau.

Ce poëte, ſi fameux par ſes talens & par ſes malheurs, naquit à Paris en 1669. Le nom de Grand, qu'on lui donne, caractériſe l'idée qu'on a de l'élévation de ſon génie. Nous n'avons point de poëte plus poëte que lui. S'il n'a point réuſſi dans ſes comédies & dans ſes opéra, en récompenſe il eſt unique pour l'ode. Les ſiennes ſont le triomphe de la poëſie & de la raiſon. C'eſt-là qu'il eſt véritablement grand, ſublime, harmonieux, divin, fécond en penſées neuves, hardies & lumineuſes, en tours heureux & pleins d'énergie. Il n'a preſque point eu, juſqu'ici, d'imitateur pour la cantate & pour l'allégorie; deux ſortes de poëmes qu'il a pour ainſi dire créés. Dans la traduction des pſeaumes, il eſt quelquefois égal à David. Il a fait paſſer dans notre langue cette poëſie d'expreſſion,

ce ſtile pittoreſque qui caractériſe les prophêtes. Quelques-unes de ſes épîtres, qui roulent ſur des ſujets utiles, prouvent ſon bon goût, un jugement ſain, une littérature profonde. A l'égard de ſes épigrammes, de celles même qui ſont le plus licencieuſes, elles portent l'empreinte de ſon génie. Pourquoi faut-il que la licence ait corrompu ſes rares talens? Il eſt à la fois le Pindare, l'Horace, le Martial & l'Anacréon de la France. Rarement trouve-t-on chez lui des négligences, de beaux morceaux précédés ou ſuivis de vers plats, inutiles. La ſeule partie qu'on lui ait conteſtée eſt celle du ſentiment. Il eſt bien au-deſſous de lui-même, lorſqu'il veut parler un langage tendre, affectueux. Voilà Rouſſeau comme poëte; le voici comme homme.

Pluſieurs perſonnes l'ont repréſenté comme naturellement inquiet, capricieux, téméraire, vindicatif, envieux, jaloux des talens, de la fortune & de la réputation des autres. Sa converſation n'intéreſſoit guères, à moins qu'elle ne tombât ſur les belles-lettres ou ſur la médiſance, ou qu'il ne lût quel-

ques vers épigrammatiques de sa façon. Il n'avoit aucune connoissance des affaires, ni presque des hommes. Peu de gens ont autant ressenti la haine. On lui attribue cet esprit de méchanceté & de tracasserie, fléau des sociétés. On a prétendu que ses parens (*), ses amis, ses protecteurs eurent également à se plaindre de lui. D'après l'idée de ce caractère, fondée ou non, est-il étonnant qu'on ait été soulevé contre Rousseau ? que le cri public ait été contre lui, dans le temps des *Couplets* ?

(*) Il a même été accusé d'avoir renié son père, au sortir de la première représentation de la comédie du *Flatteur*. Cela donna lieu à cette fameuse chanson, dans le goût de celles du pont-neuf, dont le sujet fut mis en estampe, & laquelle fit tant de peine à Rousseau :

Or, écoutez, petits & grands,
L'histoire d'un ingrat enfant,
Fils d'un cordonnier, honnête homme,
Et vous allez entendre comme
Le diable, pour punition,
Le prit en sa possession.

L'accusation étonneroit moins, si elle ne regardoit pas un homme de génie. La plus grande noblesse d'un poëte est de descendre d'Homère, de Pindare & de Virgile. M. Titon, dans la suite de son *Parnasse François*, appuye beaucoup là-dessus.

On crut y reconnoître évidemment ſa verve & ſes fureurs. Tant d'ouvrages de ſa compoſition, extrêmement licencieux, dépoſoient contre lui. Quelles conſéquences n'étoit-on pas en droit de tirer de ſes *Épigrammes* infâmes, qu'il appelloit les *Gloria patri* de ſes pſeaumes, de la *Moïſade*, dont on le faiſoit auteur, quoiqu'elle appartienne à un nommé Lourdet qui n'a jamais donné que cette pièce exécrable, de ſes comédies ſans décence, de ſes contes libres, de ſes petits vers ſcandaleux? On rapprocha les circonſtances, tous les propos qu'on lui avoit oui tenir. On obſerva que les intéreſſés dans les *Couplets* étoient préciſément les perſonnes avec leſquelles il étoit le plus brouillé, qu'il accuſoit d'avoir cauſé la chûte de ſa comédie du *Capricieux*, de lui avoir fait manquer une penſion de la cour auſſi-bien qu'une place à l'académie Françoiſe. On ne voyoit aucune autre plume d'où le fiel pût ainſi couler de ſource & annoncer autant de génie. D'ailleurs Rouſſeau avoit avoué que les cinq premiers couplets étoient de lui. Les ſuivans, matière du procès, ſembloient ne pou-

voir être ſortis que de la même main. C'étoit le même ton de débauche & de rage, le même enthouſiaſme infernal, la même richeſſe de rimes.

Malgré ces préjugés & ces préſomptions, il étoit impoſſible qu'on portât un jugement certain ſur cette affaire. On n'avoit aucune conviction, aucune évidence. Rouſſeau n'eût jamais été condamné, s'il ſe fût reſtraint à ſe défendre ſeulement d'avoir fait les *Couplets*. Mais une trop grande confiance en lui-même, l'envie de braver la voix publique & de confondre ſes ennemis, la protection déclarée de deux miniſtres, Pontchartrain & Voiſin, lui firent riſquer tout. Il voulut rendre Saurin la victime de cette trame odieuſe, de cette longue ſuite de crimes dont la punition importoit ſi fort à la ſécurité des citoyens. La vengeance l'aveugla. Il ne vit, dans Saurin, qu'un ennemi qu'il étoit néceſſaire de perdre pour ſe ſauver.

Il ne faut pas confondre *Joſeph Saurin* avec *Jacques Saurin*, le meilleur prédicateur des égliſes réformées. La famille de l'un & de l'autre n'a rien de commun. Joſeph Saurin quitta la

France deux ans avant la révocation de l'édit de Nantes. Il fut paſteur en Suiſſe. Touché, à ce qu'il diſoit, de la grace, & voulant rentrer dans le ſein de la vraie égliſe, il revint dans ſa patrie & ſe mit entre les mains de l'illuſtre Boſſuet. On douta toujours de la ſincérité de ſa converſion. L'hiſtoire, que Saurin lui-même en a donnée, eſt une eſpèce de roman. Il trouva des protections & des ſecours en France. Il eut des penſions de la cour, & fut de l'académie des ſciences. On n'a d'autres ouvrages de lui que des extraits du *Journal des ſçavans*, quelques mémoires de mathématique, & l'excellent *factum* qu'il compoſa pour détruire l'accuſation intentée contre lui.

Cette accuſation fut pouſſée ſi vivement, la procédure fut ſi précipitée, qu'en moins de vingt-quatre heures le lieutenant criminel Le Comte le décréta, l'empriſonna, l'interrogea, le confronta, le recolla. Une telle procédure étoit inuſitée. Le chancelier réprimanda le lieutenant criminel, qui n'avoit tenu cette étrange conduite que ſur les ordres, en forme de ſol-

licitation, des deux secrétaires d'état, protecteurs de Rousseau.

Guillaume Arnould, jeune savetier, esprit foible, fut, dit-on, l'instrument que Rousseau mit en œuvre pour accabler son ennemi. Ce Guillaume Arnould déposa contre Saurin. Il déclara avoir reçu du géomètre les vers en question, & les avoir donnés à un petit décroteur pour les faire passer en d'autres mains. Le procès alla du châtelet au parlement.

Tous les amis de Saurin tremblèrent pour lui : mais il parvint à sauver son honneur & sa fortune, graces au soin qu'il eut de gagner des personnes puissantes & qu'il sçavoit lui être contraires ; de faire valoir le contraste de ses mœurs & de celles de son ennemi, de répéter qu'il n'avoit jamais fait qu'une chanson pour une de ses maîtresses. Il plaida sa cause avec une véhémence singulière & tout l'art possible. Rousseau ne soutint la sienne qu'avec esprit & sans chaleur. Le géomètre écrivit son *factum* en poëte, & le poëte composa le sien en géomètre. Enfin le coup dont Rousseau vouloit accabler son ennemi, retomba sur sa tête. Sau-

tin l'attaqua comme ſuborneur de témoins, comme ayant abuſé de la foibleſſe de Guillaume Arnould & lui ayant donné de l'argent. Les preuves de cette ſubornation parurent évidendentes: Rouſſeau fut condamné. Quelque temps avant que de l'être, il avoit fait une retraite au noviciat des jéſuites, ſous la direction du P. Sanadon. Mais ſa dévotion, en pareilles circonſtances, fut mal interprétée. Le parlement le bannit à perpétuité du royaume. Cet arrêt définitif fut porté le 7 avril 1712, & tranſcrit dans un tableau planté en place de gréve. Guillaume Arnould ne ſubit d'autre punition que celle d'être également banni, mais ſeulement pour neuf ans.

Rouſſeau avoit peu de philoſophie dans l'eſprit. Son banniſſement fit le tourment de ſa vie. La ville de Bruxelles, dans quelque ſingulière conſidération qu'il y fût, ne put le dédommager du ſéjour de Paris. Il tenta tous les moyens imaginables pour revenir dans ſa patrie. Il vit le moment où ſes vœux alloient être remplis. Le duc d'Orléans régent lui fit écrire qu'il pouvoit reparoître en France en toute ſu-

reté. Mais ce poëte, retenu par un point d'honneur, demanda qu'on revît auparavant ſon procès. Il voulut être rappellé, non à titre de grace, mais par un jugement ſolemnel : ſa demande fut rejettée. Il continua de vivre à Bruxelles dans le déſeſpoir. Ses malheurs ne le corrigèrent point de l'habitude de faire des épigrammes. On l'accuſa d'en avoir répandu contre ſes anciens & ſes nouveaux amis, & même contre ſes protecteurs. Il encourut, dans la ſuite, la diſgrace du prince *Eugène ;* diſgrace que ſes partiſans & ſes adverſaires ont attribuée à des cauſes bien différentes (*).

Cependant le public, ſenſible au ſort des malheureux, commence à le plaindre. On ne voit, dans Rouſſeau, qu'un des premiers poëtes de la nation, un poëte victime peut-être de la jalouſie. Lamotte, ſon rival, parut trop heureux. La réputation qu'il avoit, & qu'on croyoit uſurpée, l'accueil qu'on

(*) Quelques-uns ont aſſuré qu'il ne déplut au prince Eugène, que pour avoir pris devant lui, avec trop de chaleur, la défenſe du comte de Bonneval, ſon ami.

lui faiſoit, l'eſpèce d'empire qu'il s'étoit établi dans la littérature, révoltèrent tous les eſprits, & les ramenèrent à un illuſtre banni dont le mérite ne cauſoit plus d'ombrage. Un homme de lettres, confiné à Bruxelles, leur ſembla plus à plaindre que Lamotte, aveugle & malade, mais vivant à Paris.

Le comte du Luc & M. de Sénozan profitèrent de ces circonſtances favorables à Rouſſeau. Ils le firent venir ſecrettement dans le ſein de ſa patrie: il y fit un ſéjour de trois mois. Le célèbre peintre, Aved, le logea chez lui: mais les choſes allèrent autrement qu'on ne s'étoit flatté. Rouſſeau fut contraint, en 1740, de quitter une ſeconde fois Paris, les larmes aux yeux & le poignard dans le cœur. En partant, il laiſſa un écrit entre les mains de M. l'abbé d'Olivet. Rouſſeau s'y juſtifioit ſur tous les articles. C'eſt dans les termes les plus forts qu'il y atteſtoit ſon innocence. M. l'abbé d'Olivet fit lecture de cet écrit dans une ſéance de l'académie Françoiſe.

Rouſſeau mourut un an après ſon retour à Bruxelles, dans la ſoixante-

douzième année de ſon âge. En mourant, il marqua les plus grands ſentimens de piété. Après avoir reçu le viatique, il renouvella ſes proteſtations. Une choſe bien extraordinaire, c'eſt que ceux qu'il charge d'avoir fait les couplets, ont toute leur vie proteſté la même choſe. Qui croire donc après cela? Eſt-il probable que Rouſſeau en ait voulu impoſer dans ces derniers momens où la vérité ſe fait jour? Mais, peu de gens doutent à préſent des véritables motifs de ſa converſion.

La vieilleſſe de Rouſſeau fut ſurtout malheureuſe. A cet âge, où les biens de la fortune ſont le plus néceſſaires, il ne ſubſiſtoit que des ſecours de quelques amis. Il perdit, dans le dépériſſement de la compagnie d'Oſtende, une ſomme de dix mille livres qu'il y avoit placée. Il avoit eu cette ſomme d'une édition de ces œuvres, faite à Londres. On doit dire, à la gloire du duc d'Aremberg, du comte de Lannoy & du prince de Latour-Taxis, qu'ils ne l'abandonnèrent point dans ſes malheurs. M. Piron a fait ſon épitaphe:

Ci gît l'illuſtre & malheureux Rouſſeau.
Le Brabant fut ſa tombe, & Paris ſon berceau.
Voici l'abrégé de ſa vie,
Qui fut trop longue de moitié.
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

Cette longue *Hiſtoire des couplets* étoit preſque enſevelie dans l'oubli, lorſqu'elle a tout à coup été réveillée en dernier lieu. On a cru trouver des lumières ſûres dans un écrit laiſſé par le fameux Boindin, procureur du roi, des tréſoriers de France, ce cenſeur en titre de toutes les nouveautés de Paris, ſi bien peint dans le *Temple du goût*, ſous le nom de *Bardou*, homme ſans religion (*), mais de mœurs rigides.

Le mémoire, trouvé après ſa mort, arrivée en 1752, eſt circonſtancié ſingulièrement. Il prétend y révéler les

(*) Il ſe diſoit athée Moliniſte, comme il appelloit Dumarſais athée Janſéniſte. On a fait ces vers :

Ci gît Boindin, je ne ſçais où;
Mais, en quelque lieu qu'il repoſe,
Il fut ou bien ſage, ou bien fou;
Je vous laiſſe à juger la choſe.

auteurs d'un affreux myſtère d'iniquité. Il y charge, après plus de quarante années, Lamotte Houdart, Joſeph Saurin & le négociant Malafaire, d'avoir ourdi toute cette trame. Le Châtelet & le parlement y ſont accuſés d'avoir rendu conſécutivement les jugemens les plus injuſtes (*). Rien n'eſt plus grave que cette accuſation faite comme une eſpèce de teſtament de mort & de dénonciation à la poſtérité. L'accuſateur eſt un homme qui devoit être inſtruit de cette affaire, un homme qui étoit un des plus maltraités dans ces couplets, & que le remors ſemble aujourd'hui forcer à juſtifier un innocent, en faiſant connoître les coupables.

Mais toutes ces conſidérations réunies ne ſont pas, au jugement de M. de Voltaire, des raiſons ſuffiſantes

(*) Pour que le jugement, porté contre Rouſſeau, ſoit juſte, ne ſuffit-il pas qu'accuſateur de Saurin, il n'ait pu prouver ſon accuſation. Si Arnould fut juſtement condamné, ainſi que M. de Voltaire atteſte le lui avoir oui dire, Rouſſeau ne le fut pas à tort. Il ſe peut cependant qu'il ne ſoit pas l'auteur des derniers couplets, qu'il faille même les attribuer à Saurin. Qu'eſt-ce que cela fait au jugement, qui ne porte que ſur la ſubornation de témoins?

pour blanchir Rouſſeau, & condamner les autres. L'auteur du *Siècle de Louis XIV* penſe que Boindin ne les a chargés tous trois que par eſprit de vengeance & de haine perſonnelle. Boindin, nous dit-on, étoit encore plus leur ennemi, qu'il n'étoit celui de Rouſſeau. Le premier étant d'un caractère fougueux & cauſtique n'avoit pu s'accommoder de celui de Saurin & de Malafaire, autres eſprits altiers, inflexibles. Ils avoient eu ſouvent des ſcènes très-vives. A l'égard de Lamotte, il n'avoit jamais voulu ſolliciter, pour ce même Boindin, une place à l'académie Françoiſe, en lui diſant toujours que la profeſſion publique qu'il faiſoit d'athéiſme, lui donneroit l'excluſion. Comment trois hommes, ajoute-t-on, de profeſſion & de goûts différens, trois hommes qu'on ſçait avoir été brouillés depuis, & qui ne ſe ſont jamais rien reproché l'un à l'autre qui fut relatif aux couplets, auroient-ils projetté, exécuté, conduit une manœuvre infâme, auſſi difficile & auſſi réfléchie. Il ſuit donc que le mémoire de Boindin, écrit plus de vingt années avant ſa mort, eſt un libèle diffamatoire.

Il eſt des gens que tout cela ne perſuade point, & qui s'obſtinent à juſtifier Rouſſeau. Ils trouvent que l'écrit de Boindin porte le caractère de l'évidence. Il ſe peut, diſent-ils, que Malafaire, Lamotte & Saurin ayent concerté entr'eux la perte de Rouſſeau qu'ils n'aimoient pas, & qu'ils ayent fait paſſer, ſous ſon nom, des horreurs qui ne ſont que d'eux. Seroit-ce la première fois que des hommes oppoſés d'état & de caractère, mais liés par un intérêt commun, auroient emporté, dans le tombeau, un ſecret abominable ? Saurin & Malafaire auront fourni les méchancetés, les anecdotes ſcandaleuſes, les penſées fortes & licencieuſes. Lamotte ſe ſera chargé de la rime. L'imagination de ces trois eſpèces de conjurés, échauffée par la vengeance, a du ſe monter, à l'aide l'un de l'autre, ſur le ton poëtique de Rouſſeau, imiter cet eſſor prodigieux, ce torrent de poëſie dont ſa bile étoit ſuſceptible. On pourroit citer l'eſſai que fit en Angleterre le médecin *Procope*. Il étoit à Londres peu de temps après la querelle des couplets. Il avança qu'il en feroit d'auſſi mordans, ſans être

être auſſi grand poëte que Rouſſeau, & tint parole. Procope s'exerça ſur le dentiſte Carmeline, ſon beau-père. Les couplets furent ſi ſanglans, qu'on les auroit crus de Rouſſeau.

Les apologiſtes de ce grand poëte ſe moquent de la preuve qu'on tire du contraſte de ſes mœurs, avec celles de ſes trois implacables ennemis. Ils les diffament l'un après l'autre. A les en croire, Lamotte n'avoit que l'apparence de la douceur. Ses manières polies & ſéduiſantes n'en impoſoient qu'à ceux qui ne le connoiſſoient pas. Quoiqu'il n'ait jamais répondu à ces invectives affreuſes, répandues ſous le nom de *calotes*, on ſe prévaut de ce qu'en d'autres occaſions, il ne prit pas également ſur lui-même. On vient enſuite à Malafaire, qu'on peint très-dur & très-impoli.

Saurin eſt le plus maltraité des trois. On le donne pour un malhonnête homme, & capable des dernières baſſeſſes: on ajoute qu'il fut contraint de quitter la Suiſſe: on va même juſqu'à citer une prétendue lettre qu'il y écrivit de Paris, & dans laquelle il s'avoue coupable. Un miniſtre, mal in-

tentionné pour la mémoire de Saurin, ou, peut-être mal instruit, vient tout récemment de soutenir & de publier que cette lettre avoit existé. D'autres ministres se sont joints à lui. On a rempli le *Journal helvétique* de la répétition des mêmes traits diffamans. Il a fallu qu'un écrivain, tel que M. de Voltaire, se soit inscrit en faux contre la lettre. Pour sçavoir si elle n'étoit pas supposée, il a consulté non seulement le seigneur de l'endroit où Saurin avoit été pasteur, mais les doyens des pasteurs de ce canton. Tous généralement se sont récriés sur une accusation aussi atroce.

Quel parti prendre entre Rousseau & ses trois accusateurs ? Celui qu'on voudra ; je ne décide rien ; je ne fais que rapporter les différens sentimens.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU, ET M. DE VOLTAIRE.

ENFANS d'Apollon tous les deux, ils n'ont pas eu également à ſe louer de la nature dans le partage de ſes dons. L'un n'a qu'un talent bien décidé, & l'autre les réunit tous, la lyre & le compas, le cothurne & le brodequin, la trompette héroïque & la plume de Clio. M. de Voltaire eſt preſque inimitable dans cette dernière partie : il a pris une manière toute nouvelle. La diverſité de ſes talens n'en a point empêché la ſupériorité. Ses écrits ſont marqués au coin du génie. Ils portent tous le ſceau de l'immortalité. Il n'eſt rien ſorti de ſes mains qui ne reſpire l'amour du vrai & de l'humanité, une philoſophie lumineuſe, les graces du ſtile, le bon goût, une grande connoiſſance du cœur humain. Tout s'anime, tout s'embellit

ſous ſa plume. Il eſt peu d'écrivains, parmi les anciens & les modernes, qu'on puiſſe lui comparer. L'envie & la calomnie qui l'ont perſécuté pendant ſi longtemps, ſont preſque réduites au ſilence. Il n'a point de rivaux. Sa patrie lui rend la juſtice qu'on ne lui a jamais refuſée dans tout le reſte de l'Europe. Il n'a plus qu'à jouir de ſa gloire. Il eſt de ſon vivant, ce qu'il ſera aux yeux de la poſtérité, le premier écrivain de ſon ſiècle. D'après toutes ces conſidérations, on doit être bleſſé de voir mettre ſes œuvres, au genre lyrique près, en comparaiſon avec celles de Rouſſeau. L'un a moins fait d'excellentes odes, que l'autre n'a donné de chefs-d'œuvre dans les genres les plus élevés, & les plus difficiles.

Ces deux illuſtres écrivains firent connoiſſance enſemble l'an 1710, dans une diſtribution des prix du collège de Louis le grand. On y proclame pluſieurs fois le nom d'Arrouet. Rouſſeau prend intérêt au jeune homme, ainſi que trois ou quatre dames qui ſe trouvoient avec lui dans une chambre,

dont le P. Tarteron faiſoit les honneurs. Il entre en converſation avec le jéſuite ſur l'athlète ſi ſouvent vainqueur. Il apprend que c'eſt un jeune penſionnaire très-heureuſement né pour la poëſie, & dont on a des choſes ſurprenantes pour ſon âge.

En effet, le jeune Arrouet avoit déjà, dans le collège, la réputation de poëte. On connoiſſoit ſa *Fable du loup moraliſte*, ſes vers ſur une tabatière, & d'autres qui valurent une penſion à un officier des Invalides : il en fit dès l'âge de ſept ans. C'eſt ſur ſes talens précoces, & ſon amour extrême pour la lecture, que la fameuſe Ninon Lenclos, en mourant, lui laiſſa un legs pour lui procurer un choix des meilleurs livres.

Le P. Tarteron dit tant de bien de lui à Rouſſeau & à ſa compagnie, que les dames voulurent voir un ſujet qui donnoit de ſi grandes eſpérances. Le penſionnaire ſe préſente de la meilleur grace du monde, embraſſe Rouſſeau, & répond, d'une manière vive & ſpirituelle, à toutes les queſtions qu'on lui fait.

Il avoit alors quinze à ſeize ans. La

paſſion de la gloire lui fit regarder cette occaſion comme un très-grand avantage. Il ſe promit bien de cultiver toute ſa vie l'amitié de Rouſſeau, de le conſulter ſur tous ſes ouvrages, & de les ſoumettre à ſon jugement. On ne ſçauroit refuſer à M. de Voltaïre la juſtice d'avoir toujours écouté la critique, lorſqu'elle étoit impartiale & juſte. C'eſt cette envie de s'inſtruire & de ſe former le goût, qui le fit lier, dès ſon entrée dans le monde, avec les Sulli, les Châteauneuf, les Chaulieu, & tout ce qu'il y avoit en France de gens aimables & de mérite. Il fut admis à ces aſſemblées choiſies, qui ſe tenoient au Temple. C'eſt là que ſes idées ſe développèrent, qu'il puiſa cette force de raiſon, cette fleur de politeſſe, ce goût exquis & ſûr qu'on admire dans ſes écrits. Je ne parle point de l'avantage qu'il eût au collège d'être l'élève, & quelquefois même le rival & le vainqueur du P. Sanadon; & ſur-tout d'étudier ſous le P. Porée (*),

(*) Ce jéſuite lui écrivoit, *Monſieur, autrefois mon diſciple, & maintenant mon maître.* Ses ſentimens pour le P. Porée, dont l'eſprit & le caractère

pour lequel il conſerva toujours de l'attachement & de l'eſtime.

A peine ſa liaiſon avec Rouſſeau fut-elle formée, que celui-ci fut banni de France. Tout le fruit que le jeune Arrouet avoit eſpéré d'en tirer s'évanouit. Mais ne pouvant profiter de la converſation d'un grand maître dans l'art des vers, il eut ſoin d'entretenir avec lui une correſpondance. Il le conſulta ſur ſes premiers eſſais, & lui envoya, dans les pays étrangers, deux odes compoſées pour le prix de poëſie de l'académie Françoiſe : elles ne furent point couronnées. L'abbé du Jarri, malgré ſes *pôles brûlans*, & ſes *pôles glacés*, l'emporta ſur un concurrent de ce mérite. Le ſujet d'*Œdipe* ayant paru au jeune poëte digne d'être traité de nouveau, il ſe hâta d'y mettre la main. Auſſitôt qu'il eut achevé l'ouvrage, il ſe fit un devoir de l'envoyer à celui dont il ambitionnoit le ſuffrage, & dont il croyoit la critique & les lu-

ſe feront regretter long-temps, s'étendirent à pluſieurs autres jéſuites. Il déploroit leur vie dure. „ Vous êtes, diſoit-il un jour au P. Caſtel, les „ damnés de ce monde. "

mières sûres. Rousseau trouva la pièce très-bonne en général, en releva quelques endroits, & finit par exhorter l'auteur à travailler dans ce goût, à s'élever toujours ainsi sur les pas de Corneille & de Racine. Sa réponse à ce sujet ne décéloit encore aucun mouvement de jalousie ; mais elle éclata bientôt.

Les brillans succès de celui qui le consultoit parurent lui donner de l'ombrage. On eut dit que Rousseau craignoit de lui voir prendre un vol si haut. *Œdipe* avoit reçu les plus grands applaudissemens. *Mariamne* eut quarante représentations de suite. De toutes les gloires celle du théâtre est une des plus flatteuses. Le poëte lyrique voulut montrer qu'il étoit également en état de se distinguer dans cette carrière. Il se mit à composer une *Mariamne* d'après l'ancienne pièce de *Tristan*. Il envoya sa tragédie aux comédiens, *qui n'ont jamais pû la jouer*, & *au libraire Didot, qui n'a jamais pû la vendre*. La destinée différente des deux *Mariamnes*, si glorieuse pour un auteur, & si humiliante pour l'autre, mit entr'eux la plus grande divsiion. Rous-

ſeau ne pardonna jamais au jeune poëte de l'avoir éclipſé, & de lui avoir fait ſentir à ſon âge le danger qu'il y a de ſortir de ſa ſphère.

Un voyage que M. de Voltaire fit à Bruxelles avec madame de Rupelmonde acheva de les brouiller. Les deux poëtes ſe virent, ſe parlèrent, mangèrent pluſieurs fois enſemble chez des amis communs. L'auteur d'*Œdipe*, de *Mariamne*, & de pluſieurs autres ouvrages, reçut mille diſtinctions flatteuſes de tout ce qu'il y avoit de grand dans la ville. Toutes les attentions ſemblèrent ſe fixer ſur lui. Rouſſeau, le plus jaloux des hommes, en eſt déſeſpéré; il cherche les moyens de le détruire. Il publie & brode, je ne ſçais quelles ſcènes qu'il diſoit s'être paſſées, tantôt à l'égliſe des Sablons, tantôt chez madame de Prie, tantôt chez la princeſſe de la Tour, & généralement dans tous les endroits où le célèbre poëte avoit paru. Ce qui ſcandaliſa le plus le pieux Rouſſeau, fut, à ce qu'il dit dans une de ſes lettres, la lecture qu'il lui entendit faire de l'épître à *Julie*, aujourd'hui à *Uranie*. Si leurs démêlés n'avoient pas déjà

éclaté, on auroit pû lui ſuppoſer plus de bonne foi dans ſon zèle pour les bienſéances.

Ceux qui n'étoient pas prévenus en ſa faveur, le ſoupçonnèrent de n'employer des perſonnalités, que parce qu'il ſe croyoit offuſqué par la gloire de ſon rival. On a prétendu que le moindre éloge qu'il entendoit faire de ce ſucceſſeur des plus grands maîtres dans le tragique le deſeſpéroit; & que ces larmes délicieuſes qu'il apprenoit avoir été verſées à pluſieurs chefs-d'œuvre de ſon jeune antagoniſte, lui cauſoient des larmes de rage. Mais rien ne mortifia tant Rouſſeau que la *Henriade*: ce poëme admirable, le premier qu'ait eu la nation, parce qu'il eſt effectivement le ſeul dont elle ſe vante. On ne croyoit pas même que notre langue put s'élever juſqu'à l'épopée.

Ces beautés ſans nombre dont la *Henriade* eſt remplie; caractères vrais & ſoutenus; tableaux frappans des diſcordes civiles préſentés ſans partialité; amour du bien public recommandé ſans ceſſe; reſſors des paſſions humaines développés habilement; intérêt

croiſſant de chant en chant ; magie des vers pouſſée auſſi loin que l'imagination peut aller : tout cela parut un crime aux yeux de Rouſſeau. Que fit-il alors ? un trait qu'on peut interprêter différemment. En remettant à M. de Voltaire, pendant ſon ſéjour à Bruxelles, un manuſcrit du poëme de la *Ligue* qu'il avoit deſiré de voir, il lui conſeilla d'y faire jouer un rôle conſidérable au fameux *Alexandre Farnèſe*, duc de Parme, le plus grand capitaine de ſon ſiècle ; celui-là même qui, dans la défection des Pays-Bas, en conſerva une partie à Philippe II ; qui vint faire le ſiège de Paris en 1590, & celui de Rouen en 1592 ; qui ſe ſurpaſſa par ſa retraite, une des plus admirables dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire. Un héros de ce caractère étoit capable, ſinon d'éclipſer, de balancer au moins en Henri IV. Peut-être auſſi que Rouſſeau ne cherchoit point à tendre de piège, & qu'il croyoit que l'intérêt partagé ne nuiſoit point à un poëme. Dans l'*Iliade*, on s'intéreſſe pour Achille & pour Hector. Quoiqu'il en ſoit, le conſeil ne fut pas ſuivi par l'auteur de la *Henriade*. A ſon retour

à Paris, la haine & l'envie le pourſuivirent encore : il fut en butte à tous les traits que peut forger un poëte irrité. On a cru que Rouſſeau s'étoit fait l'entrepôt des plus affreux libèles anonymes, envoyés continuellement de Paris à ſon adreſſe, contre un homme qui ne s'occupoit qu'à procurer du plaiſir & de la gloire à ſa nation. C'eſt de Bruxelles, aſſure-t-on, que ſe répandoit, dans toute l'Europe, cette quantité prodigieuſe de libèles calomnieux dont le public a été inondé. Dans cette opinion, M. de Voltaire crut devoir peindre Rouſſeau ſous les traits d'un envieux forcené, comme on peut le voir dans le *Diſcours ſur l'envie*, dans l'*Epître ſur la calomnie*, dans le *Temple du goût*. Le violent *Rufus* redoubla de fureur. On peut juger de celle où dût ſe livrer contre ſon ennemi, cette *vipère* qu'on diſoit *acharnée contre ſes bienfaiteurs*. Il exhala ſa rage dans des pièces fugitives. Les diviſions de ces deux illuſtres écrivains produiſirent ſouvent des traits lumineux : leurs perſonnalités furent mélées d'une critique ſaine. Le reproche de germaniſme. ſi ſouvent fait à Rouſſeau, eſt fondé. Quoi de plus

dangereux que cette affectation du ſtile marotique, que cette recherche d'expreſſions & de termes moins énergiques qu'extraordinaires ? Combien de copies déteſtables a fait un tel original ? L'exemple de Rouſſeau pouvoit accréditer le mêlange de ſtile. Il gâta ſur-tout le ſien dans le pays étranger. Sa diction devint moins élégante & moins correcte, à meſure qu'il vieilliſſoit à Bruxelles. Il eſt bien difficile, en effet, qu'un long ſéjour hors de ſa patrie, que les infirmités & les années ne changent la manière d'un écrivain. Il n'eſt donné qu'à M. de Voltaire d'être une exception à la règle : ſa plume eſt toujours la même.

Un trait à ſa gloire, & dont la poſtérité parlera, ce ſont les regrets qu'il ne put s'empêcher de témoigner avec toute la France, lorſqu'elle apprit la mort de Rouſſeau. Il ne vit plus dans ſon ennemi qu'un grand homme, & jetta ces fleurs ſur ſa tombe, en écrivant à un éditeur des œuvres du *Pindare François*. » Ses talens, ſes malheurs, » & ce que j'ai oui dire ici de ſon » caractère, ont banni de mon cœur » tout reſſentiment, & n'ont laiſſé

» mes yeux ouverts qu'à ſon méri-
» te. «

M. DE VOLTAIRE,

ET

L'ABBÉ DESFONTAINES.

PIERRE François Guyot Desfontaines étoit de Rouen, fils d'un conſeiller au parlement. Il fit ſes humanités dans cette ville, chez les jéſuites; entra dans ce corps en 1700, & le quitta quinze ans après, étant prêtre. Ses ſupérieurs & ſes confrères regardèrent ſa ſortie de la ſociété comme une perte pour elle. On n'eût pu mettre en de meilleures mains que les ſiennes le *Journal de Trévoux*. A ſon entrée dans le monde, il fut accueilli par le cardinal d'Auvergne, qui protégeoit les gens de lettres & qui le garda même quelque temps chez lui. On lui donna la cure de Thorigny en Normandie. Il en prit poſſeſſion: mais l'état de curé lui convenoit encore moins que celui de jéſuite. Son genre de vie

& ſon goût pour les belles-lettres le déterminèrent à renoncer à ſon bénéfice, & à venir fixer ſon ſéjour dans la capitale. Il y fut appellé en 1724 pour travailler au *Journal des ſçavans*.

Cet écrivain, qui ſe croyoit ſi redoutable, s'eſt eſſayé dans pluſieurs genres. Il a fait de mauvais vers, des traductions médiocres & des hiſtoires qu'on ne lit point. Rien n'a plus contribué à lui faire un nom que l'eſpèce de tribunal qu'il oſa s'ériger lui-même pour juger tous les ouvrages nouveaux. Ses extraits inſérés dans le *Journal des ſçavans*, en donnant à ce Journal un peu plus d'intérêt & de chaleur qu'il n'en avoit auparavant, ne firent point oublier ceux des Sallo, des Gallois & du préſident Couſin. Cependant ils lui donnèrent une ſorte de réputation. Il ne s'étoit juſques là fait connoître que par une critique du livre *de la religion prouvée par les faits*, & par une autre de la tragédie d'*Inès de Caſtro*, ſous ce titre : *Paradoxes littéraires*. Mais, dès ce moment, on peut dire qu'il devint célèbre. On recherchoit tout ce qui ſortoit de ſa plume. Les Libraires, au commencement de l'année 1723,

refusèrent d'imprimer le *Journal des ſçavans*, faute de débit; &, l'année ſuivante ils changèrent d'avis. C'étoit un des ouvrages périodiques qui avoient le plus de vogue. Avec quelque diſtinction que l'abbé Desfontaines s'acquittât de ſon emploi, des mécontentemens le lui firent abandonner trois ou quatre ans après qu'il s'en fut chargé.

Né ſans fortune & malheureuſement incapable de s'en procurer, étant d'un caractère inquiet, cauſtique & porté à l'indépendance, il fut réduit à ne vivre que de ſa plume; mais il trouva toujours en elle des reſſources qui n'euſſent peut-être pas convenu à tout autre. La ſtérile fécondité de ſon génie, la variété de ſes connoiſſances, quoique ſuperficielles, l'habitude du travail, cette promptitude avec laquelle il concevoit & exécutoit des plans d'ouvrages, & ſurtout ſon intelligence à tirer parti de ceux des autres, à partager le fruit de certaines productions auxquelles il n'avoit fait que préſider & prêter quelquefois ſa plume & ſon nom; tous ces divers moyens l'empêcherent peut-être de ſacrifier, comme tant d'autres à la baſſeſſe & d'encenſer

les ridicules de la grandeur & de l'opulence. Son talent devenoit pour lui de jour en jour plus lucratif. Vers le commencement de l'année 1735, il obtint un privilège du roi pour faire des *observations sur les écrits modernes*. Il en publioit une feuille toutes les semaines.

On ne connoissoit guères avant lui ce genre de critique qui, sans donner dans la sécheresse de la froide analyse ni dans le dégoût de l'érudition, ne prend de celle-ci que ce qu'elle a d'agréable. Le sel & les agrémens dont il eut soin d'assaisonner ses feuilles, les firent moins rechercher des personnes sçavantes que des esprits frivoles. Les femmes surtout les trouvoient amusantes. C'est dans ces écrits périodiques que Desfontaines a paru aux yeux de ses partisans l'Aristarque de nos jours: c'étoit à leur gré un critique judicieux, qui avoit le tact sûr, avec un talent singulier pour saisir les beautés & les endroits foibles d'un ouvrage; pour les présenter au public dans leur vrai point de vue, pour les lui présenter d'une manière élégante & enjouée; un observateur qui mettoit de l'intérêt dans les moindres choses, qui sçavoit l'art

d'amuſer & d'inſtruire, de fondre habilement, dans l'occaſion, toute cette érudition qu'il avoit puiſée dans les meilleurs écrivains anciens & modernes. A les en croire, il étoit comparable en quelque ſorte à Lucien, à Horace & à Boileau, occupé comme eux à combattre ſans ceſſe les ennemis du bon goût, l'ignorance, le faux bel-eſprit, le néologiſme, le ſtile précieux. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la méchanceté de ſon cœur & la vénalité qu'on reprochoit à ſa plume, ont fait ſouvent appeller de ſes prétendus arrêts. Des obſervations juſtes & impartiales ne lui auroient pas attiré tant de brocards & de libèles diffamatoires, & l'on n'eût pas dit de lui ;

Il n'a point de vertus, il n'a que des talens.

Auſſitôt qu'il ſe fut acquis un nom dans la république des lettres, il ſe fit préſenter à M. de Voltaire par un ami commun. L'illuſtre poëte reçut cet abbé comme il a coutume de recevoir tous ceux qui ont une eſpèce de célébrité. La liaiſon fut bientôt faite. Elle dura quelques années. Ce qui la rompit, ce fut

une réflexion ſur la tragédie de la *Mort de Céſar* & une plaiſanterie inſérées dans les feuilles périodiques.

Ces traits ne méritoient que du mépris. On avoit déjà publié tant de libèles contre l'Homère François, qu'il auroit pu y être inſenſible. Mais ce qui l'étonna, ce fut la main d'où partoit le coup. On doit des égards à ſes amis: l'abbé Desfontaines avoit toujours fait profeſſion d'être un des plus zélés partiſans de M. de Voltaire. Celui-ci ſe plaignit: l'abbé convint de la juſtice des reproches & ſe mit en devoir de réparer ſa faute. Mais toutes les ſatisfactions qu'il imagina pour s'acquitter envers l'auteur du *Temple du goût* & de la tragédie de la *Mort de Céſar*, n'appaisèrent point l'offenſé, peut-être trop ſenſible. L'un croyoit qu'on lui avoit manqué eſſentiellement, & l'offenſeur prétendoit avoir été trop loin dans ſa réparation. L'un & l'autre voulurent d'abord & ne purent ſe réconcilier. » Ma patience, diſoit l'abbé » Desfontaines, a eu un aſſez long » cours. Le deuil que j'ai porté de ſon » amitié eſt fini «.

Dès-lors il n'eut plus de ménage-

ment pour un écrivain dont il étoit, à la fois, le plus grand admirateur & le cenſeur le plus rigide. Il décrioit, autant qu'il étoit en ſa puiſſance, les chefs-d'œuvre qu'il voyoit enfanter par ce génie univerſel. On accuſa même cet abbé, proſateur excellent, mais poëte déteſtable, d'avoir inſéré des vers de ſa façon dans une édition de la *Henriade*. Il n'y avoit que la force de la vérité qui pût l'obliger de rendre juſtice à ſon ennemi. Lorſque la comédie de l'*Enfant prodigue* parut, tout Paris fut partagé pour deviner le nom de l'auteur, qui ne ſe déclaroit pas. L'abbé Desfontaines ſoutint que la pièce ne pouvoit appartenir qu'à M. de Voltaire, étant remplie de ces traits de génie & de feu qui décèlent le grand maître. L'énigme fut à la fin découverte. L'explication qu'en avoit donnée l'obſervateur hebdomadaire fit beaucoup d'honneur à ſon jugement.

Toutes les fois qu'il eut à parler de *Mérope*, d'*Alzire*, de *Zaïre*, pièces redemandées ſi ſouvent au théâtre & toujours nouvelles par le plaiſir qu'elles cauſent, il ſe répandit en éloges. Mais ces louanges étoient en même

temps accompagnées de réflexions amères. Il releva peut-être quelques légères fautes. L'équité demande qu'on faſſe cet aveu ; l'avantage des lettres ne l'exige pas moins : mais s'il n'a pas toujours été injuſte dans ſes critiques, peut-on excuſer le motif qui les lui dicta ? D'ailleurs, eſt-il au pouvoir de l'homme de faire des ouvrages ſans imperfection ? L'animoſité dirigea le plus ſouvent ſa plume. Il étoit forcé de reconnoître dans M. de Voltaire des parties admirables, mais il s'obſtinoit à lui refuſer celle de l'invention.

Un pareil reproche, effet d'une haine perſonnelle, & que ſes échos répètent quelquefois, pour ſe donner un air important, eſt aſſurément une injuſtice manifeſte. Quoique *Sémiramis*, *Rome ſauvée*, *l'Orphelin de la Chine*, *Tancrède*, *l'Eſſai ſur l'Hiſtoire générale*, *le Siècle de Louis XIV* & *la Pucelle*, poëme dans le goût de l'*Arioſte* pour l'invention & pour la ſingularité, n'euſſent point encore paru du vivant de l'abbé Desfontaines, il avoit cependant aſſez vu de productions de ce génie brillant & fécond, pour avoir remarqué qu'il étoit auſſi créateur. Cette maligne diſpoſition de notre prétendu Ariſtarque

à l'égard du premier écrivain de la nation, ne parut pas à celui-ci devoir mériter de l'indulgence. Auſſi Desfontaines n'eſt-il pas ménagé dans le *Diſcours ſur l'envie*, dans l'*Epître à M. le préſident Hénault* & dans quelques autres pièces fugitives de M. de Voltaire. On voit avec peine ces marques de reſſentiment à côté des plus belles leçons de morale & de philoſophie. Ce contraſte frappe ſurtout ceux qui ſavent tant de traits honorables pour ce grand poëte. On l'a vu faire accueil à de certains Zoïles qu'il n'ignoroit pas avoir écrit contre lui par amour d'un gain ſordide. Avant ſon départ pour la Pruſſe, il donnoit chez lui des repréſentations. Un jeune homme, depuis comédien en Allemagne, devoit faire un rôle dans une pièce. M. de Voltaire, en le montrant à Madame de ***, lui dit : *Vous voyez bien cet acteur : il a, dans ſa poche, des vers qu'il a faits contre moi. Si je le lui diſois, je le ferois mourir de honte.*

La cruelle aventure de Bicêtre, où l'abbé Desfontaines fut mis en 1725, devint ſurtout la ſource de ſon extrême animoſité contre M. de Voltaire, qui le ſervit bien alors, qui courut à Fontainebleau où la cour ſe trouvoit, qui

employa tout le crédit qu'il avoit à celle de M. le duc, qui réuſſit enfin à procurer & ſon élargiſſement & la diſcontinuation d'un procès où il s'agiſſoit de la vie. Cet abbé pouſſa l'ingratitude juſqu'à méconnoître la main qui l'avoit ſecouru. Il nia que ſon bienfaiteur ſe fût donné tant de mouvemens.

Parmi les perſonnes amies de M. de Voltaire, qui s'employèrent pour la délivrance de l'abbé Desfontaines, il faut comprendre principalement M. le comte d'Argenſon. Voici le fait, comme on le tient du P. Vinot de l'Oratoire & chanoine de Tours, qui fut ſollicité par l'abbé Desfontaines pour rendre témoignage en ſa faveur.

Cet abbé, dans ſon danger extrême, ſe réclamoit de toutes les perſonnes de ſa connoiſſance. Quoique le P. Vinot l'eût peu connu, il n'oſa point, par commiſération, refuſer de lui rendre ſervice. Il dreſſa promptement une atteſtation de vie & de mœurs depuis le temps qu'ils avoient eu quelque relation enſemble, & donna l'écrit à M. d'Argenſon qui, déjà prévenu par M. de Voltaire, fit valoir l'atteſtation. L'abbé ſortit de Bicêtre au bout de

quinze jours. Le magiſtrat de la police prit lui-même la peine de le juſtifier, » non ſeulement aux yeux de ſa » famille, mais encore par une lettre » qu'il écrivit à M. l'abbé Bignon ; & » cette lettre ayant été lue dans l'aſ- » ſemblée des journaliſtes, l'abbé Des- » fontaines fut rétabli d'une voix una- » nime «.

Que M. de Voltaire ait parlé trop ſouvent ou point du tout du ſervice rendu, la choſe n'importe guères. Il eſt des bornes que doivent toujours reſpecter les belles ames. Les prétentions des bienfaiteurs n'autoriſent jamais l'oubli des bienfaits ; & c'eſt à quoi ne penſa point aſſez l'abbé Desfontaines, qui déchiroit indifféremment & impitoyablement tous les auteurs, témoin le célèbre Piron (*).

Le premier génie de la nation eſt celui qu'il maltraita le plus. La *Voltairomanie* eſt l'opprobre de cet abbé. D'ailleurs cet écrit n'eſt que pour amu-

(*) Ils furent brouillés au ſujet d'un *mais*, auquel Desfontaines s'arrêta malignement, en rapportant le fragment d'une lettre écrite de la Haye, par Rouſſeau, à M. Racine, fils, laquelle contenoit un

ſer

ſer la canaille : auſſi trouva-t-on l'ouvrage ſi affreux, qu'il le déſavoua bien vîte à la police. Ce déſaveu, ſigné de ſa main, fut imprimé dans pluſieurs gazettes. Il y avoit dans celle d'Amſterdam, du mardi 19 mai 1741 : *Je me croirois déshonoré, ſi j'avois la moindre part à cet infâme libèle.* Mais perſonne ne prit le change, & l'on n'a pas manqué de comprendre la *Voltairomanie* dans la liſte qu'on a donnée récemment de tous ſes ouvrages. Cet excès de vengeance ne fut, dit-on, qu'une réponſe au *Préſervatif* ou *Critique des Obſervations ſur les écrits modernes.* Quelle juſtification ! D'abord, une faute n'autoriſe pas l'autre ; ſecon-

---

grand éloge de Piron. Celui-ci, pour ſe venger du *mais*, préſenté d'une manière équivoque, fit contre Desfontaines plus de ſoixante épigrammes. On retint la ſuivante :

Cet écrivain, ſi fertile en libelles,
Croit que ſa plume eſt la lance d'Argail ;
Au haut du Pinde, entre les neuf pucelles,
Il s'eſt placé comme un épouvantail.
Que fait le bouc en ſi joli bercail ?
Y plairoit-il ? Penſeroit-il y plaire ?
Non. C'eſt l'eunuque, au milieu du ſerrail,
Qui n'y fait rien, & nuit à qui veut faire.

dement, le *Préſervatif* eſt d'un autre ton ; en troiſième lieu, cet ouvrage eſt-il de M. de Voltaire ? M. le chevalier de *** n'en a-t-il pas tout l'honneur ?

Les deux libèles pouvoient avoir les ſuites les plus funeſtes. Il y eut des plaintes portées en juſtice. On vit le moment où l'hiſtoire des *Couplets* de Rouſſeau alloit ſe renouveller. Heureuſement on étouffa cette affaire : mais la haine de l'abbé Desfontaines n'en fut que plus implacable. M. de Voltaire l'éprouva dans toutes les occaſions. Il parut des libèles contre lui en 1743, lorſqu'au grand étonnement de la France & de toute l'Europe, il n'obtint pas une place vacante à l'académie Françoiſe. On reconnut ſans peine l'auteur de ces écrits clandeſtins. Le poëte auroit dû les mépriſer. L'indignité de ces manœuvres lui fit maudire, plus d'une fois, comme le Taſſe, Apollon & toutes ſes inſpirations divines. Une dame diſoit à M. de Voltaire, qu'il devoit goûter une grande ſatisfaction, d'avoir fait tant de belles choſes. » Je ſuis, lui répondit-il, com-» me le mari d'une coquette, dont

» tout le monde jouit excepté lui «.

Enfin, l'abbé Desfontaines mourut à Paris, au mois de décembre 1745. Il fut assisté, à la mort, par un de ses anciens confrères, le célèbre P. Ségaud. On peut bien s'imaginer que ses cendres ne furent guères respectées. Une hydropisie l'emporta, & l'on fit, à ce sujet, des allusions cruelles à d'autres périls qu'il avoit courus. Très-peu de gens connoissent son épitaphe (*).

Ci gît qui fit frémir Apollon & Vénus.

Rien ne le caractérise mieux que sa fameuse réponse à un ministre, qui lui reprochoit de faire un métier de la satire, *il faut que je vive* : le ministre lui répliqua froidement, *qu'elle nécessité ?* Malgré tous ses défauts, on a prétendu que d'ailleurs c'étoit un homme doux, affable, poli dans le commerce de la vie. De-là sans doute, cette application maligne & déplacée des vers si connus de Marot.

Sentant le hart de cent pas à la ronde ;
Au demeurant, le meilleur fils du monde.

L'abbé Desfontaines avoit peu de saillies heureuses. Plusieurs de celles

(*) *Hic jacet authorum terror simul ac puerorum.*

qu'on cite de lui ſont apocryphes. Pour le retrouver, il falloit le mettre ſur quelque point de littérature, en éloignant de lui tout motif de prévention & de partialité. Autrement, ſa converſation n'étoit guères intéreſſante. Il n'avoit rien non plus dans ſa phyſionomie qui annonçât un homme d'eſprit.

M. DE VOLTAIRE, ET M. DE MAUPERTUIS.

LEUR querelle a fait tant de bruit en Europe, on en a parlé ſi différemment, que c'eſt rendre ſervice au public de lui en donner une hiſtoire fidelle.

Il faut remonter d'abord au démêlé de Maupertuis avec le célèbre Kœnig, Suiſſe de nation, profeſſeur de philoſophie & de droit naturel en Hollande, bibliothécaire du prince Sthadhouder, & de madame la princeſſe d'Orange, membre de l'académie de Pruſſe, un des plus grands mathématiciens de l'Europe.

Maupertuis couroit la même carrière

re. La conformité d'étude & de talens les lia d'abord. Voici comment ils ſe brouillèrent : c'eſt un académicien de Berlin, qui le manda, dans le temps, à un académicien de Paris. » M. de » Maupertuis, dans une brochure » intitulée, *Eſſais de coſmologie*, pré- » tendit que la ſeule preuve de l'exiſ- » tence de dieu eſt A R † N R B » qui doit être un *minimum*. Il affirme » que, dans tous les cas poſſibles, l'ac- » tion eſt toujours un *minimum*, ce » qui n'eſt pas moins faux. M. Kœ- » nig, ainſi que d'autres mathémati- » ciens, a écrit contre cette aſſertion » étrange ; & il a cité, entr'autres cho- » ſes, un fragment d'une lettre de » Léibnitz, où ce grand homme di- » ſoit avoir remarqué que, dans les » modifications du mouvement, l'ac- » tion devient ordinairement un *ma-* » *ximum*, ou un *minimum*. M. de Mau- » pertuis crut qu'en produiſant ce » fragment, on vouloit lui enlever » la gloire de ſa prétendue découver- » te, quoique Léibnitz eut dit préci- » ſément le contraire de ce qu'il avan- » ce. Il força quelques membres, pen- » ſionnaires de l'académie de Berlin,

» qui dépendent de lui, de ſommer
» M. Kœnig de produire l'original de
» la lettre de Léibnitz ; & l'original
» ne ſe trouvant plus, il fit rendre,
» par les mêmes membres, un juge-
» ment, qui déclare M. *Kœnig coupa-*
» *ble d'avoir attenté à la gloire du ſieur*
» *Moreau de Maupertuis, en ſuppo-*
» *ſant une fauſſe lettre.* «

Kœnig, indigné d'un pareil juge-ment, en appelle au public, & ren-voie ſa patente d'académicien de Ber-lin. Il fait imprimer ſon *appel*. Il y re-fuſoit de ſe ſoumettre à la déciſion de l'académie, comme ayant été pronon-cée par un tribunal incompétent, qui n'avoit aucun droit ſur lui, & par des juges mal inſtruits & paſſionnés. Cet appel, écrit avec cette chaleur de ſtile que donne un juſte reſſentiment, mit le public dans les intérêts de l'auteur. M. de Maupertuis appréhenda que ſa gloire ne fut compromiſe, » il écrivit, » & fit écrire à madame la princeſſe » d'Orange, pour l'engager à faire » ſupprimer, par ſon autorité, les ré-» ponſes que M. Kœnig pourroit faire. » En agir de la ſorte, accuſer & ne » vouloir pas qu'on ſe juſtifiât, c'é-

» toit abuſer de ſa place pour ôter
» la liberté aux gens de lettres, &
» pour perſécuter un honnête hom-
» me, qui n'avoit d'autre crime que
» celui de n'être pas de ſon avis. Plu-
» ſieurs membres de l'académie de
» Berlin, ont proteſté contre une con-
» duite ſi criante, & quitteroient l'a-
» cadémie, que le ſieur Maupertuis
» tyranniſe & déshonore, s'ils ne crai-
» gnoient de déplaire au roi, qui en
» eſt le protecteur. « On jugera, par cette lettre, quelle étoit, à Berlin, la fermentation des eſprits.

M. de Voltaire, qui s'intéreſſoit à la gloire de l'académie, crut qu'elle alloit directement contre ſes droits, qu'elle s'aviliſſoit & oublioit le plus beau partage des gens de lettres, la liberté & l'égalité. Il ſe dévoua pour l'honneur du corps, & le vengea d'une oppreſſeur, qui faiſoit un ſi grand abus du titre de préſident. Il écrivit contre Maupertuis.

Outre l'amour invincible de l'auteur d'*Akakia* pour l'indépendance, il y eut d'autres motifs qui le déterminèrent à travailler à cet ouvrage, unique en ſon genre. Premièrement,

il étoit ami de Kœnig : leur liaiſon s'étoit formée du temps de madame du Châtelet, cette femme extraordinaire (*) & ſi ſupérieure à ſon ſexe. Kœnig lui montroit les mathématiques. M. de Voltaire en faiſoit alors ſon étude : il ne s'occupoit que d'elles & de la phyſique. Secondement, il avoit toujours cauſé de la jalouſie à

(*) Elle ſçavoit l'Anglois, l'Italien, le Latin, parloit d'hiſtoire, de mathématiques, d'aſtronomie. Il ne faut pas juger d'elle ſur un certain portrait par madame du ***, qui la repréſente comme ayant peu de talens & beaucoup de prétentions. Madame la ducheſſe de B.... lui rendit plus de juſtice dans des étrennes qu'elle lui envoya :

Une étrenne frivole, à la docte Uranie,
Peut-on la préſenter ? Oh ! très bien, j'en répons.
Tout lui plaît, tout convient à ſon vaſte génie.
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamans, les biribis, l'optique ;
L'algèbre, les ſoupers, le Latin, les jupons ;
L'opéra, les procès, le bal & la phyſique.

L'immortelle Emilie répliqua, par ce quatrain, aux énumérations de ſon mérite :

Hélas ! vous avez oublié,
Dans cette longue kirielle,
De placer le mot d'amitié.
Je donnerois tout le reſte pour elle.

Maupertuis. Lorſqu'ils étoient en France, on voyoit bien que leur caractère ne ſe convenoit pas. Toutes les fois qu'ils ſe rencontroient dans une maiſon, Maupertuis y étoit mal à ſon aiſe : il jettoit d'abord quelques feux ; mais bientôt éclipſé par un homme ſupérieur dont la converſation a tant d'agrémens, il tomboit dans la triſteſſe & l'ennui ; de façon qu'on évitoit de les faire trouver enſemble.

Devenus tous deux les favoris d'un monarque tel que le roi de Pruſſe, appellés & fixés à ſa cour, obligés de ſe voir continuellement, la méſintelligence augmenta. Maupertuis ne vit qu'avec beaucoup de peine, arriver à Berlin, quelques années après lui, l'objet de ſa jalouſie. Le préſident de l'académie ne vouloit point de conſeillers qui partagent ſa conſidération dans le public, ni ſa faveur auprès du prince. Il y eut de mauvais plaiſans qui parièrent que ces deux célèbres François, qu'on diſoit naturaliſés Pruſſiens, ne ſeroient pas trois mois enſemble ſans qu'il ne ſurvînt entre eux quelque ſujet de brouillerie.

Dès ſon arrivée en Pruſſe, M. de

Voltaire crut avoir des raiſons de ſe plaindre. Il voulut faire recevoir de l'académie pluſieurs auteurs diſtingués. Maupertuis refuſa de les admettre & lui ſuſcita des ennemis, entre autres l'auteur du qu'*En dira-t-on*, des *Mémoires de madame de Maintenon*, & de quelques autres ouvrages, qui annoncent moins le talent que l'audace & le mépris des bienſéances. Le jeune auteur vouloit aller à la célébrité : la plus grande qu'il ait eue lui vient en effet de ſon acharnement contre la perſonne & les écrits d'un grand homme (*).

Maupertuis, attentif à ſe faire des partiſans, gagna facilement la Beaumelle, qui ſe trouvoit alors à Berlin. Ce grave préſident lui rapporta que M. de Voltaire, dans un ſouper avec

(*) On a entendu dire à la Beaumelle : *Perſonne n'écrit mieux que M. de Voltaire.* D'où vient, lui dit-on, le déchirez-vous ? *C'eſt*, répondit il, *que mes ouvrages s'en vendent mieux, & qu'il ne m'épargne pas dans un des ſiens, imprimé dernierement: mais je vais le réfuter avec des commmges.* Ces commmges étoient les remarques ſur le ſiècle de Louis XIV; remarques dénuées la plupart de raiſons de vraiſemblance, & dignes d'un auteur aguerri contre les aventures humiliantes. Comment M. de Voltaire a-t il pu lui faire l'honneur de lui répondre?

le roi, avoit mal parlé du qu'*En dira-t-on* & de l'auteur; qu'il avoit prétendu que cet ouvrage étoit injurieux à ſa majeſté, qu'on l'y » comparoit lui-» même aux petits princes Allemands, » & qu'on traitoit ſes courtiſans de » nains & de bouffons. « La Beaumelle ne manqua pas de ſe livrer à des emportemens. Il ſe récria ſur ce qu'on interprêtoit mal ſes penſées, & ſur ce qu'on empoiſonnoit la réflexion ſuivan-» te: Le roi de Pruſſe a comblé de bien-» faits les gens de lettres, par les mê-» mes principes que les princes Alle-» mands comblent de bienfaits un » bouffon & un nain. «

Toutes ces tracaſſeries étoient faites & tous ces pièges tendus, ſans que M. de Voltaire ſe doutât de rien. Il s'exprime ainſi lui-même dans une lettre qu'il écrivit alors »: J'étois unique-» ment occupé de mon étude. Je ne » connoiſſois preſque perſonne des » miniſtres & de tout ce qu'il y avoit » à la cour, je ne rendois pas même » les viſites, quelquefois les plus indiſ-» penſables. J'avois mangé ſouvent » à la table du roi avec des perſonnes » dont j'ignorois le nom. Mais quel-

» ques attentions ſingulières du roi,
» une groſſe penſion, la faveur de le
» voir à des heures réglées, de lire
» avec lui plus intimément les ouvra-
» ges par leſquels le roi ſe délaſſe du
» gouvernement, m'ont attiré la ja-
» louſie. «

Les mauvaiſes intentions d'un rival en crédit à la cour de Berlin, vinrent bientôt à la connoiſſance de M. de Voltaire. Il ſe contenta d'avoir recours à quelques traits de plaiſanterie. C'eſt alors qu'il donna l'*Akakia*. Si jamais Maupertuis, diſent ſes adverſaires, paſſe à la poſtérité, ce ſera par cet ouvrage, qui eſt une critique très vive, & malheureuſement trop juſte de tous les ſiens. Ce géomètre, d'ailleurs eſtimable, n'a rien inventé dans ſa partie. La critique porte ſur les opinions ſingulières & ridicules où l'a conduit la fureur de dire des choſes nouvelles, de ſe diſtinguer par ſa manière d'écrire, comme il ſe diſtingua toujours par celle de s'habiller, de ſe préſenter & de parler. On ſe ſouvient encore quel étoit l'extérieur biſarre de ſa perſonne.

Le docteur Akakia ſe moque ſurtout de l'idée d'établir une ville lati-

ne, du beau projet de ne point payer les médecins, lorſqu'ils ne guériſſent pas les malades; de cette *comète qui viendra voler notre lune, & porter ſes attentats juſqu'au ſoleil*; de ces obſervations nouvelles ſur la génération; de l'âge de maturité qui eſt la mort, & non l'âge viril; de la démonſtration, par algèbre, de l'exiſtence de dieu; du moyen de connoître & de prédire ſûrement l'avenir; du conſeil de *diſſequer des cervaux de géans hauts de onze pieds, & d'hommes velus portant queue, afin de ſonder la nature de l'intelligence humaine.* Le même docteur ne conçoit pas *le natif de S. Malo*, d'avoir prétendu qu'on *modifie l'ame avec de l'opium*, qu'on fait naître *des anguilles avec de la farine délayée, & des poiſſons avec des grains de bled*; qu'on pourroit *naviger tout droit, directement ſous le pôle arctique*, & faire un trou qui allât juſqu'au centre de la terre, *attendu que, pour l'ouverture de ce trou, il faudroit excaver au moins toute l'Allemagne; ce qui porteroit un préjudice notable à la balance de l'Europe.* Akakia termine ſa critique, en diſant à l'ennemi juré de Kœnig, » qu'il ne compromette

» perſonne dans une querelle de néant
» que la vanité veut rendre impor-
» tante ; qu'il ne faſſe point intervenir
» les dieux dans la guerre des rats &
» des grenouilles ; qu'il n'écrive point
» lettres ſur lettres à une grande prin-
» ceſſe, pour forcer au ſilence ſon ad-
» verſaire, & pour lui lier les mains
» afin de l'aſſaſſiner. «

Tous ces traits lancés ſur l'auteur de la *Vénus phyſique*, étonnèrent ſes partiſans. Ils appellèrent de l'opinion qu'on vouloit en donner aux vers faits à ſa louange, pour être mis au bas de ſon portrait, où il eſt repréſenté en lapon applattiſſant les pôles de la terre.

Ce globe, mal connu, qu'il a ſçu méſurer,
Devient un monument où ſa gloire ſe fonde.
Son ſort eſt de fixer la figure du monde,
De lui plaire & de l'éclairer.

Si M. de Voltaire ſe ſatisfit en ne ſuivant que le conſeil de la vengeance, il s'attira, en même temps, une diſgrace éclatante. Le roi de Pruſſe lui avoit recommandé de reſter neutre dans le démêlé de Kœnig & de Maupertuis. On ſurprit une impreſſion de

L'*Akakia* chez un libraire de Berlin. Tous les exemplaires furent arrêtés. Le roi de Pruſſe voulut ſçavoir ſi l'ouvrage n'étoit imprimé en aucun autre lieu. Il ſçut qu'il en avoit été envoyé à Kœnig un exemplaire manuſcrit. L'*Akakia* parut bientôt après. Le roi de Pruſſe en donna des marques de mécontentement ſur leſquelles la voix publique a beaucoup varié, & ſur leſquelles on ne ſçait rien de certain.

On a prétendu que ce prince, en diſgraciant l'homme de génie qu'il avoit le plus deſiré d'avoir à ſa cour, l'avoit accablé de ces paroles: „ Je ne vous „ chaſſe point, parce que je vous ai „ appellé; je ne vous ôte point votre „ penſion, parce que je vous l'ai don„ née: mais je vous défens de reparoître „ devant moi“: rien n'eſt plus faux. M. de Voltaire fut toujours libre de paroître à la cour. Sa majeſté daigna même le nommer d'un voyage de Poſtzdam: elle lui rendit la clef de chambellan, & le cordon de l'ordre du *mérite* que ce grand poëte lui avoit remis, & qu'il ne perdit réellement que quelque temps après. On connoît les quatre vers qu'il envoya au roi

de Pruſſe à cette occaſion :

Je les reçus avec tendreſſe,
Et je les rends avec douleur,
Comme un amant, dans ſa fureur,
Rend le portrait de ſa maîtreſſe.

L'écrivain le plus fait pour mériter des égards, ſe voyant ainſi la victime de la jalouſie, & ſacrifié par un prince dont l'hiſtoire parlera longtemps, & pour lequel il avoit tout quitté, patrie, amis, parens, emplois, repos; comprit, mais trop tard, qu'il avoit mal connu les rois : peut-être n'eût-il jamais été dans le cas de s'en plaindre, s'il eut pu ſe plier au manége des cours. Il deſira vivement de s'arracher à celle de Berlin. Ses vœux & ſes ſoupirs ſe tournèrent vers ſa patrie; il preſſa ſa ſortie de Pruſſe : d'ailleurs, ſa ſanté ne lui permettoit point d'y reſter plus longtemps. Il fit valoir cette raiſon auprès du monarque qui la rejettoit, & qui deſiroit de le voir encore attaché à lui. Les chagrins, les infirmités du poëte redoublant, il fut aſſez heureux pour obtenir ſon congé; mais toujours à des conditions très-flatteuſes pour lui. Son entrevue

avec le prince en le quittant fut intéreſſante & ſingulière. Le monarque s'attendrit, le conjura, de la manière la plus ſéduiſante, de retourner, dans ſes états, auſſitôt qu'il ſe porteroit mieux. Le poëte lui-même fut ſi touché dans ce moment qu'il écrivit à Paris, qu'en revoyant le roi de Pruſſe, il avoit retrouvé *ce roi enchanteur*.

L'expreſſion étoit convenable. Il n'eſt point de marques d'eſtime & d'attachement qu'il n'eut données à M. de Voltaire. Ce prince avoit auparavant entretenu avec lui, quinze ans entiers, un commerce de lettres ; commerce philoſophique d'eſprit, de goût, de vers & de proſe ; commerce ſans exemple entre un ſouverain & un particulier. Le héros, ſurnommé le *Salomon* & l'*Alexandre* du Nord ; après une victoire, ou la priſe d'une ville, lui envoyoit du milieu d'un camp des productions de génie. C'eſt ainſi que Céſar, au milieu du bruit des armes, écrivoit, dans ſa tente, ſes mémoires, & des remarques de grammaire. Le roi de Pruſſe, impatient d'avoir ſon oracle à ſa cour, lui manda ces propres mots, après la mort de l'immortelle

Emilie : » J'ai reſpecté une amitié de » quinze ans avec madame du Châ- » telet ; mais actuellement je ſuis une » de vos plus anciennes connoiſſan- » ces. « On prétend que, lorſqu'il le ſçut en chemin pour la Pruſſe, il s'écria, *je le tiens.* L'envoyé d'Ammon diſoit plaiſamment qu'à l'exception de la Siléſie, ſon maître eut tout donné pour avoir M. de Voltaire.

Ce dernier quitta la Pruſſe au mois de mars 1753, c'eſt-à-dire, après trois ou quatre ans de ſéjour en ce royaume. Il ſe propoſoit d'aller à Plombières, & d'y attendre la ſaiſon des eaux ; mais ſon état de foibleſſe le contraignit de s'arrêter à Léipſig. Toutes les gazettes annoncèrent ſon arrivée en cette ville. L'Europe entière s'occupa de lui & de ſa diſgrace : il fit même l'entretien du peuple.

On étoit étonné de voir ſon adverſaire garder ſi longtemps le ſilence : mais il étoit alors mourant d'une maladie de poitrine. Auſſitôt qu'il fut rendu à la vie, il en inſtruiſit ainſi, par une lettre, l'auteur de l'*Akakia* : » Je » vous déclare que ma ſanté eſt aſſez » bonne pour vous venir trouver par-

» tout où vous ſerez, pour tirer de
» vous la vengeance la plus complet-
» te. Rendez grace au reſpect & à
» l'obéiſſance qui ont juſqu'ici retenu
» mon bras. Tremblez ! «

MAUPERTUIS.

La réponſe de M. de Voltaire à ce cartel de défi, à cette rodomontade eſt très-plaiſante. La requête préſentée par le docteur *Akakia* à l'univerſité de Léipſig, le décret donné par cette même univerſité, la lettre d'un *lapon Malouin*, au ſecrétaire de l'académie, reſpirent encore une imagination enjouée & ſupérieure à toutes les maladies, à toutes les diſgraces, à tous les événemens de la vie. On ne put s'empêcher de rire du portrait » d'un vieux
» capitaine de cavalérie traveſti en
» philoſophe, marchant en raiſon
» compoſée de l'air, diſtrait & de l'air
» précipité ; l'œil rond & petit, la
» perruque de même ; le nez écraſé ;
» la phyſionomie mauvaiſe, ayant le
» viſage plein, & l'eſprit plein de lui-
» même. «

C'eſt ainſi que M. de Voltaire, dans ſon ſéjour à Léipſig, malgré tous ſes

maux, & malgré les menaces du géomètre, ſoutenoit le ton qu'il avoit pris : mais il fut ſaiſi de douleur & d'étonnement, lorſqu'il lut ces paroles rapportées dans une gazette d'Utrecht, & qu'on diſoit fauſſement lui avoir été adreſſées par le roi de Pruſſe : » Il n'é-» toit pas beſoin de faire le malade » pour obtenir votre congé... Je hais » les gens à cabale. «

Etant encore à Léipſig, il fut invité, par la plupart des princes d'Allemagne, à venir à leur cour. Une ſœur du roi de Pruſſe, la margrave de Bareith, lui dépêcha un courrier pour l'engager à ſe rendre à la ſienne. Flatté de cette attention honorable en pareilles circonſtances, il ſe tranſporta à Bareith. Cette illuſtre princeſſe eſt la même qu'ont immortaliſée & ſes vertus & l'ode philoſophique, qu'après ſa mort le poëte a cru devoir lui adreſſer.

Il étoit incertain ſi de Bareith il iroit à Plombières, à Lunéville, à Manheim. Il ſe décida pour venir à Straſbourg. Une de ſes nièces, madame D***, y vole. Elle apprend qu'il eſt très-malade à Francfort & va le joindre. L'un & l'autre y ſont arrêtés &

gardés à vûe. Quel étoit donc le crime de l'oncle ? celui d'avoir entre les mains un écrit, *qui n'étoit pas un contrat, mais un pur effet de la volonté du roi de Pruſſe, ne tirant à aucune conſéquence*, (a) & un livre de poëſies de ce même prince, qui, après en avoir fait tirer quelques exemplaires & les avoir diſtribués à différentes perſonnes, du nombre deſquelles étoit M. de Voltaire, avoit ordonné qu'on brisât la planche. Le roi de Pruſſe réclamoit ces deux gages de ſes premiers tranſports d'affection & d'eſtime. Le favori diſgracié ne pouvoit les rendre, parce qu'ils étoient, avec ſes autres papiers, à Hambourg ou à Paris. Il proteſta qu'il les remettroit dès l'inſtant qu'ils ſeroient entre ſes mains ; conſentant, s'il manquoit à ſa parole, *d'être déclaré criminel de lèze-majeſté envers le roi de France ſon maître & le roi de Pruſſe.* A l'égard du ſujet de la détention de la nièce, on ne put pas même en imaginer un. Le procédé qu'on avoit eu pour elle étoit ſi extraordinaire, que le roi de Pruſſe ſe défendit de l'avoir fait arrêter, & ne

(a) Déclaration de M. de Voltaire, donnée à Francfort.

tarda pas à procurer aux prisonniers leur délivrance.

Dans le temps de cette aventure fâcheuse, on donna au théâtre François *Alzire*, *Zaïre*, *Mérope* & les plus belles pièces du même auteur. Les comédiens intéressèrent le public en sa faveur. Devenu libre, il alla passer quelque temps à Manheim chez l'électeur Palatin. C'est de Mayence qu'il écrivit à sa nièce, retournée à Paris, cette fameuse lettre où il lui retrace l'horreur de la situation où ils ont été. » Je crois que c'est » un rêve : je crois que tout cela s'est » passé du temps de Syracuse, &c. &c. «

On disoit faussement qu'il étoit Prussien. De-là cette exclamation : » Peut-» on prétendre sérieusement que l'au-» teur du *Siècle de Louis XIV* n'est pas » François ? Oseroit-on dire cela de-» vant les statues de Henri IV & de » Louis XIV, & j'ajouterai de Louis » XV ; puisque je fus le seul académi-» cien qui fis son panégyrique, » quand il nous donna la paix ; & lui-» même a ce panégyrique traduit en » six langues «. Il adresse ces paroles au roi de Prusse » : Il se souviendra » qu'il a été mon disciple, & que je » n'emporte rien d'auprès de lui que

» l'honneur de l'avoir vu en état de
» mieux écrire que moi. Il ſe conten-
» tera de cette ſupériorité, & ne vou-
» dra pas ſe ſervir de celle que lui
» donne ſa place, pour accabler un
» étranger qui l'a enſeigné quelque-
» fois, qui l'a chéri & reſpecté tou-
» jours «.

Maupertuis paſſa pour être l'artiſan de toute cette indignité, & pour en avoir ourdi la trame à Francfort, quelque tems avant que de venir en France. On ajoute qu'il avoit concerté, dans cette ville, cette vengeance avec le réſident du roi de Pruſſe. Le protégé déclaré de ce monarque parut à Paris avec l'air de la plus grande ſatisfaction. Sa victoire fut complette. Il eut l'honneur d'être préſenté à la cour; mais ce triomphe même lui nuiſit. On diſcuta ſes talens (*): l'homme trop heureux fit éva-

(*) Il n'avoit pas celui des vers, quoiqu'il ſe ſoit mêlé d'en faire quelquefois, & de vouloir ſe traveſtir en Anacréon. Voici les meilleurs qu'on ait de lui :

Trompeuſe philoſophie,
Qui veux nous faire eſpérer
Que, des peines de la vie,
Tu ſçauras nous délivrer,

nouir dans Maupertuis l'écrivain ſupérieur. La perſécution, au contraire, ſervit ſon ennemi. Elle déſarma l'envie acharnée à lui nuire : on le plaignit. Ses malheurs étoient la ſuite de la condamnation de Kœnig par l'académie de Berlin. Preſque tous les ſçavans de l'Europe trouvèrent étrange la conduite de cette même académie. Quelques-uns de ſes anciens membres furent tentés de lui renvoyer, comme Kœnig, leurs patentes. Ce fut un grand ſujet d'étonnement de voir un monarque intervenir dans une querelle d'auteur. *Frédéric* eût dû ſe ſauver des petiteſſes de *Chriſtine*, qui entroit dans les tracaſſeries des ſçavans qu'elle avoit à ſa cour, qui ſe faiſoit un plaiſir malin de les broüiller, qui mettoit ſouvent de l'autorité lorſqu'il n'en falloit pas, qui prit avec chaleur la défenſe de Saumaiſe contre Iſaac Voſſius. Une circonſtance qu'il ne faut pas omettre, & bien honorable au roi de Pruſſe,

---

Tu proſcris avec audace
Les jeux, l'amour & le vin;
Que mets-tu donc à leur place ?
Ennui, triſteſſe & chagrin.

c'eſt

c'eſt ſon courage à reconnoître qu'il a été trop loin, à réparer une démarche précipitée. Il a dédommagé, & dédommage encore autant qu'il peut, par des lettres fréquentes & pleines d'eſtime, celui dont les écrits font ſi fréquemment ſon éloge, celui qui, tout entier à la philoſophie, déſabuſé des grands & des rois, préfère l'indépendance & le repos à toutes les cours. Monſieur de Voltaire a remercié l'auguſte impératrice de Ruſſie de l'honneur qu'elle lui a fait de l'appeller à la ſienne. Sollicité continuellement de retourner à celle de Berlin, il ſe contente de répondre au monarque, pour lequel ſon cœur n'a point changé : *Je ne puis vivre avec vous ni ſans vous.* L'exemple de ce grand poëte & les vers (*) d'*Alain Chartier*, ſont une belle leçon :

Le chagrin ſuit les cours; fuis-les pour être heureux.
Leur ſéjour eſt celui de mille maux affreux,
Des ſoucis, des revers, des noires injuſtices.
On y met de niveau les vertus & les vices.

(*) *Curia dat curas, ergò ſi tu bene curas*
Vivere ſecurus, non ſit tibi curia curæ.
Curia curarum genitrix cultrixque malorum.
Juſtis injuſtos, inhoneſtos æquat honeſtis.

QUERELLES
GÉNÉRALES,
OU
QUERELLES
SUR DE GRANDS SUJETS.

Ces Querelles, qui reſſemblent aux guerres règlées, ſe réduiſent à cinq articles, qui feront les cinq parties de cette ſeconde diviſion. Le premier regarde les Langues Françoiſe & Latine; le ſecond, l'Éloquence; le troiſième, la Poëſie; le quatrième, les Sciences; & le cinquième, les Beaux-Arts.

QUERELLES
GÉNÉRALES,
OU
QUERELLES
SUR DE GRANDS SUJETS.

PREMIERE PARTIE.
DES LANGUES
FRANÇOISE ET LATINE.

Les inſcriptions des monumens publics de France doivent-elles être écrites en Latin ou en François.

CETTE queſtion fut agitée, avec beaucoup de chaleur, ſous Louis XIV, dans le temps de la rapidité de ſes conquêtes ſur la Hollande. On avoit arrêté qu'on éleveroit au monarque un arc de triomphe. Il convenoit d'embellir ce monument de belles inſcriptions;

mais l'embarras fut extrême, parmi les ſçavans, pour décider quelle langue, de la Françoiſe ou de la Latine, étoit la plus propre à remplir cet objet important. Les uns étoient pour notre langue, les autres pour celle des Romains. Le célèbre & trop décrié Perrault, partiſan des modernes, vouloit que les inſcriptions fuſſent en François: c'étoit auſſi l'avis du grand Colbert; mais les Santeuil, les Commire, toutes les univerſités, tous les collèges, regardoient cette innovation comme le coup le plus mortel qu'on pût porter aux ſciences & aux lettres. Ils vouloient qu'on laiſsât le Latin dans ſa longue poſſeſſion de tranſmettre à la poſtérité les actions des héros, & qu'on célébrât Louis XIV dans une langue qui avoit immortaliſé Céſar, Auguſte, Tite & Trajan.

Ce n'étoit pas pour la première fois qu'on s'élevoit contre l'uſage. Dès 1636, M. de la Chambre, l'un des premiers académiciens François, s'étoit déclaré l'apologiſte de notre langue. Il avoit écrit qu'elle pouvoit ſe plier à tous les ſujets, & il ne vouloit pas qu'on eût recours à d'autre pour

les monumens publics. Un avocat au conſeil privé du roi, nommé Bélot, l'avoit réfuté. Bélot prétendit que le Latin méritoit uniquement nos ſoins, & qu'il étoit dangereux, pour l'état & pour la religion, de lui ſubſtituer le François. Il mit ſur le compte de notre langue les héréſies des derniers temps; & ſurtout les guerres de la ligue & de la fronde. Il écrivit de manière qu'on ſe moqua de lui (*).

Les ſçavans prirent peu de part à cette diſpute. Le Latin étoit encore

(*) *Ménage fit courir ces vers :*

La pauvre langue Latiale
Alloit être trouſſée en mâle,
Si le bel avocat Bélot,
Du barreau le plus grand falot,
N'en eût pris en main la défenſe,
Et protégé ſon innocence;
En quoi, certes, & ſa bonté,
Et ſon zèle, & ſa charité,
Se firent d'autant plus paroître,
Qu'il n'a l'honneur de la connoître.
Semblable à ces preux chevaliers,
Ces paladins aventuriers,
Qui, défendant des inconnues,
Ont porté leur nom juſqu'aux nues.

trop en règne; au lieu qu'il commença à déchoir ſous Louis XIV, à meſure que nos grands écrivains parurent & que le génie de notre langue ſe développa. Elle s'étoit déjà très-enrichie par un grand nombre de chefs-d'œuvre, qui l'ont rendue ſupérieure à toutes celles de l'Europe, lorſque l'on mit en délibération ſi l'on ſecoueroit enfin le joug de la langue Latine, & ſi on lui préféreroit la nôtre pour les inſcriptions de l'arc de triomphe. Cela fut diſcuté, en France, avec cette chaleur qu'on peut attendre d'une nation paſſionnée pour ſa langue, & glorieuſe de la voir ſe perfectionner chaque jour par la plume de tant d'écrivains originaux. Le plus grand nombre étoit d'avis qu'on annonçât en François, aux peuples, les actions éclatantes des rois & les vertus des citoyens. L'académie, établie uniquement dans la vue de donner à la langue toute la perfection dont elle eſt ſuſceptible, ne s'oublia pas dans cette occaſion. Les trois quarts, au moins, de ce corps ſe déclarèrent pour le François : quelques académiciens, à la vérité, écrivirent en faveur du Latin.

Au milieu de cette agitation des esprits & de l'incertitude où l'on étoit comment la dispute finiroit, *Charpentier* entreprit de la faire décider en faveur de notre langue. Ce sçavant & laborieux académicien, qui a donné la traduction de la *Cyropédie*, publia, en 1676, sa *Défense de la langue Françoise, pour l'inscription de l'arc de triomphe.* Ce qu'on peut dire de mieux là-dessus se trouvoit réuni dans cet ouvrage, de l'avis même de ceux qui pensoient autrement que l'auteur. La cause qu'il soutenoit ne pouvoit lui faire aucun tort. Après avoir passé la plus grande partie de sa vie à dévorer le Grec & le Latin, il ne craignoit pas d'être récusé pour juge ni soupçonné de n'avoir rejetté ces langues que parce qu'il les ignoroit.

Son livre répandit une allarme générale sur le Parnasse Latin. Santeuil fit, à ce sujet, une élégie. D'autres poëtes Latins exprimèrent leur indignation; mais personne ne réfuta Charpentier plus vivement que le P. Lucas, professeur de rhétorique du collège de Louis-le-grand. Ce jésuite, homme de mérite, prononça, le 25

novembre 1676, une harangue latine, dans laquelle, ſans ſe permettre aucune perſonnalité, il s'attacha ſimplement à prouver que les inſcriptions des monumens publics devoient être en Latin. L'aſſemblée, devant laquelle il parla, étoit nombreuſe & choiſie; mais il n'entraîna pas tout le monde dans ſon ſentiment. On ſe contenta d'applaudir au ſtile & aux penſées ingénieuſes de l'orateur, & l'on ne crut pas qu'il eut raiſon.

Cependant la harangue faiſoit beaucoup de bruit, même parmi les gens du monde, de qui les plus beaux diſcours de collège ſont preſque toujours ignorés. Celui-ci méritoit d'être réfuté. Malheureuſement il le fut d'abord par deux écrivains très-médiocres, l'abbé Tallemant, le jeune, & l'abbé de Maroles. Ce dernier, le vrai *Pitaval* de ſon ſiècle, voulant prouver que notre langue ne céde en rien à celle des Romains, eut l'imbécillité de citer ſes propres écrits.

Quelque bonne que fût la cauſe, de ſemblables défenſeurs penſèrent la ruiner. Charpentier vit le moment où tous ſes projets alloient être inutiles.

Il prépare auſſitôt de nouvelles armes, pour combattre le jéſuite & ſes partiſans. Il réfute à ſon tour le P. Lucas, en oppoſant à ce diſcours, que tous les Latiniſtes croyoient ſans réplique, deux volumes *in*-12, publiés en 1683 ſous ce titre : *De l'excellence de la langue Françoiſe.* La matière eſt traitée, dans cet ouvrage, avec aſſez d'ordre, de lumières & de goût. Les caractères de notre langue y ſont bien ſaiſis. On y démontre qu'il n'y a point de ſciences qu'on ne puiſſe enſeigner en François, d'une manière auſſi convenable qu'en Grec & en Latin. L'ouvrage enfin eut du ſuccès, & fit ouvrir les yeux à bien des gens, eſclaves juſqu'alors de l'uſage. Le roi lui-même voulut que, par la ſuite, les glorieux événemens de ſon règne fuſſent lus & entendus de tout le monde. Charpentier fut ſi enchanté de la fortune de ſon livre, qu'il en donna promptement avis au comte de Buſſy, dans une lettre où il lui diſoit : » J'ai préſentement d'il-
» luſtres ſectateurs, & je ne pouvois
» pas eſpérer un plus heureux ſuccès
» de mon opinion, que d'avoir fait
» réſoudre le roi d'effacer les inſcrip-

» tions latines de tous les tableaux
» hiſtoriques de la grande gallerie de
» Verſailles, & d'y en mettre de Fran-
» çoiſes, comme il y en a préſente-
» ment «.

Il eſt certain que les idées de cet académicien, zélé pour notre langue, contribuèrent beaucoup à la faire employer pour les tableaux de la gallerie de Verſailles; mais il ne l'eſt pas moins auſſi, que les inſcriptions qu'il donna furent effacées. Il les avoit chargées d'épithètes ridiculement pompeuſes. On mit, à la place des inſcriptions de Charpentier, celles de Rainſant, qui ſont très-ſimples.

L'opinion, qu'en France on ne doit écrire qu'en François, ayant été embraſſée du monarque, elle le fut bientôt généralement de toute la nation. On ſe fondoit, pour être de cet avis, ſur ce que le François eſt le plus beau langage de l'univers. On vouloit qu'il eût les avantages de toutes les langues de l'Europe, ſans en avoir les défauts: on en faiſoit enfin une langue parfaite. Mais en eſt-il une dans le monde, qui puiſſe exprimer toute la variété de nos idées & de nos ſenſations, toutes les

nuances dont elles ſont ſuſceptibles ? On déſigne, ſous des noms généraux, mille choſes qui ſe diviſent à l'infini. Point de langue qui ne ſoit imparfaite comme nous. La nôtre n'a peut-être ni l'abondance ni la flexibilité de l'Italien (*), ni la majeſté de l'Eſpagnol, ni l'énergie de l'Anglois. Si le Latin a de la rudeſſe, à cauſe de la terminaiſon de la plupart de ſes mots, en récompenſe, il a l'avantage des inverſions. Elles lui donnent une hardieſſe, une vigueur, une harmonie, à laquelle notre langue ne ſçauroit atteindre. La marche du François eſt timide, ſa ſyntaxe toujours uniforme. Le nominatif précède ordinairement le verbe : le verbe amène après lui ſon accuſatif. S'il y a une langue parfaite, c'eſt aſſurément le Grec. C'eſt la plus ſonore, la plus abondante dans ſes expreſſions, la plus variée dans ſes tours & la plus régulière dans ſa marche ; celle qui ex-

(*) Ce n'eſt pas qu'on veuille étendre cette opinion auſſi loin que l'a fait M. *Deodati*. Il avance, ſans trop de ménagement, que la langue Françoiſe eſt pauvre, décharnée & dure. M. de Voltaire lui a fait voir combien cette invective eſt fauſſe, ridicule & déplacée.

prime le mieux les mouvemens divers de notre ame. Ses ſyllabes longues & brèves, l'enchantement de ſa proſodie font qu'elle a toute l'expreſſion de la muſique. Chez elle, tout eſt image: d'un ſeul mot, on peut rendre pluſieurs idées.

Le grand mérite de notre langue, & ce mérite a dû lui ſuffire pour devenir la langue la plus générale de l'Europe, c'eſt la douceur & la clarté. Point de langue plus propre qu'elle pour la converſation, qui ſoit plus de commerce, qui compte plus de livres agréables, qui ait mieux réuſſi à réduire tous les goûts à un goût général. Elle a pris faveur comme nos uſages & nos modes. On a comparé les talens de nos bons écrivains à celui de nos femmes, qui, ſans être plus belles que les autres femmes de l'Europe, le paroiſſent davantage; parce qu'elles ſe mettent mieux, qu'elles ont porté plus loin l'art de la parure & ſaiſi plus ſurement les graces nobles, ſimples & naturelles.

Les partiſans de notre langue vouloient que, pour achever de la mettre en crédit, on ne ſe ſervît que d'elle pour les inſcriptions de nos monumens.

C'eſt en effet un reſte de préjugé d'en employer une autre en ces occaſions. Le François n'a-t-il pas autant de préciſion & de force qu'il en faut pour ces ſortes de ſujets ? Qu'on choiſiſſe ſeulement un homme de génie, & l'on verra de quoi notre langue eſt capable. On en a des exemples (*).

Preſque toutes les inſcriptions des ſtatues de nos rois ſont en latin. On a tenu un milieu pour celle de Louis XIII à la place royale. Des quatre faces de la baſe de cette ſtatue équeſtre, deux ſont chargées de Latin & les deux autres de François. Il étoit réſervé à ce temps-ci de voir rendre totalement juſtice à notre langue : du moins on ſe

(*) Certaines villes du royaume ont voulu avoir des inſcriptions Françoiſes. Celles qu'on y lit ſur quelques-unes de leurs portes, ou ſur le frontiſpice de quelques-uns de leurs bâtimens, valent bien tout ce qu'on eut pû dire en Latin. Avons-nous, dans cette langue, beaucoup de choſes comparables aux quatre vers de Piron, faits pour une bourgade près de Troie en Champagne, qui fut incendiée, & rébâtie par M. Graſſein, officier de la monnoie.

La flamme avoit détruit ces lieux :
Graſſein les rétablit par ſa munificence.
Que ce marbre, à jamais, expoſe à tous les yeux
Le malheur, le bienfait & la reconnoiſſance.

flatte qu'on n'éternisera que par elle ; dans l'inscription de la statue équestre de Louis XV, à Paris, le glorieux règne de ce monarque.

Il faudroit qu'on en usât de même pour nos fontaines publiques, nos jardins, nos portraits, nos statues. Le genre des inscriptions est un genre borné. Tel poëte François, dans cette partie, pourroit balancer Santeuil (*).

Il y a des noms François qu'on affoiblit totalement en les traduisant. Consacrés par la vénération publique, ils frappent moins lorsqu'ils sont latinisés. Quel est le mot Latin qui rendra l'impression que fait sur nous celui de *Fontenoy?* Enfin Horace & Virgile ont composé dans leur langue ; Homère & Anacréon ont écrit en Grec, & non pas en Hébreu ou en Égyptien : un François doit écrire en François, & non pas dans une langue étrangère à tant de monde. Deux amis de l'Arios-

(*) Que peut-on faire de plus heureux que ce distique sur une statue de l'Amour ?

Qui que tu sois, voici ton maître ;
Il l'est, le fut, ou le doit être.

te, grands latiniſtes, l'exhortoient à ſe livrer à la poëſie Latine, pour laquelle ils lui voyoient beaucoup de talent. » J'aime mieux, leur répondit-il, être » le premier des poëtes Toſcans, que » de me voir dans un rang inférieur » entre les poëtes Latins «. C'eſt ce que penſa de bonne heure notre célèbre Racine, qui, dit-on, eût pu effacer, s'il avoit voulu, les Rapin & les Commire ; & c'eſt auſſi ce qu'auroit dû ſe dire le fameux cardinal de Polignac.

L'ORTHOGRAPHE,

ET

LA PRONONCIATION.

L'ORTHOGRAPHE a cauſé, parmi les gens de lettres, un véritable ſchiſme. Quelques-uns ont cru devoir changer l'ancienne, par la même raiſon qu'on a réformé nos vieilles modes. Les Italiens avoient donné à toute l'Europe, l'exemple de ces changemens. Le Triſſin, „ ce génie créateur qui ouvrit à ſa

nation la carrière de tant de genres de littérature, eſt auſſi le premier qui ait porté la lumière juſques ſur des choſes qui ne ſont pas du reſſort de l'imagination. Il entreprit d'introduire de nouvelles lettres dans l'alphabet Italien & d'en ôter celles qu'il croyoit inutiles & même embarraſſantes ; mais il ne fut pas auſſi heureux dans cette innovation que dans pluſieurs autres, & particulièrement dans celle des vers libres, *verſi ſciolti.*

Dès 1531, quelques écrivains François tentèrent également de réformer notre orthographe, d'après l'idée du Triſſin ; mais ils ne réuſſirent pas mieux que lui. Le projet de ces hommes ſyſtêmatiques étoit de rendre notre langue plus belle, plus facile à lire &, ſurtout, à apprendre. Ils trouvoient abſurde que l'orthographe ne répondît pas à la prononciation ; que l'une fût continuellement en contradiction avec l'autre. Le plan qu'ils imaginoient, pour remédier à ce qu'ils appelloient un abus, étoit bon ſans doute ; il avoit de grands avantages ; mais l'exécution n'en étoit pas facile. Pour être rempli d'une manière ſatisfaiſante, il ne falloit

rien moins qu'un homme qui eût toujours vécu dans les meilleures compagnies, qui poſſédât parfaitement ſa langue, qui la parlât ſans laiſſer entrevoir le moindre défaut d'organe, de pays, d'ignorance & de mauvaiſe éducation. Quelqu'un qui prononceroit bien ſeroit ſeul en état d'orthographier de même. Mais quels furent les premiers en France & les plus zélés partiſans du néographiſme ? un Manceau, nommé *Jacques Pelletier*, & un Gaſcon, appellé *Louis Maigret*. En voulant tous deux ramener l'orthographe à la prononciation uſitée, ils ne la ramenèrent qu'à la prononciation de leur pays ; & ce qu'il y eut de plaiſant, c'eſt qu'ils ſe la reprochèrent, & que chacun crut avoir de ſon côté la véritable & ſeule manière de bien prononcer.

Les honnêtes gens, qui ne prenoient aucun intérêt à cette conteſtation, rirent beaucoup des prétentions de l'un & de l'autre. Mais ceux qui tènoient, avec chaleur, pour l'ancienne manière d'orthographier, allèrent plus loin. Ils crurent avoir gain de cauſe, & qu'il ne ſeroit plus queſtion, déſormais, d'aucune innovation à ce ſujet.

Cependant le fameux *Ramus*, ou *Pierre de la Ramée*, du ſein de la pouſſière de l'école, voulut entrer en lice. Il inventa & tâcha d'accréditer une nouvelle orthographe. Il enchérit ſur tout ce qu'on avoit imaginé pour la réformer. La ſienne étoit ſi ſingulière, que perſonne ne put lire ſes ouvrages, & qu'il avoit de la peine à ſe lire lui-même. Cet inconvénient l'obligea de mettre, à côté de ce qu'il faiſoit imprimer ſuivant ſa réforme, la même choſe écrite à la manière ordinaire. Le public ne ſçut point du tout gré à l'auteur d'avoir eu cette attention, & le traita de ridicule, comme les autres, pour avoir oſé innover.

Le mauvais ſuccès de ces différentes tentatives dégoûta, pendant quelque temps, d'en faire de nouvelles. Quelques écrivains ſe flattèrent d'être plus heureux. On les combattit encore ; mais enfin leurs idées commencèrent à prendre. Ils travaillèrent à différentes repriſes ſur l'orthographe, & firent preſque ſentir la néceſſité d'en avoir une nouvelle. Il diſcutèrent la propriété de chaque lettre. Les accens même ne furent pas oubliés. On

détermina où devoient être le grave & l'aigu : le circonflexe fut imaginé alors, afin de conſtater la ſuppreſſion de quelques lettres. Il parut des obſervations ſur les points, les deux points, les virgules, & les tréma. Il ſe fit des *in-folio* pour ces derniers articles ſeuls. Il eſt parlé dans l'abbé Goujet d'un certain docteur, qui *ſe diſciplinoit pour les fautes contre l'ABC.* Jamais grammairiens ne méritèrent plus qu'alors l'application de cette penſée : *l'extrême exactitude eſt le ſublime des ſots.*

Toutefois ces obſervateurs rigides, ayant une ſorte de raiſon dans la défenſe de leur cauſe, groſſirent chaque jour leur parti. Les plus grands écrivains ſe rangèrent à leur opinion. Ce ſont eux principalement qui la firent valoir, & qui ont mis à la mode la nouvelle orthographe.

Parmi ceux dont le nom en a le plus impoſé, il faut diſtinguer Du Marſais, l'abbé de Saint-Pierre, & M. de Voltaire. Le judicieux Du Marſais, un des hommes qui a le mieux entendu le génie des langues, & qui a porté plus loin l'eſprit de diſcuſſion & d'a-

nalyſe dans toutes les parties grammaticales, a fait voir qu'en matière d'orthographe, ſi l'uſage étoit un maître dont il convint en général de reſpecter les loix, c'étoit le plus ſouvent auſſi un tyran dont il falloit ſçavoir à propos ſecouer le joug. Il a marqué les changemens qu'on devoit y faire. Il eſt d'avis qu'on ſupprime les lettres redoublées, quand elles ne rendent aucun ſon. L'abbé de Saint-Pierre a été plus hardi : ne voyant que fautes & abus dans l'ancienne orthographe, comme il en voyoit dans le gouvernement, il a travaillé avec plus de zèle que de ſageſſe à la réformer. Se moquant également de l'uſage reçu, de l'inutilité & des inconvéniens d'une trop grande innovation, & de l'habitude des yeux qu'un pareil changement bleſſe, il ne s'eſt embarraſſé que d'établir ſes idées ſingulières, de réaliſer ſes rêves ſur le néographiſme, de mettre un accord parfait entre l'orthographe, & la prononciation. Il ne bornoit pas à notre langue la réforme qu'il méditoit de faire, il vouloit qu'elle s'étendit à toutes les langues de l'Europe. Dans ſon livre de la *Taille réelle*, un de ſes meilleurs

ouvrages, il tâcha de réduire en pratique ſon nouveau ſyſtême ſur l'orthographe ; mais plus d'une perſonne ſe trouva fort embarraſſée à la lecture. Un homme en place fut obligé, pour pouvoir le lire, de le faire copier ſuivant l'uſage accoutumé. On y lit, *ſaje*, *uſaje*, *langaje*, *néglijence*, *peizam*, *Franſoés*, *Ejipſiens*, &c., &c. Comme l'auteur ſe doutoit bien de la peine qu'on auroit à le lire, il eut l'attention de faire écrire ſouvent, dans une même page, les mêmes mots ſuivant l'uſage ordinaire, & ſuivant ſes nouvelles idées. Cette biſarrerie & cette bigarrure rendirent l'innovation encore plus ridicule. M. de Voltaire paſſe pour avoir innové à ſon tour ; mais la pratique qu'il ſuit & qu'il eſt parvenu à rendre aſſez commune, avoit été propoſée avant lui. Sa manière d'orthographier ne conſiſte qu'en deux ou trois points : il écrit *connaître*, *aimait*, *Français*, quoique Louis XIV prononçât toujours François. Il met deux F à philoſophe. Chez lui les lettres redoublées ſont rares : en général, il écrit *ais* ou *ois*, ſelon que l'on prononce l'un ou l'autre. Il décide, par ce moyen, la

bonté de bien des rimes, & la terminaiſon véritable de beaucoup de noms de peuples.

On a pouſſé encore plus loin l'innovation. Un auteur s'eſt attaché à ce que ſon orthographe rendit ſcrupuleuſement toutes les inflexions de la voix : par exemple, il écrit *ele* au lieu d'elle.

Le ſyſtême des plus hardis novateurs, en fait d'orthographe, fut vivement réfuté par ceux qui lui préféroient l'ancienne. M. l'abbé d'Olivet combattit pour l'uſage. L'abbé Desfontaines, toujours en guerre pour abbatre l'hidre du néologiſme, tourna, pendant quelque temps, ſa plume contre le néographiſme. Beaucoup d'écrivains ſe joignirent à ce combattant redoutable. Ils ne ceſsèrent de répéter qu'il étoit de la dernière importance de laiſſer les choſes ſur l'ancien pied ; qu'il y alloit de la *police des lettres*, & de *celle même de l'état ;* que l'orthographe intéreſſoit la grammaire & la langue ; qu'il falloit apporter autant de ſoin pour orthographier correctement, que pour écrire purement : ils ſe plaignoient de ce qu'on ſe relâchoit là-deſſus. Ils fondoient

doient leurs exclamations ſur la néceſſité de conſerver l'étymologie des mots ; de faire porter à notre langue, dérivée de celle des anciens Romains, les glorieuſes marques de ſon origine ; ſur la difficulté qu'il y auroit à diſtinguer le ſingulier & le plurier, ſoit des noms, ſoit des verbes, puiſque il *aime* & ils *aiment*, s'écriroient il *aime*, ils *aime* ; ſur la multitude de dialectes qui s'introduiroient dans notre langue, le Normand, le Picard, le Bourguignon, le Provençal, étant autoriſés à écrire comme ils parlent ; enfin, ſur l'inutilité dont deviendroient nos bibliothèques, & ſur l'obligation où l'on ſeroit d'apprendre à lire de nouveau tous les livres François imprimés auparavant la réforme. Ils ajoutoient que cette différence, qui ſe trouve entre notre orthographe & notre prononciation, ſe faiſoit encore plus ſentir dans la langue Angloiſe. Il eſt vrai que de toutes les langues connues, c'eſt celle où ce défaut eſt le plus conſidérable. Les Anglois ne prononcent aucune des cinq voyelles, comme les autres nations. Un François qui ne ſçauroit point leur langue, & qui

lisoit en présence d'un d'eux, par exemple, *i have*, j'ai, ne seroit point entendu. L'Anglois croiroit qu'il n'y a point de mot pareil dans toute sa langue. Cette difficulté extrême d'articuler le son propre de chaque voyelle, de connoître toute la variété des accens de cette langue, de saisir certains sifflemens de syllabes finales, fait que l'Anglois ne se prononce bien qu'avec beaucoup de peine & d'usage. On voit assez de François, de femmes même, qui le lisent & l'entendent; mais très-peu qui le parlent; & qui soient en état de suivre une conversation angloise.

Les vengeurs zélés de l'ancienne orthographe, traitoient leurs raisons de *démonstration morale*; mais leurs adversaires ne les jugeoient pas même une simple preuve. Ils les réfutèrent pour la plupart avec succès. Quant à cette raison qu'on croyoit sans réplique, qu'il faudroit jetter au feu les meilleurs livres, comme devenus inutiles par la nouvelle orthographe; ils répondirent que, pour remédier à cet inconvénient, on n'avoit qu'à les faire imprimer de nouveau.

Cette diſpute développa de part & d'autre le caractère ardent & l'impoliteſſe de quelques écrivains : mais il y en eut pourtant qui s'y engagèrent avec modération, & qui voulurent rapprocher les deux partis. Le père Buffier, Rollin, & M. Reſtaut, prirent un ſage milieu. Ils parurent également éloignés de reſpecter ſuperſtitieuſement l'uſage, & de le heurter en tout. L'orthographe pour laquelle ils ſe déclarèrent, eſt une orthographe raiſonnée. Un cas, diſent-ils, où il ſeroit ridicule de changer la manière uſitée d'écrire, c'eſt lorſque des mots, ayant un même ſon, ont pourtant une ſignification oppoſée, comme *poids*, *poix* & *pois*, *ville*, & *vile*, qui ſont toutes choſes différentes. Il n'eſt pas douteux qu'il ne faille marquer aux yeux les différences que l'on ne peut faire ſentir à l'oreille. Suivre la raiſon & l'autorité, voilà, ſelon les écrivains les plus judicieux, la règle la plus ſûre par rapport à l'orthographe. Cette règle dit tout, & condamne le pédantiſme & toute affectation.

Il ſemble que cette diſpute eut dû être étouffée dans ſa naiſſance. Pour

décider la queſtion agitée, il n'y avoit qu'à conſulter nos grands dictionnaires François : leur orthographe devoit faire loi ; mais ils n'en ont point ſuivi d'uniforme.

Richelet a retranché de pluſieurs mots les lettres qui ne ſe prononcent point. Il a ſubſtitué le petit *i* à l'*y* grec, excepté dans les mots tout-à-fait grecs : encore ces changemens n'ont-ils pas été conſervés dans les éditions de ſon dictionnaire, faites après ſa mort. Dans ceux de Furetière, de Trévoux & de l'académie Françoiſe, l'ancienne orthographe eſt communément employée. On n'a rien dit de plus ſenſé que ce qu'on trouve dans la préface de ce dernier dictionnaire, en parlant de la conteſtation ſur l'orthographe. » L'ancienne nous échappe tous les jours ; » & , comme il ne faut point ſe preſſer » de la rejetter, on ne doit pas non » plus faire de grands efforts pour la » retenir ».

Le changement dans toute matière a des attraits : de même qu'on a changé en grande partie l'orthographe, on a auſſi eſſayé de ſubſtituer aux notes ordinaires de la muſique d'autres ſignes ;

inventions dont les auteurs n'ont pas été bien reçus du public, & qui les en ont même fait mépriſer dès qu'elles ont paru.

Si des conteſtations élevées au ſujet de l'orthographe, nous paſſons à celles qu'à ſuſcitées la prononciation, nous verrons encore les grammairiens diviſés. L'impoſſibilité de ſçavoir comment il faut prononcer la plupart des mots latins, & les idées, à cet égard, des modernes latiniſtes mirent autrefois en combuſtion l'univerſité de Paris & le collège Royal. De ſerviles compilateurs de phraſes, d'une langue qu'on a bien de la peine à entendre, plus amateurs des mots que des choſes, osèrent ſe donner pour des oracles en fait de prononciation. Mais, nonobſtant l'infaillibité que chacun s'attribuoit, ils ne furent pas moins en guerre pour ſçavoir de quelle manière on prononceroit les deux mots *quiſquis* & *quanquam*. L'univerſité de Paris vouloit qu'on prononçât *kiskis*, *kankam*. Quelques profeſſeurs du collège Royal, nouvellement établis, jaloux de ſe faire un nom dans le monde latin, étoient d'avis contraire. Ils opinoient fortement

pour qu'on prononçât *quiſquis quanquam*. Cette dernière prononciation étoit alors une nouveauté. La Sorbonne la crut dangereuſe pour la religion & pour l'état : elle anathématiſa quiconque ne ſe conformeroit point à la prononciation d'uſage dans les écoles.

Les profeſſeurs royaux ſe moquèrent de pareilles cenſures. Ils prononcèrent le Latin comme ils crurent devoir le faire, & engagèrent à un coup d'éclat un jeune bachelier, plus ardent encore qu'eux pour la nouvelle prononciation. Cet abbé, au mépris des ordres réitérés de la Sorbonne, prononçoit partout avec affectation *quiſquis* & *quanquam*. Il fut bientôt cité au tribunal de la faculté de théologie, qui voulut le dépouiller du revenu de ſes bénéfices. Appel ſur le champ de la part de l'abbé au parlement : l'affaire alloit devenir ſérieuſe ; mais les profeſſeurs royaux, engagés d'honneur à ne pas laiſſer condamner le plus zèlé défenſeur de leur opinion, allèrent en corps à l'audience, repréſentèrent avec éloquence à la cour l'injuſtice des procédés de la Sorbonne. Le parlement eut égard à la prière,

& à la qualité des ſupplians. Il rétablit l'abbé dans tous ſes droits, & laiſſa chacun libre de prononcer le Latin comme on voudroit. Cela rappelle les diſputes des jéſuites & de l'univerſité ſur la prononciation de la langue Grecque qui ont été fort loin, & qui ne ſont pas encore finies.

La prononciation de la langue Françoiſe à cauſé un plus grand nombre de conteſtations : il s'en élève chaque jour : pluſieurs ne ſont pas aiſées à terminer. Par exemple, eſt-il dans la règle de ne pas faire ſentir, ou de prononcer avec affectation en chaire, au barreau & ſur le théâtre, le *s* final des noms, & le *r* final des verbes dont l'infinitif eſt terminé en *er* ou en *ir*, ſous prétexte que cette pratique donne plus de dignité & d'énergie à la prononciation ? Eſt-il vrai que les gens qui parlent bien prononcent les mots terminés par une conſonne articulée, tels que *rival*, *deſir*, *mer*, comme s'il y avoit *rivale*, *deſire*, *mere* ; en ſorte qu'on put ranger ces mots parmi les rives féminines ? Quelque ſentiment qu'on embraſſe pour ou contre, on ne manquera jamais de partiſans & de raiſons

Le moyen de ſçavoir à quoi s'en tenir c'eſt d'aller à la ſource, de conſulter les gens de cour, & les gens de lettres. En général, il nous manque un bon traité de proſodie, c'eſt à l'académie Françoiſe à nous en donner un auſſitôt qu'elle aura terminé ſon grand dictionnaire. Tous les ouvrages qu'on a publiés juſqu'à préſent ſur cette matière, ſont inſuffiſans & trop bornés. Ce que nous avons de mieux, c'eſt l'ouvrage de M. l'abbé d'Olivet, qui n'eſt encore qu'un très-petit eſſai.

Il eſt ridicule que des gens inſtruits d'ailleurs ſe faſſent un crime de la moindre faute contre la proſodie Grecque & Latine, & qu'ils négligent la proſodie Françoiſe. Il eſt encore moins permis à un homme du monde de l'ignorer : une belle prononciation annonce une perſonne bien élevée ; elle prévient en faveur d'une femme, autant & même plus que la figure & les habillemens.

LES TRADUCTIONS.

La manière de traduire les auteurs en général, & les poëtes en particulier, a été un double ſujet de diſpute chez la nation laborieuſe, peſante, mais ſouvent utile des traducteurs.

Dans la première conteſtation, il s'agit de ſçavoir ſi une traduction, pour être bonne & pour réunir les ſuffrages de tout le monde, doit être ou littérale ou libre. Cette queſtion a été faite de tout temps; mais on l'a principalement agitée du nôtre à l'occaſion des *voyages de Gulliver*, traduits par l'abbé Desfontaines. On ſçait que ſon principal mérite étoit le jugement & le goût. Il avoit fait des changemens conſidérables dans cette traduction, ainſi que dans celle de *Laurent Echard*, de *Joſeph Andrews*, &c.; car, parmi les auteurs où il y a le plus à changer, c'eſt aſſurément chez les romanciers Anglois, & nommément chez le docteur *Swift*, écrivain plein d'eſprit & original; mais à qui l'on

reproche, en Angleterre même, d'être un *à low author*, un auteur qui tombe ſouvent dans le bas.

Un homme de génie, & qu'on a vu remplir une des premières places du miniſtère, dans la préface de ſa traduction en proſe des eſſais de Pope ſur la critique & ſur l'homme, blâma la liberté qu'on avoit priſe d'ôter quelque choſe au *Gulliver*. Il invectiva contre ceux qui ſe donnoient carrière en traduiſant, & voulut démontrer la néceſſité d'être littéral : il appuya ſes raiſonnemens de l'exemple. Sa traduction des *Eſſais ſur la critique* eſt rendue preſque mot pour mot de l'original, & par-là directement oppoſée à la traduction de ce même ouvrage, donnée en vers par M. l'abbé Dureſnel.

La différence qu'on remarque pour la fidélité entre ces deux traductions, eſt étonnante : il ſemble que ce ne ſoit pas le même ouvrage. Autant l'une a pour objet de faire ſentir toute la force & tout le mérite du texte, autant l'autre tend à l'accommoder à notre goût, & à le tourner beaucoup moins à notre inſtruction qu'à notre

amuſement. L'abbé Dureſnel envoya un exemplaire de ſa traduction au Deſpréaux de l'Angleterre qui n'en fut pas ſatisfait, & ne jugea point à propos de faire réponſe. Pope croyoit avoir été défiguré. Il eſt certain pourtant qu'il y a des vers de génie, & d'une vérité frappante dans cette traduction en vers de l'*Eſſai ſur la critique*, ouvrage dont on parle en Angleterre, comme on parle en France de notre art poëtique. Le mécontentement de Pope ne fut pas le ſeul chagrin qu'eut à eſſuyer M. l'abbé Dureſnel: on lui fit beaucoup d'autres tracaſſeries, qui l'ont empêché de donner une édition nouvelle de ſon ouvrage avec des corrections & des changemens.

Le traducteur des *voyages de Gulliver*, attaqué par celui de l'*Eſſai ſur la critique*, repouſſa les traits lancés contre lui, & n'écouta que ſon dépit: on en voit la preuve dans ſes feuilles. En faiſant l'oppoſition de la traduction en proſe & de la traduction en vers, il jugea celle ci ſupérieure à l'autre. Il ne vit, dans la première, qu'une mauvaiſe copie d'un très-bon original. Il en prit occaſion de faire valoir ſes

idées ſur la liberté, & l'eſpèce d'audace que doit ſçavoir prendre toute perſonne qui traduit.

Selon lui, les beautés du goût de toutes les nations doivent être conſervées : mais il ne juge pas qu'il en ſoit de même de certaines beautés locales, que des alluſions, à des uſages particuliers, empêchent d'être ſenties partout, & rendent le plus ſouvent des énigmes inſipides. Auquel cas, il recommande qu'on ſubſtitue des alluſions plus ingénieuſes & plus ſenſibles, qu'on remplace même quelquefois les idées outrées, les détails trop étendus, les comparaiſons forcées par des choſes plus juſtes & plus nobles, en avertiſſant toutefois le public de ces changemens. Il ſe moque de ces traducteurs, qui, ſous prétexte de conſerver à un original ſon air naturel, ſacrifient la force, l'élégance & la clarté à une fidélité ridicule. » Subſtituer, dit-il, » des mots françois à des mots d'une » autre langue, c'eſt faire comme les » écoliers qui commencent à traduire «. D'ailleurs, ajoute-t-il, qu'eſt-ce qui empêche qu'on ne ſoit à la fois élégant & fidèle ?

Le traducteur en proſe, ennemi décidé de toute traduction libre, (car celles qui ne ſont que des imitations le révoltoient bien davantage, & lui paroiſſoient des monſtres), ſoutenoit que la crainte de n'être pas aſſez exact & littéral devoit faire ſacrifier les *mots aux choſes*. Rien de plus vrai que ces principes, répondoit l'abbé Desfontaines, mais qu'ils ſont dangereux dans les conſéquences. Celui qui ſe borne à être purement littéral en abuſe le plus ſouvent; enſorte qu'au lieu de ſacrifier les mots aux choſes, il ſacrifie réellement les choſes aux mots. La raiſon eſt qu'en rendant les mots, & même le ſens principal, on ne rend pas toujours les idées acceſſoires, qui forment tout l'art & tout le mérite d'un ouvrage.

Le comte de Roſcommont, dans ſon poëme *ſur la manière de traduire*, reproche aux traducteurs de notre nation d'être d'ennuyeux & froids paraphraſtes; » un trait, dit-il, une pen-
» ſée, que nous renfermons dans une
» ligne, ſuffiroit à un François pour
» briller dans des pages entières «. Les circonlocutions & les paraphraſes ſont

des défauts communs à tous les traducteurs. Mais ce ſentiment du comte de Roſcommont favoriſoit l'opinion des traductions littérales, & on le cita en triomphant. Les partiſans des traductions libres ne tinrent aucun compte de cette autorité, & lui oppoſèrent celle de madame Dacier, qui caractériſe ainſi une traduction ſervile & littérale. » Ce n'eſt là qu'une imita-
» tion baſſe, qui, par une fidélité trop
» ſcrupuleuſe, devient très-infidèle:
» pour conſerver la lettre elle ruine
» l'eſprit ; ce qui eſt l'ouvrage d'un
» froid & ſtérile génie «.

A force de vouloir être exact, ajoutoient-ils, on n'eſt que plat & ſec, on ſe fait un ſtile le plus ſouvent confus, entortillé. Tout traducteur, il eſt vrai, a, pour ainſi dire, un maître qui eſt ſon auteur ; mais » ce maître ne doit
» pas exercer ſur lui un empire orien-
» tal & deſpotique, ni le charger de
» chaînes comme un vil eſclave. L'u-
» nique devoir de celui-ci eſt de le
» ſuivre toujours, mais quelquefois
» d'un peu loin : c'eſt même par cette
» eſpèce de liberté qu'il lui fait hon-
» neur. En marchant ſcrupuleuſement

» & immédiatement ſur toutes ſes tra-
» ces, il ne pourroit avoir qu'une dé-
» marche contrainte, & ſa baſſe ſer-
» vitude ſeroit honteuſement mar-
» quée par ſes pas timides, & par la
» mauvaiſe grace de tous ſes mouve-
» mens «.

Faute de prendre un juſte milieu entre une exactitude ſcrupuleuſe & une liberté honnête, preſque toutes nos traductions ont été manquées ; il en eſt très-peu dont ont parle. Celles d'Amiot ont été longtemps recherchées pour leur ſtile naïf & charmant : on met encore au rang des bonnes celles des *lettres de Pline*, par l'avocat Sacy, de l'académie Françoiſe ; des *lettres de Cicéron à Atticus*, par l'abbé Mongaut ; celles de Virgile, par l'abbé Desfontaines ; de l'*Anti-Lucrèce*, par M. de Bougainville ; de la *vie d'Agricola* & des *mœurs des Germains*, par M. l'abbé de la Bletterie. Les préſidens Couſin & Bouhier, les abbés Prevôt & d'Olivet ſe ſont encore diſtingues par leurs traductions. Cette élite de nos traducteurs a tâché de réunir la fidélité, l'élégance, & la nobleſſe. Il eſt à deſirer que les grands hiſtoiriens

de la Grèce & de Rome ſoient rendus par une plume digne de la leur. On attend avec impatience que l'auteur de la *vie de Julien* nous donne, en partie cette ſatisfaction. On deſire de connoître, d'après lui, Tacite, cet hiſtorien qui a ſi bien peint l'ame fauſſe, impérieuſe, diſſimulée & cruelle de Tibère, exécrable impoſteur, modèle de Cromwel pour les grandes qualités & les grands vices; cet hiſtorien, qui a ſi bien nuancé le caractère des Romains, qui veut prouver que tout, dans le ſénat & chez Tibère, ſe faiſoit par une combinaiſon de crimes; cet hiſtorien dans qui l'on remarque un eſprit d'ordre & de ſuite, des réflexions & des vues profondes & lumineuſes, un talent merveilleux pour faire des tableaux.

Un bon traducteur doit avoir un plan à ſoi. Le grand défaut de tous eſt de marcher au haſard, de ne ſçavoir pas ramener les choſes à un point intéreſſant. C'eſt par cette raiſon principalement qu'on ne lit plus d'Ablancour, réputé ſi longtemps *la perle des traducteurs*. On n'aime plus ſa traduction de Tacite, ſurnommée *la belle in-*

fidelle. La Houſſaye eſt un diſcoureur froid, minutieux & peſant. Quelle langueur, quelle incorrection, quelle indécente familiarité de ſtile dans M. Crévier ! il ſemble avoir voulu traveſtir la plupart des endroits de Tacite qu'il a rendus. On ſe plaint auſſi de M. d'Alembert, de ſon peu de fidélité, de force même dans ſa copie, de ſon projet de ne traduire que des morceaux, du reproche qu'il fait à Tacite de préſenter des *images* ou des *idées puériles*, d'oppoſer, par exemple, » la rougeur » du viſage de Domitien à la pâleur » des malheureux qu'on exécutoit en » ſa préſence, & de faire remarquer » que cette rougeur, étant naturelle, » préſervoit le viſage du tyran de l'im- » preſſion de la honte «. Cette circonſtance ne fait aucun tort à l'hiſtorien, à ce peintre du cœur humain ; elle ajoute à l'horreur du tableau que forment tant d'innocentes victimes & l'ame attroce du tyran qui les voit expirer. Les admirateurs de Tacite condamnent M. d'Alembert ſur le paſſage même : ils veulent que l'hiſtorien Romain ait tout deſſiné dans le grand.

Paſſons à la diſpute ſur la manière

de rendre les poëtes. Eſt-ce en vers, eſt-ce en proſe qu'il faut les traduire, pour en faire ſortir toutes les beautés?

Le célèbre préſident Bouhier, ce ſçavant d'un eſprit ſi juſte & d'un goût ſi délicat, tient pour les vers. Il prétend que » les traductions en proſe ſont » moins faites pour le plaiſir des lec» teurs que pour l'intelligence du tex» te «. Il ne penſe pas qu'avec cette *exactitude ſervile* qu'elles exigent, on puiſſe rendre toutes les graces de la poëſie. Au contraire, dit-il, cette heureuſe hardieſſe, l'ame des bons vers, ne peut qu'être favorable au traducteur. Le préſident Bouhier a pour lui l'exemple des nations voiſines. Homère eſt très-heureuſement traduit en vers Italiens par *Salvini*; Théocrite par *Ricolotti*; Anacréon ſurtout par pluſieurs excellentes plumes; Virgile par *Hannibal Caro*; Ovide par les *Anguillara*. Les Anglois ſont auſſi heureux en traductions poëtiques. On connoît celle d'Homère par *Pope*, de Virgile & de Juvénal par *Dryden*, de Lucrèce par *Creech*.

Mais, à tous ces exemples frappans, les partiſans des traductions en

proſe oppoſoient le mauvais ſuccès de nos traductions en vers ; comme de celles de Virgile par Ségrais ; des *Odes* d'Horace par l'abbé Pellegrin (*) ; des *Héroides* & des *Élégies amoureuſes* d'Ovide par Thomas Corneille ; par l'abbé Barrin, & par Richer qui a mieux réuſſi dans ſes *Fables* ; des *Métamorphoſes* par Benſérade ; de la *Pharſale* par Brebœuf. Ils mettoient tous ces copiſtes verſificateurs dans la dernière claſſe des écrivains. Ils les jugeoient les plus cruels fléaux de la vérité & des beautés originales. Ils leur préféroient, ſans héſiter, l'ignorance & la platitude de Marole & de Martignac, les écarts d'imagination de Catrou, les bévues de Saint-Rémi ; la froideur de Bellegarde & de Tarteron ; la mauvaiſe grace de Dacier ; l'enflure & l'eſprit de ſyſtême de Sanadon ; l'incorrection

(*) On n'eut jamais parlé de Pellegrin comme traducteur, ſans la jolie épigramme que fit La Monnoye, en voyant le texte du poëte Latin à côté de cette verſion :

On devroit, ſoit dit entre nous,
A deux divinités offrir ces deux Horaces ;
Le Latin, à Vénus, la déeſſe des graces ;
Et le François, à ſon époux.

& le verbiage de l'abbé Bannier. Traduction pour traduction, ils en aimoient encore mieux une mal rendue en proſe, qu'une autre mal rendue en vers.

Le traducteur en vers du poëme de Pétrone ſur *la guerre civile*, de la *Veille des fêtes de Vénus* (*), du quatrième livre de l'*Énéide*, n'avoit encore expoſé qu'en général ſes idées. Bientôt il les développa dans une préface à la tête de ce même quatrième livre.

L'abbé Desfontaines ſe propoſoit alors de donner une traduction complette des œuvres de Virgile. Il eſpéroit que la ſienne, pour l'exactitude, pour la préciſion, l'élégance & la clarté, effaceroit toutes celles qui avoient paru. Ainſi Desfontaines avoit à craindre de voir ſon travail de pluſieurs années perdu, ſi les idées du préſident Bouhier avoient lieu. Il pouvoit même ſe flatter d'écrire auſſi bien en proſe que ce préſident en vers : auſſi ne manqua-t-il pas de proteſter hautement, dans une de ſes feuilles, contre tout ce

(*) *Pervigilium Veneris.*

que celui-ci avoit dit dans ſa préface & ailleurs. Cette proteſtation fut faite à l'occaſion du compte qu'il rendit de la traduction nouvelle de Pétrone, ce courtiſan emporté par la ſatyre & la débauche, ou plutôt ce pédagogue enflé qui ne connoiſſoit la cour que par oui-dire.

Le critique accompagna néanmoins ſes obſervations de ménagement & de beaucoup de politeſſes; mais il mit, dans la ſuite, plus de chaleur & de méthode dans un diſcours, ſur la traduction des poëtes, placé à la tête de celle de Virgile. » La proſe, dit-il, ne ſçau-
» roit repréſenter qu'imparfaitement
» les graces de la poëſie; c'eſt-à-dire
» qu'elle ne peut en répréſenter le
» rythme & la cadence: mais, à cela
» près, elle peut en repréſenter par-
» faitement toutes les graces, en re-
» tracer toutes les images & en ren-
» dre même toute l'harmonie, par une
» autre ſorte d'harmonie qui lui eſt
» propre & qui vaut bien, dans ſon
» genre, celle des vers «. Il ſoutient que le traducteur en vers & le traducteur en proſe ſont ſujets aux mêmes loix; qu'ils ſont auſſi aſtreints à la fi-

délité l'un que l'autre ; qu'il eſt auſſi ridicule de voir l'un ſe donner l'eſſor & perdre de vue ſon original, que de voir l'autre ramper ſervilement & ne faire de ſa traduction qu'une gloſe ennuyeuſe & littérale.

Le P. Sanadon eſt d'avis qu'on peut traduire très-heureuſement en proſe. Il s'explique clairement ſur cela, dans la préface de ſa *Traduction des œuvres d'Horace*. L'abbé Desfontaines n'oublia pas de faire valoir ce ſentiment. Il cita le morceau où ce jéſuite dit : » Une traduction en vers ne ſçauroit » manquer de ſacrifier ſouvent l'eſſentiel à l'acceſſoire, & d'altérer les penſées & les expreſſions de l'auteur, » pour conſerver les graces de la verſification «. Mais, d'un autre côté, le préſident Bouhier pouvoit ſe réclamer du jéſuite Tarteron, qui, après avoir donné la traduction des *Satyres*, des *Épîtres* & de l'*Art poëtique* d'Horace, avoit été vingt ans ſans oſer entreprendre celle des *Odes*, dans la perſuaſion qu'elles ne pouvoient être bien rendues qu'en vers.

Tout ſe paſſa, de part & d'autre, avec une politeſſe & des égards qu'il

eſt bien rare de voir parmi les gens de lettres d'un ſentiment oppoſé. » Ce » qui me fait le plus craindre, écri- » voit le préſident Bouhier à ſon ad- » verſaire, c'eſt le parallèle de votre » excellente traduction de Virgile, » dont vous venez de nous donner » quelques échantillons, avec ma foi- » ble poëſie «. Celui-ci répondit à ces choſes obligeantes par d'autres auſſi flatteuſes pour le préſident. L'abbé lui accorda tout ce qu'il crut ne pas aller directement contre ſon opinion. Il ſe retrancha ſeulement à dire, qu'en ſoutenant qu'il falloit traduire les poëtes en proſe, il ne parloit que des longs poëmes où il eſt impoſſible au verſificateur de ſoutenir le ton de traducteur fidèle depuis le commencement juſqu'à la fin. Il ſe prévaut beaucoup d'une expérience qu'il dit certaine; c'eſt l'ennui que cauſe une lecture de moins de demie heure des longs ouvrages en vers François, & ſurtout en vers Alexandrins, quelques beaux qu'ils ſoient d'ailleurs. M. l'abbé Trublet, admirateur, outré de quelques écrivains, meilleurs proſateurs que poëtes, dit à peu près la même choſe. Ce langage ne

convient qu'aux mauvais verſificateurs & à ceux qui n'ont pas aſſez d'enthouſiaſme, & peut-être de goût, pour ſentir les charmes de la belle poëſie. » Quelle oreille, ajoute l'abbé Des» fontaines, inſatiable de muſique, » pourroit écouter, juſqu'au bout, un » opéra tout entier ſur la même me» ſure, & dont chaque meſure ſeroit » conſtamment compoſée de quatre » notes égales «.

A l'égard des petites pièces, comme les églogues, les idylles, les élégies, les épigrammes, &c. il convient que cette raiſon n'eſt pas valable.

M. d'Alembert, dans ſes *Obſervations ſur l'art de traduire*, condamne auſſi les traductions en proſe. Il dit qu'un poëte Grec ou Latin, dépouillé de ſon principal charme, la meſure & l'harmonie, n'eſt plus reconnoiſſable; que les habillemens à la moderne, qu'on peut lui donner, peuvent être tous très-beaux, mais que ce ne ſeront jamais les ſiens; qu'on l'imitera, mais qu'on ne le rendra jamais au naturel; que notre poëſie, avec ſes rimes, ſes hémiſtiches toujours ſemblables, l'uniformité de ſa marche, &, ſi on oſe

le

le dire, ſa monotonie, ne ſçauroit repréſenter la cadence variée de la poëſie des anciens; qu'enfin il faut apprendre leurs langues, lorſqu'on veut connoître leurs poëtes. Sans doute cet obſervateur admet l'exception de l'abbé Desfontaines. Il ſeroit en effet bien injuſte de proſcrire les vers des petits ouvrages. On a, par leur moyen, traduit heureuſement tant d'opuſcules charmans: le préſident Bouhier lui-même en a rendu pluſieurs du Grec & du Latin, avec tout l'agrément poſſible. Il eſt telle petite pièce d'un genre élevé, où non ſeulement on peut, mais où l'on doit néceſſairement employer les vers. Ceux qu'ont traduit le grand Rouſſeau & M. Le Franc, raviroient-ils en proſe & dénués de ce charme?

Le combat inſtructif entre l'abbé Desfontaines & le préſident Bouhier n'amena pas d'autres éclairciſſemens. La mort enleva ce dernier en 1746. M. de Voltaire, en le remplaçant à l'académie Françoiſe, & faiſant, dans ſon diſcours de réception, l'éloge de ſon prédéceſſeur, rappella ſa diſpute ſur la traduction des poëtes & lui donna gain de cauſe. Il ſoutint, avec le célèbre aca-

démicien, que les poëtes ne devoient être traduits que par des poëtes. Il en montra la néceſſité, en même temps qu'il en découvrit les obſtacles. Ce qui fait, dit-il, que les grands poëtes de l'antiquité ont été traduits en vers avec beaucoup de ſuccès chez nos voiſins, & ridiculement chez les François, c'eſt la différence du génie des langues. La nôtre ne ſçauroit ſe plier à rendre les petites choſes; à nommer, ſans cauſer du dégoût (tant nous ſommes des Sybarites dédaigneux & difficiles) les inſtrumens des travaux champêtres & des arts méchaniques. Point de mots, au contraire, qu'on ne puiſſe, à l'exemple des anciens, rendre avec une ſorte de nobleſſe dans la langue de *Dante*, de *Lopès de Véga* & de *Shakeſpear*.

Si nous en croyons certaines perſonnes judicieuſes, il n'eſt point de poëte qu'on ne puiſſe traduire également bien en proſe & en vers: tout dépend du talent du traducteur. En effet, que Racine ou Deſpréaux & le plus excellent proſateur du ſiècle paſſé euſſent entrepris, à l'envi l'un de l'autre, de mettre en notre langue Virgile ou Horace, eſt-il douteux que les deux

traductions ne se fussent balancées, & n'eussent un égal dégré de mérite, chacune dans son genre?

Si nous sommes dépourvus de bonnes traductions, il faut s'en prendre à l'incapacité de ceux qui se mêlent ordinairement de nous en donner. Par qui voyons-nous cette carrière courue? par tel homme qui n'entend pas mieux le François que le Latin; par tel rimailleur, le mépris & l'effroi des gens sensés; par beaucoup de ces auteurs condamnés à subsister de leur plume, à enfanter livre sur livre, non pour l'honneur, mais pour le gain. L'abbé Desfontaines, en parlant de sa traduction de Virgile, dit qu'il n'y a pas une seule ligne qu'il n'ait travaillée avec autant de soin que Despréaux travailloit ses vers. On a vu un traducteur, homme de mérite, être deux jours entiers à rendre une seule phrase de son original. Mais ces sortes de traducteurs sont rares. Le commun ne se doute pas qu'il faille du travail & du génie. Avant que d'être traducteur, il est essentiel d'être auteur. Traduire, c'est créer une seconde fois, & lutter sans cesse contre son original.

Une autre raiſon pour laquelle on manque de bons traducteurs, c'eſt l'injuſtice qu'on a de ne pas attacher de la gloire à leur occupation. En Italie, en Angleterre, les peintres & les gens de lettres, excellens copiſtes, ſont mis à côté des originaux : mais, en France, un copiſte en peinture, comme en toute autre choſe, ſeroit réputé n'avoir aucun talent. Il eſt peu de nos beaux-eſprits qui ne ſe cruſſent inſultés ſérieuſement, ſi on leur propoſoit de copier quelque grand maître que ce ſoit.

Enfin toutes les manières poſſibles de traduire doivent aboutir à un ſeul objet, qui eſt de ſe faire lire de ſuite, avec plaiſir, ſans égard au texte, de reſſembler à un excellent original. Mais on ne remplira jamais cette idée qu'autant qu'on aura ſoin de faire parler ſon auteur, comme il auroit parlé lui-même dans la langue du traducteur.

LE STILE.

De toutes les diſputes littéraires, les plus importantes peut-être, ce ſont celles qui regardent le ſtile. C'eſt lui qui décide la réputation des grands écrivains, lorſqu'il ſe trouve joint à l'élévation dans les penſées, à la nobleſſe dans les ſentimens, à la juſteſſe & à la force dans les raiſonnemens, à une belle & brillante imagination. C'eſt lui qui met cet intervalle immenſe d'eux aux écrivains médiocres. Les hommes penſent & ſentent à peu près de même : mais ce qui diſtingue l'homme de génie, c'eſt la manière de démêler ſes idées & de les rendre. Ce mérite, en quoi conſiſte principalement l'art d'écrire, a ſuffi pour mettre le ſceau de l'immortalité à la réputation de Démoſthène & de Cicéron, de Boſſuet & de Paſcal. Ils ſont encore moins lus pour les choſes qu'ils diſent, que pour le talent avec lequel ils les préſentent. Ces diſputes ſur le ſtile peuvent, à force d'objections faites

avec jugement de part & d'autre, devenir auſſi lumineuſes qu'utiles, & mettre ſur la voie pour s'en former un.

DE LA LANGUE LATINE.

ON combattit avec beaucoup de vivacité, au ſeizième ſiècle, pour & contre le ſtile Cicéronien. Les ſçavans d'audelà des monts, idolâtres de ce ſtile, prétendirent que, pour être bon Latiniſte, il ne falloit écrire que dans le ſtile de Cicéron, & que tous les autres étoient barbares. Ils donnèrent l'excluſion à celui de tant de beaux génies qui firent dans leur temps l'admiration de Rome, & qui ſont encore les délices des amateurs de la Latinité. Plaute, Térence, Salluſte, Tite-Live, Céſar, tous ces écrivains immortels, à qui la langue Latine eſt ſi redevable, qui l'ont enrichie de tant de beautés, ne furent pas jugés dignes d'être des modèles. Ces ſçavans conclurent que Cicéron fût, à l'avenir, le ſeul ſur le-

quel ſe formaſſent tous les orateurs Latins. Ils anathématisèrent quiconque ne l'adopteroit pas.

Une prévention auſſi déraiſonnable révolta preſque tout le reſte de l'Europe ſçavante. On appréhenda les ſuites d'un pareil jugement. Il vint des plaintes de tous côtés. Les Latiniſtes d'Angleterre, d'Allemagne & de France, ſe liguèrent contre ceux d'Italie. On proſcrivit Cicéron & ſon ſtile : on nia que ce fut être barbare que d'écrire dans un autre.

A la tête des confédérés étoit le fameux *Eraſme*, le plus bel-eſprit de ſon ſiècle, un des reſtaurateurs des lettres, l'ennemi irréconciliable de l'abſurde jargon de l'école, & le père de la vraie philoſophie. Quoique bon ami, bon citoyen, il eut beaucoup d'ennemis, parce qu'il fit toute ſa vie la guerre aux ſots ; modéré d'ailleurs, & incapable de donner dans aucun fanatiſme de religion, d'ambition & de fortune. Il refuſa le chapeau de cardinal que le pape, Paul III, lui offrit, ainſi que le grand Léon X avoit voulu le donner à Raphaël. Dès ſa tendre enfance, Eraſme s'étoit familiariſé avec tous les bons

écrivains du siècle d'Auguste ; il avoit appris par cœur Térence & Horace. A force de s'appliquer à retenir les fleurs de la plus exquise latinité, il parvint à se faire un stile clair, élégant, agréable, sur-tout dans ses *Colloques* & dans son *Eloge de la folie*. Aussi écrivit-il avec force, pour justifier les stiles différens de celui de l'orateur Romain.

L'ouvrage que lui dicta son zèle, étoit fait avec d'autant plus de soin, qu'il y alloit de sa gloire. Il l'intitula : *Cicéronien, ou du meilleur genre d'élocution* (*). Les raisons qu'il apporte pour faire admettre la pluralité des stiles, sont invincibles. Il est, en effet, aussi ridicule de borner les écrivains à un seul stile, qu'il le seroit de réduire tous les peintres à n'avoir qu'une manière, tous les hommes à n'avoir qu'une façon de s'habiller. On peut parler différemment, & parler également bien. Chacun a son ton, son caractère : le génie offre tant de faces différentes. Pourquoi, disoit Erasme, adorer tout dans Cicéron, jusqu'à ses défauts, ses lon-

(*) *Ciceronianus, sivè de optimo dicendi genere.*

gueurs, ſes digreſſions & ſes répétitions ſans nombre; ſes phraſes emphatiques & compaſſées; ſes déclamations ſublimes & ennuyeuſement belles; ſon égoïſme éternel; cette abondance & cette ſtérilité de génie tout à la fois, qui lui fait confondre tous les genres dans leſquels il écrit? Il traite tout avec le méme enthouſiaſme; il eſt toujours dans la tribune aux harangues, toujours orateur, lors même qu'il ne devroit être que philoſophe, qu'écrivain didactique, comme dans ſes ouvrages ſur la *Morale*, ſur la *Nature des dieux*, ſur les *Préceptes de l'éloquence.*

Quelque critique ſévère que le cenſeur de Cicéron fit de ſes ouvrages, il ſentoit, & faiſoit appercevoir, mieux que perſonne, les beautés dont ils ſont remplis. Mais il ne vouloit pas qu'elles fiſſent illuſion, & qu'on ne diſtinguât point les défauts dont elles ſont accompagnées, ni qu'elles préjudiciaſſent à tous les bons écrivains Latins.

Son livre, néanmoins, parut un attentat contre les idées reçues en Italie. La ſecte Cicéronienne en fut allarmée. Elle chercha quelqu'un qui pût la venger d'un tel outrage, & qui fit rendre

à l'objet de ſon admiration la juſtice qu'elle croyoit lui être due.

Céſar Scaliger (ou de l'Eſcalle) ſe préſenta & offrit de faire répentir Eraſme des vérités qu'il avoit oſé dire. Perſonne n'étoit plus propre que Scaliger à tirer la vengeance qu'on méditoit. Cet auteur avoit la réputation de ſurpaſſer les ſçavans, ſes confrères, beaucoup moins en Grec & en Latin, quoiqu'il poſſédât ſupérieurement ces langues, qu'en groſſièretés, en ridicule amour-propre, en prétentions de toutes les eſpèces, en eſprit d'envie & de tracaſſerie, en penchant pour la calomnie, la ſatyre & les libèles. Sa paſſion dominante étoit de donner des loix à la république des lettres. Il prenoit un air important & le ton décidé. En faiſant l'éloge du père de l'éloquence Latine, dans un diſcours compoſé exprès pour la défenſe de Cicéron, il ſe répandit en invectives épouvantables contre ſon adverſaire. » Sca-
» liger, dit Baile, jetta toutes ſortes
» d'ordures ſur la tête d'Eraſme : il
» l'appella cent fois ivrogne. Il ſou-
» tint qu'Eraſme, gagnant ſa vie chez
» *Alde-Manuce*, au métier de correc-

» teur d'imprimerie, laiſſoit beaucoup
» de fautes que l'ivreſſe l'empêchoit
» de remarquer. En un mot, ſes ex-
» clamations & ſes invectives ne fu-
» rent pas moindres que celles dont
» Cicéron ſe ſervit à la vue d'une hor-
» rible conſpiration contre l'état. «

Ce diſcours parut en 1531 ; il fut bientôt ſuivi d'un autre dans le même goût. Eraſme y eſt appellé *fils de prêtre & de femme débauchée*. L'homme de ſon ſiècle qui écrivoit le mieux en Latin eſt accuſé de ne ſe pas connoître en ſtile. Eraſme mépriſa d'abord, comme il le devoit, ces deux libèles ; mais il y fut depuis ſenſible à l'excès. En vain ſes amis, pour arracher le trait qui lui perçoit le ſein, ſupprimèrent-ils tous les exemplaires qu'ils purent trouver. En vain remontra-t-on à ce beau génie que Scaliger cherchoit moins à l'abbaiſſer, qu'à faire vivre, à la faveur de ſes ſatyres groſſières, ſa femme & ſes enfans. Cette excuſe révoltoit ſurtout Eraſme. » Qu'il mendie, répon-
» doit-il à ſes amis, ou bien qu'il proſ-
» titue ſa femme. Encore ce crime eſt-
» il moins énorme que celui de déchi-
» rer ſon prochain. «

Eraſme mourut de chagrin à Baſle, le 12 juillet 1536. Il étoit né à Rotterdam, l'an 1467. Sa naiſſance paſſa toujours pour ſuſpecte, & fit tenir à ſes ennemis beaucoup de propos ridicules. On voit encore, à Baſle, dans un cabinet qui excite la curioſité des étrangers, ſon anneau, ſon cachet, ſon épée, ſon couteau, ſon poinçon, ſon teſtament écrit de ſa propre main, ſon portrait par le célèbre Holben, avec une épigramme de Théodore de Beze. La pointe de cette égigramme tombe ſur ce que le peintre n'a repréſenté Eraſme qu'à demi corps (*):

Vois la moitié d'Eraſme, en tous lieux ſi connu.
Pourquoi pas tout entier ? Me le demandes-tu !
Plus il eſt grand, & plus il faut qu'on le reſſerre.
Il s'étend au-delà des bornes de la terre.

Jules Scaliger, en ſe glorifiant de montrer comment il ſçavoit tirer raiſon de ſes ennemis, crut que la mort d'un homme, tel qu'Eraſme, lui don-

(*) *Ingens ingentem quem perſonat orbis Eraſmum*
Hic tibi dimidium picta tabella refert.
At cur non totum ? Mirari deſine, lector ;
Integra nam totum terra nec ipſa capit.

neroit une nouvelle conſidération. Il avoit déjà fait périr de même, par le glaive de la ſatyre, *Jérôme Cardan.* Il s'étoit néanmoins donné les airs de le pleurer, & il pleura encore Eraſme. Il feignit de regretter la perte que faiſoit en lui la littérature.

Cependant les principaux ſoutiens de la ſecte Cicéronienne triomphoient. Le chef du parti contraire étoit abbatu. Leur opinion commença à prévaloir dans les eſprits. Après avoir été long-temps réleguée en Italie, elle gagna pluſieurs états, & principalement la France. Les Muret, les Longueil, les Coſſart, les Jouvenci ont adopté le ſtile périodique & nombreux de Cicéron. On voit, par les ouvrages des plus grands Latiniſtes du ſiècle paſſé, que ce ſtile a toujours été le plus en recommandation. On accuſoit même de précieux & d'afféterie ridicule tout ce qui n'étoit pas écrit de cette grande manière.

C'eût été fait de la ſecte anti-Cicéronienne, s'il ne ſe fût pas formé un homme qui l'a relevée, & qui lui a donné même un éclat inconnu juſqu'alors, un homme qui joignoit à la

piété la plus tendre le mérite du véritable bel-eſprit ; qui n'avoit plus, je l'avoue, la pureté ni l'élégance de nos meilleurs orateurs Latins, mais qui s'étoit fait un ſtile plus vif, plus ingénieux, & que lui euſſent envié Sénéque & Pline qu'il n'eſtimoit pas. Ayant commencé, un jour, de lire le panégyrique de Trajan, il ne l'acheva point, & le jetta par terre de dépit. C'eſt un fait qu'on tient d'un des amis du père Porée. Cet orateur célèbre avoit pris, par raiſon, le genre d'éloquence qui le diſtingue. Il le croyoit plus du reſſort des diſcours académiques, plus fait pour éguiſer l'eſprit des jeunes gens, pour exercer leur imagination, & leur apprendre à conſtruire leurs phraſes avec art, & à ſymmétriſer leurs expreſſions. Il craignoit qu'en voulant former ſes élèves au ſtile nombreux & véhément, ils ne devînſſent diffus & déclamateurs, défauts dans leſquels dégénère le plus ſouvent le ſtile des Cicéroniens. Une autre raiſon qu'il donnoit pour excuſe des galliciſmes dont ſes harangues ſont pleines, c'eſt la néceſſité d'être clair & de plaire à bien des auditeurs François,

pour qui, ſans ce ſecours, des paroles Latines n'auroient été que des ſons importuns.

Il faut convenir pourtant que, ſi le ſtile grave, périodique & ſoutenu, a ſes défauts, le ſtile contraire, fleuri, coupé, brillanté, épigrammatique, en a de plus grands encore. L'un nous mène à un pompeux verbiage ; & l'autre, aux froides antithèſes, aux métaphores baſſes, aux tours précieux, à l'affectation, & à la mignardiſe. Un jour le P. Porée fut interrompu, au milieu d'une de ſes harangues, par un homme qui ſe leva bruſquement, & qui s'écria, dans un tranſport d'indignation : *la latinité eſt perdue en France.*

Malgré les critiques terribles qui ſe ſont toujours élevées contre le ſtile découſu & manièré, il n'eſt point encore paſſé de mode. La fureur de montrer de l'eſprit, & de jouer ſur les mots, a gagné nos latiniſtes, autant que les écrivains François. Ils ſe ſont reſſentis de la dépradation du goût moderne. M. le *Beau* lui-méme n'en eſt pas exempt. Quelle perfection n'eut il pas mis à ſes ouvrages, s'il eut été jaloux de joindre la force & la pureté de Cicéron au

choix heureux de ſes penſées, à la délicateſſe & aux agrémens de ſa brillante latinité ? De peur de gâter la leur, les cardinaux Bembe & Sadolet obtinrent du pape une permiſſion de dire leur bréviaire en grec.

Enfin, cette conteſtation du ſtile Cicéronien & anti-Cicéronien, qui avoit pris naiſſance en Italie, y a trouvé ſon tombeau. On y a couvert tout récemment les deux partis de ridicule dans un ouvrage imprimé à Veniſe en 1740, *in*-8°., ſous ce titre (*) : *Obſervations critiques concernant la langue latine, moderne, par le ſeigneur Paul Zambaldi, gentilhomme de la ville de Feltre.* L'auteur ſe propoſe d'y montrer le ridicule qu'il y a de prétendre bien écrire en latin, bien parler & bien entendre cette langue. Il dit franchement, dans ſon livre, à un jeune homme qui s'eſt longtemps tourmenté pour réuſſir dans ces trois choſes : Vous avez donné ſept ans à l'étude de Cicéron ; hé bien ! voilà ſept ans per-

(*) *Oſſervazioni critiche intorno la moderna lingua Latina del ſignor Paolo Zambaldi, gentiluomo Feltrino.*

dus, & vous perdrez encore tout autant d'années que vous en mettrez pour cela, parce qu'il n'eſt pas poſſible qu'un moderne ſoit jamais au fait d'une langue morte, qu'il connoiſſe parfaitement *la propriété des termes, l'harmonie & la grace du diſcours.*

La plus grande difficulté qu'il y a, ſelon ce même écrivain, à poſſéder une langue morte, vient ſur-tout de la propriété des termes. Combien les modernes ont-ils d'idées inconnues aux anciens ? Comment exprimer en latin les changemens arrivés par rapport à la religion, à la morale, aux coutumes, aux habillemens, aux commodités & aux beſoins de la vie, aux ſciences & aux arts ? Dans celui de la guerre, on a fait de nouveaux noms : dans le barreau, on a créé des charges & des dignités qui n'ont aucun rapport à celles d'autrefois. Outre cette ſignification propre des termes, il y avoit une ſignification acceſſoire & dépendante de l'arrangement des mots & des phraſes, & du ton de celui qui parloit. L'un & l'autre n'ont ſouvent rien de commun avec les idées que les mots repréſentent littéralement.

La concluſion du *ſignor Zambaldi* eſt que chacun doit s'attacher uniquement à bien écrire en ſa propre langue, ſans prétendre enrichir de ſes ouvrages celle des Romains, quelque diction qu'on imite, Cicéronienne ou anti-Cicéronienne : en uſer autrement, c'eſt apporter du métal vil dans une mine d'or.

Nous n'entrerons point dans les autres diſputes ſur les auteurs Latins. Le ſtile d'Ovide & celui de Phèdre a été attaqué très-vivement, ainſi que celui de Plutarque chez les Grecs.

DE LA LANGUE FRANÇOISE.

LA première conteſtation ſur le ſtile François conſiſte à ſçavoir ſi, pour bien écrire en notre langue, il faut s'être exercé longtemps à écrire en Latin, ou du moins s'il eſt néceſſaire de l'avoir appris.

Pluſieurs perſonnes de mérite ont agité cette queſtion, & l'agitent encore. Le P.

Brumoi a choiſi l'affirmative. Le ſentiment de ce jéſuite célèbre eſt d'un grand poids, puiſqu'il réuniſſoit le double avantage de bien écrire en Latin & en François. Les ouvrages qu'il nous a laiſſés, dans la langue des Romains, comme ſon *Poëme ſur la Paſſion* diviſé en douze chants, & un autre ſur la *Verrerie*, ſont pleins de chaleur & de beautés, & valent du moins, quant à l'imagination, ce qu'il a fait en François. Son *Théâtre des Grecs* eſt ce qui l'a mis en réputation parmi les gens du monde. La connoiſſance profonde qu'il avoit des auteurs Grecs & Latins, & l'uſage qu'il en faiſoit pour extraire les beautés originales & les faire paſſer dans notre langue, lui ont fait imaginer qu'il falloit tenir la même route. Il crut ſon opinion fondée, & la ſoutint avec honneur. M. l'abbé d'Olivet, autre bon juge dans ces ſortes de matières, s'eſt auſſi rangé de cet avis. Toute la différence qui ſe trouve entr'eux, c'eſt que l'un prétend qu'il eſt de toute néceſſité de réduire en pratique ſon ſentiment ; & l'autre ſe contente de dire que le ſien a de très-grands avantages.

Nos beaux-esprits, pour la plupart, sont fort opposés à cette prétention. Le travail, qui les rebute, leur fait dire que le talent peut suppléer à tout. Ils citent quelques bons écrivains François, qui n'ont pas été de grands latinistes. Boursault étoit, plus que personne, dans ce cas, ainsi que la plupart de nos dames auteurs. Parmi ceux qui, dans leur jeunesse, avoient étudié le Latin, combien l'ont toujours mal sçu, ou l'ont négligé depuis, & même oublié? Une bonne *Grammaire Françoise* peut, dit-on, tenir lieu de tout le reste. On peut y apprendre la marche, les beautés & le génie de sa propre langue, & mieux encore que dans ce labyrinthe où nous jette l'étude de celle qu'on ne parle plus.

On entend mettre en question par des personnes d'esprit, si, au lieu de condamner pendant si longtemps un jeune homme à apprendre le Latin, il ne seroit pas plus convenable de le lui défendre absolument. La raison qu'ils en apportent, est que l'étude de cette langue fait contracter à l'esprit une certaine roideur & une sécheresse dont on se défait difficilement, & qu'on remarque

juſques dans les moindres bagatelles qu'on écrit. Un des premiers génies de ce ſiècle, dans une de ſes lettres en réponſe à celle d'un jeune homme de douze ans, élevé ſuivant le ſyſtême de l'éducation particulière, & qu'on avoit fait commencer par l'étude de ſa propre langue, le félicitoit de n'être pas au collège, parce qu'il n'auroit eu qu'un mauvais ſtile.

Le ſyſtême des contempteurs de la latinité n'eſt vrai que juſqu'à un certain point : cette langue mérite certainement d'être cultivée. Quelle différence de celui qui la poſsède, & qui a fait de bonnes études, avec celui qui n'en a point de notion ! Les principes qu'on en a reçus dans l'enfance, ſi on les retient, ſont bien une lumière qui nous guide toujours pour écrire dans quelque langue que ce ſoit. Et, quant au mauvais françois, au ſtile même barbare qu'un jeune homme ſe fait dans les collèges, ce langage s'épure enſuite par l'uſage du monde & par la bonne compagnie. Le commerce des femmes, qui ont l'eſprit cultivé, ne fait que le perfectionner, & lui inſpire des tours heureux, des expreſſions

naturelles, élégantes, ingénieuſes. Le deſir de plaire lui donne l'enjouement & la légèreté de ſtile.

Je n'ai garde cependant de préconiſer le Latin, au point de croire ridiculement qu'il faille donner à cette langue les plus belles années de ſa vie, y être conſommé pour ſe mettre en état d'écrire en François.

LA ſeconde diſpute roule ſur les cauſes de la corruption du ſtile.

Il a commencé à ſe corrompre chez les Grecs immédiatement après la mort d'Alexandre; chez les Romains dès le règne de Tibère; chez les Italiens à la mort de Léon X, & en France au commencement de ce ſiècle. Auparavant on l'avoit bien vu décheoir. Une ſociété de précieuſes établie à Paris, y avoit mis en mode un jargon ridicule analogue à leur caractère, une façon romaneſque de s'exprimer, une affecterie continuelle, un ton hors de nature, & qu'elles appelloient celui de la bonne compagnie. Leur fureur de vouloir afficher l'eſprit aux dépens du bon-ſens & du ſtile avoit même été jouée ſur le théâtre; & de plus, il avoit

paru dès 1660 un ouvrage ſous ce titre : *le grand Dictionnaire des précieuſes, ou la Clef de la langue des ruelles :* mais cette démence n'avoit pas encore été portée au point où l'on l'a vue depuis.

Elle a gagné principalement, lorſqu'on n'a plus eu les grands écrivains du ſiècle de Louis XIV, Racine, Boileau, la Fontaine, Molière, la Bruyère, ces génies immortels que le ſçavant Huet ſe félicitoit d'avoir connus, comme Ovide ſe fait gloire, dans une élégie, d'avoir vu Horace, Virgile, Tibulle, Properce & Gallus. Les écrivains de nos jours en qui l'on voyoit encore des étincelles de ce beau feu qui animoit ceux du ſiècle paſſé, ont en vain crié contre cette déraiſon, & voulu ſauver le goût égaré en France. L'abbé Desfontaines donna le *Dictionnaire néologique* (*), pour s'oppoſer au torrent. Le livre eſt plaiſamment écrit. On y ridiculiſe l'affectation à courir

(*) *Dictionnaire* qu'il s'eſt attribué, & qui eſt l'ouvrage d'une ſociété littéraire, ſuivant l'auteur de la *Vie de M. Fourmont l'aîné*, imprimée à Paris, 1747. Un mot ſingulier & nouveau, échappé au hazard, en fit naître l'idée à un des membres de cette ſociété, qui l'exécuta avec ſes confrères.

quel il ſemble avoir voulu ſe former lui-même, ainſi que d'après Lamotte, prétend que Fontenelle ne reſſemble à perſonne; qu'il n'eſt ni coupé, ni haché dans ſa proſe comme *Séneque*, ni diffus dans ſes vers comme *Ovide*; qu'il eſt ingénieux & naturel, ſolide & agréable, profond, clair & ſouvent enjoué; qu'il joint enfin au *raiſonnable & au ſimple des auteurs du ſiècle d'Auguſte, l'ingénieux & le piquant des écrivains du ſiècle ſuivant.*

Dans les différends qui ſe ſont élevés ſur les cauſes véritables de cette dépradation de ſtile dont on ſe plaint, il faut d'abord faire mention de ceux de l'abbé Dubos, cet écrivain qui avoit peu lu, mais beaucoup réfléchi. Il a traité de la poëſie ſans avoir un livre chez lui, & de la peinture ſans poſſéder aucun tableau. Dans ces *Réflexions* eſtimées ſur ces deux arts, il rapporte en partie à la différente température de l'air, la ſource de la décadence où tendent tous les genres.

L'auteur de l'*Eſprit des loix* veut que la différence des gouvernemens, des religions, des mœurs & des coutumes des peuples, vienne principalement du cli-

mat. L'abbé Dubos avoit eu cette idée avant M. de Monteſquieu, par rapport à l'eſprit & aux talens. Selon cet abbé, ſi nous n'avons plus d'écrivains ni de peintres dont le pinceau égale celui des grands maîtres, c'eſt que ces derniers ont reſpiré un air qui leur étoit défavorable. Mais, lui répond-on, les Bavius & les Mævius, les Pradon & les Cotin, ont vêcu dans le même temps & ſous le même climat que ces grands hommes, dont les productions ſublimes ont ſi fort honoré leur patrie, & font un étonnant contraſte avec celles de leurs imbécilles rivaux. L'air, plus ou moins ſerein, peut-il influer ſur les écrivains & les artiſtes, comme ſur les fruits & les récoltes ? On objectera ſans doute que les propoſitions générales dans l'ordre moral, comme celles de l'abbé Dubos, ſouffrent des exceptions, & peuvent n'être pas moins vraies ; & que d'ailleurs il n'aſſigne pas une cauſe, mais pluſieurs, qui concourent au même effet.

Quoi qu'on puiſſe dire en ſa faveur, M. Racine fils l'a réfuté. Ce dernier a établi de nouvelles idées : mais en ſubſtituant, comme il fait, les cauſes

morales aux cauſes phyſiques, ſe trouve-t-on plus éclairci ? Il avance que la protection des princes & des miniſtres n'influe en rien au concours des grands écrivains en tout genre. Sans les bienfaits, dit-il, du cardinal de Richelieu, Deſcartes a été Deſcartes, & Corneille a été Corneille. La ſeule raiſon qu'il apporte de la rencontre des meilleures plumes en un ſiècle plutôt que dans un autre, ce ſont les efforts & les ſuccès réitérés des perſonnes de génie. De toutes ces lumières particulières, il en réſulte, pour la nation, une lumière générale qui n'a qu'un temps, & qui s'éteint lorſqu'on ne conſulte plus la nature, qu'on lui préfère le ſingulier & le manièré. Là-deſſus, il déplore les ſuites funeſtes de l'*amour du bel-eſprit*, *qui a tout gâté en France.* Il gémit, à l'imitation de Pétrone, de ce que le ſtile n'a plus de *nerfs*, de ce qu'on ſacrifie la force & la ſimplicité d'expreſſion à de *petites phraſes bien arrondies*, *pleines de miel*, *& aſſaiſonnées de pavots.*

Ceux qui ſe ſont élevés contre le ſentiment de M. Racine, trouvent ſes plaintes très-juſtes, mais non pas ſon rai-

ſonnement. Il leur paroît étrange que la faveur déclarée d'un grand prince, d'un miniſtre tel que Mécène, ne puiſſe aider au talent, le faire ſortir, & le créer en quelque ſorte.

Un autre auteur a moins gémi de la dégradation des eſprits, & a raiſonné davantage. En prenant une route différente de celle de l'abbé Dubos & de M. Racine, & commençant par convenir qu'il y avoit encore dans ce ſiècle des écrivains dignes de l'autre, il a mieux ſaiſi & marqué les cauſes véritables du contraſte de ces deux ſiècles. Celles que M. l'évêque du Puy, écrivain qui, à l'exemple de Boſſuet & de Fénélon, joint à l'amour des ſciences le goût de la littérature, donne dans ſon *Eſſai critique ſur l'état préſent de la république des lettres*, méritent de l'attention.

Il les réduit toutes aux ſuivantes; 1°. l'eſprit pointilleux & d'analyſe qui fait qu'on diſcute tout aujourd'hui, & qu'on ne ſent rien; 2°. le ridicule de ſe paſſionner pour l'antithèſe, le recherché, le nouveau & ce qui n'eſt que dans la petite manière; 3°. l'ignorance & quelquefois même le mépris

des grands modèles; 4°. la manie qu'ont les uns d'être auteurs, & les autres connoiſſeurs; 5°. le défaut capital de ne pas ſçavoir connoître ſon genre de talent, & s'y renfermer; 6°. l'imprudence d'applaudir trop tôt à de jeunes auteurs qu'on perd au lieu d'encourager; 7°. la néceſſité des beſoins, ne faut-il pas commencer par vivre avant que de ſonger à devenir immortel? enfin, l'abus qu'on fait d'une réputation acquiſe, pour ſe relâcher, & pour en impoſer à la faveur d'un nom célèbre, en oſant publier des ouvrages dignes des premiers qu'on a donnés; cette inégalité choquante qu'on eſt étonné de voir quelquefois dans le même homme, me rappelle ce que les Italiens diſoient du Tintoret, qu'il avoit *trois pinceaux, un d'or, un d'argent, & l'autre de fer* (*).

Pour ne laiſſer rien à deſirer dans cette matière, ſi bien traitée par M. l'évêque du Puy, peut-être eut-il fallu aller encore plus loin. Il ſemble qu'on ait moins expoſé les cauſes de la cor-

(*) *Tre penelli, uno d'oro, uno d'argento, altro di ferro.*

ruption du ſtile, que les effets de cette corruption même. On pourroit remonter aux principes ; & demander pourquoi ces défauts, qui n'exiſtent pas dans un temps, exiſtent plutôt dans un autre.

M. de Voltaire s'eſt beaucoup plaint du mélange des ſtiles. Cet écrivain unique pour le coloris, le *Rubens* de la poëſie, & l'*Albane* de la proſe, eſt le premier qui ſe ſoit récrié ſur cet abus. Il ne croit pas qu'il y ait rien de plus funeſte à notre langue que le ſtile Marotique ; qu'un genre moitié ſérieux, moitié bouffon ; que cette bigarrure de termes bas & nobles, ſurannés & modernes. Qui ne ſeroit, dit-il, indigné d'entendre *les ſons du ſifflet de Rabelais parmi ceux de la flutte d'Horace*, de voir joindre des *attitudes de Calot à des figures de Raphaël ?*

La dernière diſpute ſur le ſtile regarde cette queſtion, s'il ne ſeroit pas convenable, néceſſaire même, de fixer une langue vivante comme les langues mortes.

M. de Montcrif, auteur de plus d'un ouvrage en proſe ſur la morale & ſur la littérature, & de quelques poëſies, ſou-

tint la négative dans une dissertation lue à l'académie Françoise. Il prétend qu'on ne peut, ni qu'on ne doit fixer cette langue. Sa raison est que l'exécution d'une telle idée deviendroit le tombeau de l'imagination & du génie. Il avança cette proposition dans le même sens qu'un de nos plus grands acteurs, en présence de qui l'on parloit des avantages de la déclamation notée, disoit qu'elle n'en procuroit aucun, qu'il pouvoit bien se faire qu'elle fût de quelque ressource aux talens médiocres; mais qu'elle nuisoit surement au génie qui ne veut point de gêne, & qui ne se manifeste que par les saillies, l'invention & l'audace.

Le système de M. de Montcrif est opposé à celui de Despréaux, qui n'avoit rien tant à cœur que de voir ériger en auteurs classiques nos meilleurs écrivains, & qui vouloit que l'académie Françoise travaillât en conséquence, & s'occupât à les épurer de toutes les fautes de langage, à leur donner force de loi, à les empêcher de vieillir & de tomber journellement.

Combien Amyot & Montaigne ont-ils perdu par cette raison, ainsi que

Corneille lui-même? Ce dernier reſſemble à un athlète toujours plein de force & de nerfs, mais quelquefois dépouillé de grace. Cependant il ſeroit dangereux de retoucher au ſtile de ces écrivains. L'épreuve qu'on a faite ſur le *Venceſlas* de Rotrou, n'invite pas à en haſarder de nouvelles. Il eſt affreux d'imaginer qu'il faudra qu'un jour des François étudient la langue de Deſpréaux, de la Fontaine, & de Racine.

Si le projet de notre Horace François n'a pas été goûté de M. de Montcrif, en récompenſe l'exécution en a été deſirée par M. l'abbé d'Olivet, & en dernier lieu par M. *de la Curne de Sainte-Palaye*. Cet académicien, laborieux & eſtimable, s'eſt fait toute ſa vie une étude du génie de notre langue encore naiſſante, informe & barbare. Il s'eſt appliqué à en débrouiller le chaos, à ſéparer l'alliage de l'or pur, à nous donner l'intelligence des anciens termes dans un *Gloſſaire* attendu avec impatience. Ce travail l'a mis plus à portée que tout autre de juger de l'abus qu'on fait ſouvent des droits réels de l'uſage. Dans ſon diſcours de réception à l'académie Françoiſe, il invite ſes nou-

veaux confrères à tâcher d'établir sur la langue un point fixe auquel l'Europe puisse s'en tenir, & qui empêche nos écrivains d'innover (*). Il semble prévoir avec douleur qu'il en sera tôt ou tard des auteurs du siècle de Louis XIV, comme de ceux du siècle d'Auguste, qui, par la suite, ne furent connus que des personnes qui se piquoient d'érudition.

L'abbé Desfontaines étoit de ce sentiment, & le soutint avec sa causticité ordinaire. Il réfuta M. de Montcrif qui lui répondit ; mais ses raisons ne furent pas satisfaisantes. Quel inconvénient, en effet, peut-on trouver à établir des auteurs classiques? Le génie n'en seroit ni resserré, ni réfroidi. On ne feroit que conserver le tour, le goût & les usages de la langue, consignés dans les grands modèles. Les

(*) Voilà ce qui n'est pas possible. De nouveaux usages, de nouvelles modes, &c. exigent de nouveaux mots. Aussi y a-t-il bien du mal-entendu dans cette controverse, ou les tenans ne sont pas au fond si opposés qu'on le croiroit. Fixer la *Grammaire*, ce n'est pas la même chose que fixer la langue. Si l'on peut empêcher que des mots ne vieillissent, on ne peut pas empêcher la création des mots nouveaux. L'un & l'autre est à desirer.

diſputes qu'elle occaſionne continuellement ſeroient aiſément terminées. L'Italien n'auroit plus ſur le François l'avantage d'être fixé : car l'Italien a ſes auteurs qui font loi. Cette langue n'a preſque point changé depuis Pétrarque ; elle a plutôt acquiſe qu'elle ne s'eſt appauvrie.

SECONDE PARTIE.

DE L'ÉLOQUENCE.

APRÈS avoir traité de l'éloquence en général, je parlerai de celle de la chaire, & de celle du barreau. Sans entrer dans de plus longues discussions, je me contenterai d'observer que notre éloquence académique est un genre peu goûté en Angleterre, en Allemagne, & généralement chez tous les étrangers, qui, après être parvenus à entendre nos meilleurs auteurs, sont étonnés de ne rien comprendre à un discours académique. L'éloquence n'est que celle des métaphores, des antithèses, des épithètes : purement destinée à plaire, elle a été surnommée la *chercheuse d'esprit*. Comme l'intérêt qu'on prend à cette sorte d'éloquence est un intérêt bien foible, elle n'a pas excité de grands démêlés ; au lieu que les autres genres ayant chacun un objet important, ils ont causé des disputes très-vives. Il n'y en a pres-

lon ſes enthouſiaſtes, a compoſé comme Céſar nous a laiſſé ſes mémoires; cet ouvrage, qui eſt un livre du métier, & dans lequel la marche qu'il faut tenir durant le cours des études paroît ſûre, a été ſingulièrement vanté, de même que tous les autres ouvrages de Rollin.

Mais la deſtinée de cet auteur, dont on a parlé ſi différemment, eſt aujourd'hui fixée. Si l'on n'en avoit pas fait un coloſſe, on le trouveroit moins petit: il n'a rien de ce qui mene à la poſtérité. A-t-il donné à la littérature, ou à la langue, quelque caractère nouveau? car c'eſt là ce qui décide une plume immortelle. Ses ouvrages ſont utiles ſans doute. Ils ſont d'une grande reſſource à la jeuneſſe, aux femmes, à ceux qui n'ont pas le temps de s'inſtruire. Ils leur épargnent bien des peines, & tiennent lieu des originaux. Ils reſpirent partout la droiture, les bonne mœurs, le chriſtianiſme: mais y remarque-t-on un vrai talent? l'auteur n'y travaille-t-il pas plutôt de cœur & de bonne volonté, que d'eſprit & de génie? y trouve-t-on toujours du jugement? les récits les plus graves

ſont interrompus ſouvent par des minuties. Qu'il eſt mauſſade quand il veut plaiſanter ! En parlant des jeux des enfans, *une bale*, dit-il, *un balon*, *un ſabot*, *ſont fort de leur goût... ; depuis le toît juſqu'à la cave tout parloit latin chez Robert Etienne.* Il dit de Cyrus : *Auſſitôt on équipe le petit Cyrus en échanſon :* il s'avance *gravement la ſerviette ſur l'épaule*, & tenant *la coupe délicatement entre trois doigts.*

Ce qu'il y avoit de plus eſtimable dans Rollin, c'étoit la douceur de ſon caractère, ſa modération, la candeur & la ſimplicité de ſon ame. Au lieu de rougir de ſa naiſſance, comme le poëte Rouſſeau, il étoit le premier à en parler (*). Ce n'eſt pas qu'il n'eût en même temps une ſorte de vanité, ſurtout par rapport à ſes ouvrages (**).

(*) Il fait lui-même alluſion à ſa qualité de fils d'un maître coutelier à Paris, dans une épigramme Latine qu'il envoya à un de ſes amis, accompagnée d'un couteau & de cette réflexion : » Ce préſent » vous ſemblera plus digne de Vulcain que des Muſes. N'en ſoyez point ſurpris ; c'eſt de l'antre » des Cyclopes que j'ai pris mon vol vers le Parnaſſe. »

(**) L'opinion qu'il en avoit lui-même, ou plutôt ſa ſimplicité, alloit au point qu'ayant trouvé à

qu'il croyoit bonnement ſans prix, ſur la foi de quelques admirateurs. C'étoit un de ces hommes qui ſont vains ſans orgueil.

Gibert, qui en avoit plus que lui, ne voulut pas ſacrifier à l'idole de preſque tous les ſçavans de l'Europe, depuis les princes (*) juſqu'au dernier ſuppôt de l'univerſité. Il écrivit contre la *manière d'enſeigner & d'étudier les belles-lettres*. Sous prétexte de l'amour de la vérité & du bien public, il releva les fautes qu'il voyoit dans ce livre. Le titre de confrère & d'ancien ami de l'auteur, ne parut pas ſuffiſant à Gibert pour l'empêcher de le citer au

---

la campagne, dans un endroit iſolé, une perſonne qui tenoit un livre, il lui demanda ce qu'elle liſoit. *L'Hiſtoire Romaine*, répondit cette perſonne. Excellent livre, reprit Rollin, excellent livre ! Ces paroles étoient moins l'effet de la préſomption, que celui de la candeur & d'un certain oubli de ſoi-même, qui faiſoit le caractère de cet écrivain.

(*) Le duc de Cumberland & le prince royal, aujourd'hui roi de Pruſſe, étoient au rang de ſes admirateurs. Celui-ci l'honora pendant long-temps, ainſi que pluſieurs beaux génies de l'Europe, d'une correſpondance régulière. Ce monarque, qu'on a dit avoir été dédommagé de la qualité de roi, par l'amour qu'il a pour les arts & les lettres, manda ces propres mots à ce rhéteur: *Des hommes tel que vous marchent à côté des ſouverains.*

tribunal du public, de vouloir le dépouiller d'une gloire uſurpée, & faire mettre en balance qui des deux mériteroit de l'emporter pour le goût, le talent & les lumières : il oſa même adreſſer ſes obſervations à Rollin. Le commencement de la critique étoit un éloge de la perſonne qu'on attaquoit ; mais on n'avoit débuté par la louange que pour mieux faire paſſer la critique.

Rollin fut blâmé pour avoir fait dire à Cicéron que l'orateur doit former ſon ſtile ſur le goût de ceux devant leſquels il parle. Son rival Gibert ſoutient avec raiſon que l'orateur Romain n'a jamais eu cette penſée ; qu'on ne doit ſe règler, en parlant en public, ſur le goût de ceux qui nous écoutent, que lorſque leur goût eſt bon. Mais dans ce paſſage (*), qui fait le ſujet de la diſpute, eſt-il queſtion de goût ? Ne faut-il pas entendre uniquement que c'eſt à l'orateur à prendre pour règle les diſpoſitions des auditeurs, ou bien le dégré de leurs lumières ? Les

(*) *Semver oratorum eloquentiæ moderatrix fuit auditorum prudentia.*

orateurs anciens parloient autrement en plein ſénat que devant le peuple.

Un autre point de conteſtation entre nos deux rhéteurs, a été de ſçavoir ſi le ſublime peut s'allier à la ſimplicité. Rollin les croit compatibles ; mais ſon antagoniſte & ſon critique ſoutient le contraire. Il dit que l'un eſt entièrement oppoſé à l'autre ; erreur groſſière. Il n'eſt rien de ſi ſublime qu'on ne puiſſe & qu'on ne doive même exprimer dans un ſtile très-ſimple, c'eſt-à-dire, de la manière la moins détournée, & la plus ſenſible. Car le ſublime, qui tombe toujours ſur la grandeur de l'idée, ſe ſoutient de lui-même, indépendamment de la diction, dans quelque langue que ce ſoit. Sans une élocution élevée & ſublime, le grand paroît toujours grand : le vrai & le beau, pour ſaiſir l'ame, n'ont pas beſoin d'ornement étranger. Tant d'exemples du ſublime cité partout, remarquables principalement par ce naturel qui les caractériſe, & cette facilité qu'on trouve à les traduire dans toutes les langues, ſont une preuve que la ſublimité des penſées peut aller ſans celle de l'expreſſion. D'ailleurs, peut-il

y avoir pluſieurs manières de s'exprimer ? La ſublime eſt un mot vuide de ſens : la ſimple eſt la ſeule qu'on puiſſe employer ? Convient il de dire les choſes autrement que la nature les dicte, qu'un ſens droit les préſente, & que le ſujet l'exige ?

Nos deux rhéteurs furent encore en diſpute, pour ſçavoir ce qui convenoit le mieux à l'inſtruction des jeunes gens, les exemples ou les préceptes ? Rollin propoſoit les exemples. Il ne vouloit pas qu'on multipliât les règles, qu'on accablât l'eſprit, & qu'on le rebutât à force de préceptes. Son critique ne trouvoit pas ce raiſonnement juſte. Il prétendoit qu'on devoit mener à l'éloquence principalement par la voie des principes & des préceptes, auxquels on appliqueroit des exemples très-courts. Ce cenſeur, judicieux à d'autres égards, ne vouloit pas comprendre que la voie qu'il recommandoit étoit la plus longue ; qu'on n'avoit que trop entaſſé de tout temps des puérilités pédanteſques dans la tête d'un jeune homme qui veut ſe former à l'éloquence ; que les exemples en diſent plus que les maîtres ; qu'un ſeul

morceau choiſi de Démoſthène, de Cicéron & de Boſſuet, rend plus éloquent celui qui eſt né avec du génie, que toutes les règles & tous les préceptes d'Ariſtote, de Cicéron, de Quintilien & de tous leurs commentateurs.

Tels furent les principaux points relevés dans la critique de Gibert. On ne finiroit pas, s'il falloit les rapporter tous. Il s'étend beaucoup ſur la néceſſité d'apprendre le Grec : il entre, là-deſſus, dans de longs détails, & ne dit rien de ce qui eſt le plus eſſentiel à l'éloquence. Il ne ſe moque point de Rollin, qui, l'ayant diviſée après Ariſtote & Cicéron, en genre ſimple, en genre tempéré & en genre ſublime, fait des comparaiſons qui, quoique précédées d'explications, loin d'éclaircir, embrouillent davantage. Connoît-on mieux ces trois genres (*), après avoir lu que l'un reſſemble à une table frugale, l'autre à une belle rivière bordée de *vertes forêts*, le troiſième, à un foudre & à *un fleuve impétueux qui renverſe tout ce qui lui réſiſte ?*

(*) *Encyc. art. Eloq.*

Qui ne voit, ſans tout cela, que le ſimple eſt celui qui n'a que des choſes ſimples à dire ; le tempéré, celui qui regarde des matières de pur agrément, & ſur leſquelles il ne faut répandre que des fleurs ; le ſublime, celui qui roule ſur de grands intérêts ?

Gibert ne blâme point, dans ſon antagoniſte, ſa définition de l'éloquence. L'un & l'autre, ainſi que tous les rhéteurs anciens & modernes, l'ont définie l'*Art de perſuader* : deux mots que bien des gens traitent aujourd'hui d'abſurdités.

L'éloquence ne ſe borne pas à la ſeule perſuaſion. On pourroit citer une infinité de morceaux très-éloquens qui ne prouvent, & conſéquemment ne perſuadent rien, qui ne ſont qu'émouvoir l'ame puiſſamment.

Chez les Grecs & chez les Romains, comme auſſi chez les Anglois, & généralement dans toutes les républiques où l'on eſt continuellement occupé de grands intérêts publics, il ſe peut qu'on réduiſe toute la force de l'éloquence à ſçavoir perſuader & faire réuſſir ſes deſſeins ; qu'on ne lui reconnoiſſe aucune autre vertu, parce que toutes les au-

tres qualités doivent être ſubordonnées à celle-là, & qu'il eſt juſte que le principal l'emporte ſur l'acceſſoire : mais, en France, & partout ailleurs où le gouvernement républicain n'a pas lieu, on doit diſtinguer ces deux choſes. On doit voir que l'éloquence eſt applicable à des matières purement ſpéculatives. On en verra même la preuve & des exemples chez les anciens, pour peu qu'on veuille parcourir leurs ouvrages.

L'éloquence n'eſt point encore un art, ſelon un moderne (*). C'eſt un talent, c'eſt un don de la nature, auſſi bien que la poëſie. L'orateur & le poëte ſe reſſemblent à cet égard. On eſt né l'un, de même que l'autre : on peut ſeulement, dit cet écrivain, conduire le génie & le règler. Si l'art faiſoit l'éloquence, ſi le travail & la réflexion pouvoient nous en découvrir les ſecrets, les grands orateurs ſeroient plus rares que les grands poëtes & les grands peintres ? Qui veut trop prouver ne prouve rien. L'éloquence eſt à la fois

(*) *Encyc. art. Eloq.*

art & talent : art en elle-même, talent dans la perſonne éloquente. On prouveroit, par ce raiſonnement, s'il étoit juſte, que la peinture n'eſt pas un art, puiſque les règles ne donnent point le génie au peintre. La poëſie elle-même eſt auſſi art & talent. Comme art, elle porte le nom de poëtique. Pour former un homme éloquent, l'art & le talent doivent concourir : mais l'art ſuppoſe le talent, le perfectionne & ne le donne pas.

Quelque jaloux que fût Rollin de ſa réputation & de celle de ſes ouvrages, il ne fut point éffrayé d'une critique ; il n'interrompit pas même un moment, pour la réfuter, le cours de ſes occupations ordinaires. Sa négligence ne ſervit qu'à faire accroître le nombre des hoſtilités. Il en paroiſſoit tous les jours quelque nouvelle, tellement qu'il prit le parti de les repouſſer. Il fit une réponſe à l'adverſaire qu'il ne jugeoit pas un concurrent digne de lui, mais une réponſe ſimple, courte ; & dans laquelle il lui reproche ſes erreurs, ſes bevues & ſes mauvais raiſonnemens.

Un des écrivains les plus minutieux que nous ayons, accuſe Gibert de l'être

à l'excès. Celui-ci ſe défendit vivement de toutes les accuſations dont on le chargeoit. Dans une lettre de vingt-ſept pages, publiée en 1727, il donna ſon apologie, avec le portrait peu reſſemblant de Rollin, qu'il y avoit mis. Il y déprécioit ſes talens, ſa méthode d'enſeigner, d'étudier & d'écrire. Le peu de conſidération que montroient quelquefois pour lui certains de ſes élèves (*) n'y étoit pas oublié.

Deux auteurs de cette réputation, d'admirateurs réciproques & d'amis intimes, devenus rivaux & grands ennemis, étoient ſur le point de perdre, par leur diviſion, l'eſtime qu'on leur portoit. Ils alloient être l'entretien & la riſée du public. Mais Rollin renonça bientôt au polémique, pour ſe renfermer en lui-même, & ne s'occuper que d'un ouvrage important.

(*) Pluſieurs n'alloient l'entendre au collège royal que par eſprit de plaiſanterie & d'oiſiveté. Il y expliquoit *Quintilien*. Rollin n'avoit pas le don de s'énoncer facilement, quoiqu'il eut profeſſé l'éloquence toute ſa vie. Il n'avoit que les mêmes exclamations, pour rendre toutes les beautés de l'auteur qu'il interprêtoit. *Que cela eſt bien dit ! que cela eſt admirable !* & point d'autre tour. De façon que ſes élèves s'amuſoient de ſon embarras, prévenoient ſes exclamations & faiſoient l'écho.

Cet auteur a beaucoup travaillé. Outre ſes livres d'hiſtoire, qui ſont entre les mains de tout le monde, & qui pourtant ne doivent pas le faire comparer, comme on a fait, à Thucydide, nous avons de lui des poëſies qu'on lit avec plaiſir. Sa proſe eſt diffuſe, lâche & ſans chaleur, mais exacte. Une choſe bien ſingulière, c'eſt qu'il n'a commencé à écrire en François que ſur le retour de l'âge. L'abbé de Vertot n'avoit rien donné au public avant quarante-cinq ans. Ce ne fut qu'à plus de quatre-vingt que l'ingénieux Saint-Aulaire fit ſes premiers vers, & ſe douta de ſon talent pour la poëſie légère & gracieuſe. Rollin en avoit ſoixante paſſés, quand il écrivit dans notre langue; & ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'eſt l'enthouſiaſme avec lequel ſes livres furent reçus du public. L'étiquette d'homme de collège ne l'empêcha point d'être lu des gens du monde:

Et, quoiqu'en robe, on l'écoutoit;
Choſe aſſez rare à ſon eſpèce.

A l'égard de Gibert, ne pouvant plus continuer la guerre avec Rollin, il

il la fit avec un ancien professeur de philosophie en l'université de Paris, nommé *Pourchot*. Cette seconde querelle mérite qu'on s'y arrête un moment, à cause de sa singularité.

Le professeur de philosophie avoit mis dans ses ouvrages, que *la connoissance du mouvement des esprits animaux, dans chaque passion, est d'un grand poids à l'orateur, pour exciter celles qu'on veut dans le discours.*

Cette proposition hasardée, & qui n'étoit pas du ressort de la profession de celui qui l'avançoit, parut une violation des droits de la rhétorique, une invasion qu'on tentoit dans le pays de l'éloquence. Gibert crut son autorité blessée : il n'étoit pas homme à laisser envahir sur elle. Il fit retentir de ses plaintes la plupart des collèges de Paris, & s'attacha principalement à tourner en ridicule un philosophe qui prononçoit sur des matières dont il n'appartenoit qu'aux rhéteurs de connoître. Après avoir exposé la justice de sa cause, il crut que le plus court moyen d'achever de triompher seroit d'opposer cahiers à cahiers. Il inséra promptement, dans ceux qu'il donnoit, la

contradictoire de la propoſition de Pourchot.

Cette guerre ouverte entre les deux profeſſeurs en alluma une plus grande parmi leurs élèves. C'étoit, de chaque côté, une faction épouvantable. Ceux-ci, ne reſpirant que la haine & la vengeance, employoient l'inſulte & les ſarcaſmes, s'accabloient réciproquement de mauvais procédés, de toutes ſortes de pièces ſatyriques en proſe & en vers, en Latin & en François; pendant que leurs chefs s'épuiſoient en raiſonnemens, publioient réponſes ſur réponſes & répliques ſur répliques.

Parmi celles de Pourchot, & qui lui firent le plus d'honneur, il faut diſtinguer la *Lettre d'un juriſte à l'auteur du livre de la véritable éloquence.* Ce philoſophe y met, dans tout ſon jour, ſon ſentiment. Il y prouve que la connoiſſance du méchaniſme des paſſions eſt du reſſort de la phyſique. C'eſt à la phyſique, dit-il, à les étudier parfaitement; c'eſt à elle à tâcher d'en découvrir la nature, les cauſes, les caractères & les effets, moyennant la liaiſon de l'ame avec le corps. Un orateur, ajoute-t-il, qui aura étudié les

paſſions en phyſicien, ſera plus en état d'appliquer les préceptes de rhétorique que celui qui n'aura pas les mêmes connoiſſances. Il en appelle au témoignage de Deſcartes dans ſon *Traité des paſſions*, du P. Mallebranche dans ſon cinquième livre de la *Recherche de la vérité*, & de beaucoup d'autres auteurs qui ont ſondé les abyſmes du cœur humain.

Des gens d'un vrai mérite ſe trouvèrent mêlés dans cette diſpute, avec des gens qui n'en avoient qu'un très-mince. Le grand nombre des premiers ne fut pas pour Gibert : le bénédictin Lamy, entr'autres, le combattit vivement. Mais tous les coups qu'on ſe porta, tous les écrits qu'on publia, furent, ainſi que pluſieurs démentis formels, donnés en pure perte. Après avoir diſputé longtemps, on vit que rien n'étoit éclairci, que perſonne ne s'étoit entendu. On n'en devint pas plus raiſonnable : chacun ſe flatta d'avoir pour ſoi la vérité, & demeura dans ſon opinion.

Il y auroit encore bien des querelles à rapporter ſur l'éloquence en général ; mais j'en ai dit aſſez pour en donner

une idée. Le génie, la lecture, & ſurtout la ſociété des gens à talent, doivent faire le reſte. Quelle eſt la meilleure rhétorique pour un jeune homme, demandoit-on à un vieillard qui avoit ſuivi avec honneur la carrière des Démoſthène ? le théâtre, répondit-il. Ce vieux & reſpectable orateur pouvoit avoir raiſon, en préconiſant ainſi la repréſentation de nos chefs-d'œuvre dramatiques. Où peut-on mieux connoître l'homme que ſur le théâtre ? Où les paſſions ſont-elles plus miſes en jeu ? Où les grands traits ſont-ils plutôt remarqués & ſentis, & les défauts avec les ridicules plus juſtement relevés ?

ÉLOQUENCE DU BARREAU.

LES Grecs & les Romains, qui ont été nos maîtres presque en tout, en poësie aussi-bien qu'en histoire, sont cause que nous avons été longtemps égarés dans ce genre d'éloquence. On a cru devoir les prendre pour modèles dans cette partie : on ne songeoit point que le génie de leur barreau n'avoit rien de commun avec celui du nôtre. Les anciens, nés dans des républiques, au milieu des plus violentes factions, traitoient, dans leurs plaidoyers, des affaires d'état les plus importantes. Il falloit que l'élévation de leur discours répondît à la dignité du sujet : aussi leur éloquence est-elle véhémente & passionnée.

Mais ce qui étoit de toute nécessité alors, seroit une puérilité aujourd'hui que les intérêts ne sont pas les mêmes. Une terre, une maison, un testament, une injure personnelle, & semblables

cauſes particulières auxquelles nos avocats ſont bornés, peuvent-elles agiter les puiſſances de l'ame, frapper l'imagination auſſi fortement que l'ambition de Philippe, la trahiſon de Catilina & les fureurs d'Antoine, que le ſalut d'Athènes & de Rome? C'eſt pourtant cet enthouſiaſme, ces ornemens, cette ſublimité de penſées, ce faſte d'expreſſion, tous ces reſſorts puiſſans dont Démoſthène & Cicéron firent uſage, que nos avocats ont cru, pendant plus de quatorze ſiècles, devoir imiter. Le moindre d'eux, en plaidant, croyoit repréſenter un avocat conſulaire.

Le premier, en France, qui ait eu le courage de faire la guerre à ce mauvais goût & de vouloir amener la réforme dans le barreau, eſt *Gabriel Guéret*. Il avoit plaidé très-longtemps au parlement de Paris, avec la plus grande diſtinction, lorſqu'en 1666 il donna ſes *Entretiens ſur l'éloquence* qui convenoit le mieux aux avocats. Son livre étoit le fruit d'un travail immenſe, d'une connoiſſance profonde des hommes & du barreau. Cet avocat, né avec un ſens droit, un eſprit clair & juſte, avec une paſſion forte pour la véri-

té, ſentit qu'elle étoit continuellement étouffée par un étalage ridicule de paroles inutiles & pompeuſes. Il comprit combien une ſolide & élégante dialectique ſeroit plus convenable au barreau qu'une éloquence d'apparat; combien on faciliteroit aux juges le moyen de voir clair dans une cauſe & d'opiner ſurement, ſi on préféroit, à l'adreſſe & aux faux raiſonnemens de l'art, l'expoſition ſimple des faits, les principes néceſſaires pour décider les queſtions controverſées, les conſéquences qui en réſultent, & enfin la diſcuſſion des difficultés.

Guéret condamnoit ſurtout le talent d'émouvoir les paſſions: il ne vouloit pas qu'on en fit uſage au barreau. L'avocat qui les regardoit comme le plus puiſſant reſſort pour amener les juges à ce qu'on veut, paroiſſoit au réformateur une peſte dans l'état. Point d'entaſſement, point de figures, point de *pathos*, point d'émotion empruntée, diſoit-il; ou, ſi l'on y a recours, c'eſt ſe rendre indigne de ſa profeſſion, c'eſt gâter ſa propre cauſe & ſuppoſer les juges malhonnêtes gens. Il s'appuyoit de l'autorité d'Ariſtote, qui ne veut

pas que les avocats remuent les paſſions ; & de la défenſe que fit l'aréopage, à ceux d'Athènes, d'employer le pathétique.

On ſe doute bien des ennemis que dut ſe faire *Guéret*. Il en fut de lui, comme il en eſt de tous ceux qui veulent innover dans quelque profeſſion que ce ſoit. Les avocats, ſes confrères, le percèrent de mille traits ſatyriques. Il y eut des factums, pour lui prouver qu'il étoit un perturbateur du repos public. On l'accuſoit de ne recommander la ſimplicité, que parce qu'il manquoit d'élévation & de génie. Ses confrères prirent cette vengeance de l'affront qu'il leur faiſoit, en dévoilant la démence de leurs plaidoyers. Mais Guéret, perſuadé qu'il avoit raiſon, enthouſiaſte comme le ſont tous les gens à ſyſtême, n'abandonna pas le ſien : il alla toujours en avant.

Les citations ſont une ſuite du pathétique, de l'envie de faire illuſion & de captiver l'eſprit des juges. Guéret ne voulut pas non plus en entendre parler. Elles lui parurent preſque toujours étrangères à un plaidoyer ; d'autant plus qu'elles n'ont pas été goûtées

des anciens, qui citent rarement & jamais hors de propos.

Les citations étoient devenues à la mode au palais, du temps du premier préſident de Thou : ce magiſtrat les aimoit. Le célèbre avocat Briſſon en impoſoit ſingulièrement par-là. Cet homme donna le ton à ſes confrères. Il ſçavoit quelque choſe, & ſes imitateurs étoient très-ignorans. Bientôt ils ne furent plus que des charlatans & des ſaltinbanques. Au lieu du raiſonnement & de la préciſion, ils n'avoient dans la bouche que de grands mots, de l'emphaſe & des puérilités. On noyoit un rien dans un fatras de paroles. Le fond de la cauſe la plus claire diſparoiſſoit ſous cet entaſſement ridicule de compilations de toute eſpèce (*). Les orateurs, les hiſtoriens, les

(*) A combien d'avocats on eût pu dire alors ce que Martial diſoit au ſien. *Epig. l. XIV.*

Non de vi, neque cæde, nec veneno,
Sed lis eſt mihi de tribus capellis.
Vicini queror has abeſſe furto.
Hoc judex ſibi poſtulat probari.
Tu Cannas, Mitridaticumque bellum,
Et perjuria punici furoris,

poëtes Grecs & Latins, l'écriture ſainte, les pères de l'égliſe, étoient un repertoire de paſſages. Tel avocat, qui n'avoit jamais lu Tertulien ni ſaint Auguſtin, les citoit continuellement, & les appelloit au ſecours de ſa cauſe.

Guéret s'éleva fortement contre ce goût de ſon ſiècle, ou plutôt contre l'abus le plus grand qu'il pût y avoir au barreau & le plus difficile à déraciner. Il parla, il écrivit en toute occaſion. Ses confrères, qui déjà lui ſçavoient très-mauvais gré de la première réforme qu'il avoit voulu introduire

---

Et Syllas, Marioſque, Mutioſque,
Magnâ voce ſonas, manuque totâ.
Jam dic, Poſthume, de tribus capellis.

Pourquoi parler, dans mon affaire,
De viol, de poiſon, de fureur ſanguinaire.
J'avois trois chèvres; un voiſin
Vient de me les voler; je me plains du larcin.
Le juge veut du cas une preuve très-claire.
Vous citez de grands noms dont nous n'avons que faire,
Mithridate, Annibal, le brave Mutius,
L'implacable Sylla, l'illuſtre Marius.
La flamme eſt dans vos yeux, l'écume ſur vos lèvres.
Mais, encore une fois, parlez de mes trois chèvres.

parmi eux, & qui avoient exercé ſi cruellement ſur lui & leur langue & leur plume, renouvellèrent toute leur animoſité. Ils plaidèrent pour l'érudition qu'ils croyoient perdue en France, parce qu'elle ne ſeroit plus où elle ne devoit pas être. Ils accusèrent Guéret de favoriſer l'ignorance, afin de juſtifier la ſienne.

Cependant, parmi les avantages ſans nombre que ce ſyſtême procuroit aux avocats, il n'y a peut-être qu'un ſeul tort réel qu'il leur faſſe ; c'eſt qu'il refroidit l'imagination. Elle eſt rarement ſatisfaite dans le plaidoyer le plus beau, le plus clair & le plus ſimple. Auſſi ce genre de compoſition exige qu'on s'y adonne de bonne heure, & qu'on n'en ait entamé aucun autre. Quantité de gens, qui s'étoient appliqués d'abord à la littérature, & qui ont voulu enſuite ſuivre le barreau, ont été forcés de renoncer à leur entrepriſe.

Au milieu de cette perſécution injuſte contre notre réformateur, il eut quelques partiſans ; mais ils adoucirent ſon idée. Au lieu de ſoutenir comme lui (ce qui pourtant eſt très-vrai dans le fond) qu'il n'y a preſque point de

cas où l'on ſoit obligé de citer, & que, de mille arrêts qu'on rapporte & dont on ſe prévaut pour ſa cauſe, il n'y en a pas deux qui ſe reſſemblent ou qui y reviennent; ils dirent ſimplement qu'en fait de citations, il falloit du choix, de la juſteſſe & de l'économie. Ils recommandèrent qu'on ne les fît point dans une langue étrangère, à moins qu'il ne s'agît d'un texte ou d'une loi déciſive. En défendant aux avocats de faire le fond de leurs études de tant de livres inutiles à leur profeſſion, ils les bornèrent à l'étude des loix naturelle, divine & humaine; loix anciennes & nouvelles; loix païennes & chrétiennes; loix étrangères & loix du royaume. Ce champ eſt aſſez vaſte pour occuper un homme tout entier: ceux même qui l'ont cultivé toute leur vie ont peine à s'y reconnoître.

Un nommé *le Gras*, avocat ſans occupation & qui ſe croyoit un écrivain du premier ordre, pour avoir donné au public une mauvaiſe rhétorique Françoiſe, déclama contre la réforme projettée. Il annonça, d'un ton pathétique, la ruine du barreau. Il repréſenta l'ombre de Démoſthène & de Cicé-

ron, remontant du séjour des morts dans la tribune aux harangues, pour foudroyer de telles nouveautés & pour en prévenir les suites. Il n'y a point d'invectives qu'il ne mît dans la bouche de ces grands hommes. Son livre en faveur de leur éloquence majestueuse & rapide, est une déraison d'un bout à l'autre. Ce qu'il y a de moins mal, c'est l'éloge qu'il fait de l'utilité & de la noblesse de la profession d'avocat.

Cette profession est peut-être la première de toutes, à quelques égards. Son triomphe étoit dans Athènes & dans Rome : en France, on lui rend aussi justice. Néanmoins on se plaint que cet état est déchu de son ancienne splendeur. Il seroit aisé de la lui rendre, quelques rares que soient les talens supérieurs, si les avocats redoubloient de délicatesse sur l'honneur, sur les bienséances, sur l'attention à ne tourner en ridicule & à ne diffamer personne ; s'ils ne s'injurioient point, comme il est de règle, à haute voix, pendant que les juges sont aux opinions ; s'ils ne se chargeoient pas indifféremment de toutes sortes de procès (*). Avec quelques at-

(*) Quelle réponse affreuse que celle d'un de ces

tentions, on rameneroit ce temps où l'on devenoit chancelier ſans paſſer par d'autre grade que celui d'avocat. On a vu un homme de qualité, qui, pénétré de la nobleſſe de ſa profeſſion, ſignoit, le marquis de ***, avocat.

Par malheur pour l'éloquence du barreau, les ſentimens de *le Gras* & de ſes pareils prévalurent ſur ceux de la raiſon. L'éloquence continua d'être en proie à la barbarie, & n'a commencé de triompher que vers la fin du dix-ſeptième ſiècle. Dans le plus beau du règne de Louis XIV, où tout prit une face nouvelle, cette éloquence ne fut point totalement réformée. Les changemens qu'y apportèrent le Maître & Patru ſont quelques pas vers le but qu'on devoit ſe propoſer; mais on étoit encore, de leur temps, bien loin de la perfection. On trouve, dans ceux qui furent appellés les deux lumières du barreau, des applications forcées, un aſſemblage d'idées ſingulières & de

---

meſſieurs à un premier préſident qui lui reprochoit d'en uſer ainſi! » J'ai perdu tant de bonnes cauſes, » & j'en ai gagné tant de mauvaiſes, qu'aujourd'hui » je me charge de toutes.

mots emphatiques, un ton insupportable de déclamateur ; quelques belles images, il est vrai, mais souvent hors de place ; le naturel sacrifié à l'art, & l'état de la question presque toujours perdu de vue. De semblables plaidoyers ne doivent exciter d'autre admiration que celle qu'ils aient passé, pendant si longtemps, pour des modèles.

L'époque décidée de la révolution importante arrivée au barreau n'est fixée qu'à notre siècle : il n'a été donné qu'à lui de voir créer, en un sens, cette éloquence. La vérité s'est fait jour à travers tous les nuages dont la chicane la couvroit. Elle abjure tout art imposteur, tout faste de l'érudition, tout faux brillant des fleurs, l'inutilité des digressions, tout ce qui n'est que de pur ornement. Elle vient à la voix de celui qui réunit la précision, la pureté du langage, la force & la justesse du raisonnement, une méthode aisée & claire. Tels ont été Cochin, le Normand, Julien de Prunay, Aubri, Laverdi : tels étoient encore la Monnoie & Guéau de Reverseaux. C'est sur les pas de ces puissans génies, que s'en

élèvent tous les jours d'autres.

Le fameux Cochin a ſurtout donné le ton. On ſçait le cas que faiſoit de lui le judicieux premier préſident Portail. Tous les deux ont mis pour jamais, en France, nos avocats ſur la bonne voie; l'un par ſon exemple, & l'autre par la guerre qu'il fit, toute ſa vie, au verbiage emphatique.

Les ſeules occaſions où l'on peut s'élever, c'eſt dans les diſcours d'apparat, tels que ceux des avocats généraux à l'ouverture des audiences, ou dans les grandes affaires. Comme ils ont à parler de politique ou de légiſlation, leurs harangues doivent être pleines de mouvemens & de grandes vues. Les diſcours de l'illuſtre d'Agueſſeau annoncent un orateur formé ſur les meilleurs modèles & un génie du ſiècle paſſé.

ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE.

C'EST le genre d'éloquence qu'on a porté le plus à sa perfection. Presque tous les autres sont restés au-dessous de ce qu'ils peuvent être : celui-là seul a produit de dignes rivaux de Démosthène, de Cicéron & de saint Jean Chrysostome. On retrouve, dans plusieurs beaux endroits de nos sermons, l'ame, le génie, le feu, cette force de raisonnement, cette éloquence véhémente & rapide, victorieuse des esprits & des cœurs, qui caractérise ces grands hommes. Cette grande éloquence, si ridicule quand elle est déplacée, semble faite pour traiter l'objet le plus important de l'homme. C'est une vérité à laquelle tout le monde n'a pas voulu se rendre. Les contradictions qu'elle a essuyées ont été le signal d'une guerre très-vive entre le fameux docteur Arnauld & Philippe Coibaud Dubois de l'académie Françoise.

Cet académicien obscur, un de ces

de ſaint Auguſtin, le modèle de la vraie éloquence de la chaire.

Pour amener cette révolution qu'il deſiroit tant, il traduiſit & fit imprimer, en 1694, quelques ſermons choiſis de ce père, qui avoit étudié longtemps les règles de l'éloquence. L'académicien Dubois mit à la tête de ſa traduction une longue préface, qui étoit le développement de ſon ſyſtême. Il y fait valoir l'exemple de Jéſus-Chriſt qui, pour convertir les ſouverains auſſi-bien que les ſujets, n'employa que le langage ordinaire. Il cite ſaint Paul, dont toute la ſcience étoit Jéſus-Chriſt, & Jéſus-Chriſt crucifié. Il fait l'éloge de pluſieurs orateurs formés ſur de tels modèles.

L'écriture, ſelon lui, préſente, tout à la fois, aux prédicateurs les vérités qu'ils doivent annoncer & la manière dont ils doivent les rendre. Toutes ces reſſources, dit-il, ſi étudiées, & qu'on tire avec tant de peine de l'art, ſont le poiſon le plus dangereux qu'un prédicateur puiſſe offrir à ceux qui l'écoutent. L'imagination, échauffée par les grands traits de l'éloquence, ſe livre toute entière à l'admiration du ta-

lent, ne goûte que les images ſenſibles, & ſe refroidit ſur les choſes inviſibles & de pure ſpéculation.

Notre réformateur croyoit ſa préface un chef-d'œuvre. Il défioit tous les prédicateurs de pouvoir la réfuter ſolidement. Rien cependant n'étoit plus aiſé : on pouvoit même tourner contre lui l'exemple des apôtres & des pères. Il s'en faut bien que leur éloquence ne nous préſente jamais qu'une majeſtueuſe ſimplicité, qu'ils aient toujours montré la vérité ſans parure & ſans art. Saint Paul lui-même, foudroyant la raiſon humaine au milieu de l'aréopage, met en mouvement les reſſorts les plus puiſſans de l'éloquence.

Et à l'égard des pères, ne l'ont-ils pas employée également ? Quelle profondeur de raiſonnemens, quelle rapidité de penſées, quel langage élevé, pur, élégant & pittoreſque dans le grand ſaint Baſile, qu'Éraſme oſoit préférer à Démoſthène ! Quelle pompe, quelle douceur, quelle juſteſſe, quel enchantement dans ſaint Chryſoſtôme, que l'on peut comparer du moins à Iſocrate ! Quels traits de force & de lumière, quelle diction pure &

coulante dans saint Jérôme ! Que de fleurs, que d'ornemens, que d'onction dans saint Bernard ! Presque tous les anciens orateurs sacrés ont fait usage de leur talent. Ils se sont servis des avantages qu'ils tenoient de la nature & des leçons des grands maîtres de l'art. Aucun n'a négligé de convaincre l'esprit, d'échauffer le cœur, & de triompher des passions.

Leur éloquence même, bien loin d'être simple, uniforme, a toujours porté l'empreinte de la différence de leur caractère personnel, de celle des mœurs générales & de l'esprit dominant de leur siècle. S'ils ont mis dans leurs sermons plus de naturel & de simplicité qu'on n'en trouve dans les nôtres, c'est que, le siècle où ils vivoient étant moins difficile que celui-ci sur l'article des bienséances, ils ont eu moins de ménagemens à garder dans la peinture des vices ; peinture aussi grossière que les vices mêmes qu'ils reprennent. Mais aujourd'hui qu'on voit la débauche s'allier avec une sorte de décence, aujourd'hui que le vice est devenu ingénieux, il a fallu, selon une réflexion judicieuse, *le devenir avec*

lui, pour le combattre; employer les ſecours de l'éloquence humaine, pour le rendre plus odieux; convaincre enfin l'eſprit & aller au cœur, par tous ces grands mouvemens qui ébranlent l'ame & la tournent au bien & à la vertu.

Il eſt vrai qu'en permettant à nos prédicateurs, dans les panégyriques ſurtout, les ornemens & une certaine reſſemblance avec les anciens orateurs d'Athènes & de Rome, on outre ſouvent les choſes. On court puérilement après les fleurs & après l'eſprit. On ne diſtingue point aſſez les perſonnes devant qui l'on parle. Le moindre prédicateur, devant le plus chétif auditoire, imagine parler aux grands & briller dans la chapelle de Verſailles. On fait quelquefois les peintures les plus indécentes, juſqu'à repréſenter une femme frivolement occupée à ſa toilette, avec toute la vivacité d'une paſſion, tous les termes de la plus fade coquetterie; juſqu'à dire, mot pour mot, comme faiſoit le P. de ***, un billet qu'il ſuppoſoit avoir été écrit par un amant à ſa maîtreſſe.

Le ſyſtême de l'abbé Dubois peut

être appuyé de l'exemple des nations ſeptentrionales : leurs prédicateurs abandonnent les ornemens & le pathétique. On ſe moque, dans preſque tous les pays proteſtans, d'un prédicateur qui ſe livre à ſon imagination. Les ſermons y ſont auſſi froids, compaſſés & didactiques, qu'ils ſont chargés, en Italie, de traits ſaillans & de pieuſes extravagances. Quand on lit *Segneri*, le plus ſage & le plus eſtimé des prédicateurs Italiens, & qu'on lit enſuite *Tillotſon*, le modèle des prédicateurs Anglois, on eſt frappé de leur contraſte énorme. On a peine à concevoir que, la nature étant partout la même, on plaiſe cependant par des voies ſi oppoſées. Ils parlent l'un & l'autre purement & correctement ; mais autant l'Italien eſt plein d'onction, d'ame & de vie, autant l'Anglois eſt ſimple & naturel partout, dans ſes diviſions, dans ſes preuves, dans ſes réflexions, dans ſes paſſages trop fréquens.

Mais l'abbé Dubois ne ſçut pas employer tous ces argumens en faveur de ſon opinion. Il ne parla point des prédicateurs du Nord, & peignit mal les

nôtres. Boſſuet & Bourdaloue furent mis, par lui, au rang des Cotin & des Caſſaigne. Tout glorieux de ſes nouvelles idées, il envoya ſa fameuſe préface au docteur Arnauld, ſon ami, ſon ancien maître, dont il briguoit le ſuffrage.

Arnauld la reçut lorſqu'elle avoit déjà commencé de ſoulever tous les prédicateurs du royaume. Ce grand homme, admirateur paſſionné de la vraie éloquence de la chaire, de cette éloquence forte, animée, don ſi rare de la nature & le plus puiſſant reſſort du cœur humain, fut indigné du ſyſtême nouveau : il écrivit promptement pour réfuter d'auſſi ſingulières idées.

Il montra, dans ſa réponſe à l'académicien Dubois, que ſaint Auguſtin avoit eu ſouvent recours à l'art & aux règles de l'éloquence ; qu'il ſçavoit être profond, lumineux & véhément à propos ; que, prêchant au peuple d'Hippone ſur les ſujets les plus ſtériles & les plus ſpéculatifs, il avoit mis dans ſes diſcours du corps & de la conſiſtance ; qu'il n'en étoit pas de tous les ſermons de ce père comme de ceux qu'on a nouvellement traduits, & qui

ne

ne ſont que des diſcours familiers, compoſés à la hâte, ſans préparation & ſans méthode. Il nia que l'évangile préſentât, tout à la fois, aux prédicateurs & *les vérités qu'ils doivent dire & la manière dont ils doivent les dire.*

Point d'objets, répétoit-il, auſſi frappans & qu'on doive rendre avec plus de dignité & d'appareil, que ceux que nous offre la religion chrétienne. *Son établiſſement miraculeux, ſon triomphe ſur les démons & ſur les paſſions des hommes, la violence qu'elle nous commande de faire à nos deſirs, la réformation du cœur, la ſublimité de ſes myſtères & de ſes dogmes, l'éternité de gloire & de ſupplices qu'elle nous préſente, l'héroiſme de ſes généreux athlètes;* toutes ces idées, véritablement grandes, prêtent plus à l'éloquence, au génie heureuſement né pour l'art oratoire, que les intérêts des plus grands états.

Cette réponſe du docteur Arnauld, écrite avec ſon feu ordinaire, foudroyoit l'ennemi de toute élévation & de tout pathétique dans les ſermons. Heureuſement ce dernier ne la lut point; il mourut comme elle étoit encore ſous preſſe: mais, né ſenſible à

l'excès à la critique, on dit qu'il ſeroit mort à la lecture.

Tout plat écrivain qu'étoit l'académicien Dubois, il eut, en France, quelques partiſans de ſon ſyſtême. Des perſonnes, qui n'avoient guère lu Cicéron ni Démoſthène, qui connoiſſoient à peine de nom ces génies puiſſans & créateurs, joignirent leur voix à la ſienne, pour empêcher tout jeune prédicateur de ſe remplir de leurs plus beaux traits, & de s'embraſer de leur feu. Mais toutes les tentatives réunies de ces ridicules ennemis du goût & des vrais intérêts de la religion, furent inutiles & tournèrent contr'eux-mêmes. Arnauld les terraſſa tous. Après la mort de ce digne ſoutien de l'art de prêcher, ils eurent affaire à Nicole & au P. La Rue, qui achevèrent de les rendre ridicules.

De ce grand démêlé, paſſons à celui qu'a fait naître l'habitude de diviſer en deux ou trois points. C'eſt un reſte de la barbarie & de ce mauvais goût auquel la chaire a été ſi long-temps en proie. Ceux qui l'ont réformée d'ailleurs, n'ont oſé rien changer à cet égard. Ils ont précieuſement conſervé

une puérilité consacrée. Par cette annonce ridicule, l'action du discours est nécessairement affoiblie. Un sermon devient la matière de plusieurs. L'imagination est refroidie ; l'attention nécessaire, détruite ; un plan, quelque beau, quelque grand qu'il puisse être, défiguré.

L'archevêque de Cambrai, Fénélon, s'est élevé plus fortement que personne contre l'usage de ces divisions. Il les condamne dans ses *Dialogues sur l'éloquence*. Il fait sentir, avec ce stile enchanteur & persuasif qui lui est propre, combien elles nuisent à un prédicateur. Elles arrêtent l'essor du talent, si elles ne l'étouffent même. Toutes les fois que M. de Voltaire a eu occasion de parler là-dessus, il a gémi également de voir un tel abus aussi enraciné. Il en rapporte l'origine à la décadence des lettres.

Mais il va plus loin que Fénélon ; il trouve encore ridicule cette coutume de prêcher sur un texte, d'en faire une espèce de devise ou d'énigme que le discours développe. L'opinion de deux hommes, tels que Fénélon & M. de Voltaire, méritoit d'être respectée: mais

il s'eſt trouvé des écrivains qui n'en ont fait aucun cas : entr'autres, celui qui nous a donné la notice de tant de livres, ſous le titre de *Bibliothèque Françoiſe*.

Il ſe déclare, ſans balancer, pour la méthode des diviſions recherchées ; uſage que méprisèrent les Grecs & les Romains ; que les Anglois, ennemis de toute contrainte, n'ont pas manqué de ſecouer ; & dont, en dernier lieu, s'eſt éloigné parmi nous un prélat, capable, par ſa grande réputation & par ſon exemple, de réformer nos idées à cet égard, & de hâter les changemens deſirés dans l'éloquence chrétienne. L'abbé Goujet prétend que ces deux ou trois parties qui diviſent communément un ſermon, n'empêchent point d'en faire un tout régulier & bien ſuivi, d'approfondir les raiſonnemens, de varier la matière. Il ajoute qu'ils ſoulagent la mémoire de l'auditeur, & contribuent à mettre, dans un diſcours, de la méthode & de la clarté.

Si l'abbé Goujet n'avoit eu pour lui que ſes argumens & quelques foibles défenſeurs qu'il ſe fit de ſa cauſe, il eût bientôt ſuccombé ſous le poids des

raiſons de ſes adverſaires. Mais, par malheur pour l'opinion de la réforme projettée, il étoit fortifié de l'autorité de nos plus fameux orateurs. Tous ont diviſé leurs ſermons; tous les ont compaſſé ſur une citation d'une ligne ou deux, & tous diviſent encore : tous citent un texte primordial, pour en faire éclore leur deſſein & leurs plus belles idées : tant l'habitude a d'empire, & prévaut quelquefois contre la raiſon.

La troiſième diſpute regarde cette queſtion, encore indéciſe, s'il ne ſeroit pas plus avantageux de lire un ſermon que de le prêcher de mémoire.

Le célèbre La Rue, le prédicateur de ſon ſiècle qui débitoit le mieux, le vrai Baron de la chaire, ſi on oſoit le dire, étoit d'avis de l'affranchir de cet eſclavage. Il ne penſoit pas que ce fût nuire à l'action que de tenir un cahier à la main & d'y lire d'excellentes choſes, que d'être au moins raſſuré par une perſonne dont l'emploi ſeroit de ſuggérer ce qui ne s'offre plus à la mémoire. Il expoſe, dans un écrit, tous les avantages qui réſultent de ſon idée, & les inconvéniens qu'elle préviendroit.

Un prédicateur ne ſeroit plus, comme il arrive quelquefois, autant de temps à retenir un ſermon qu'à le faire. Ceux qui apprennent difficilement, mais qui compoſent avec facilité & avec génie, attireroient une foule d'auditeurs; & ceux qui n'ont pour tout mérite que de la hardieſſe & de la mémoire, qui prodiguent le dégoût & l'ennui, céderoient enfin au talent, & ne dégraderoient plus la dignité de la chaire. On ne ſeroit point en danger de compromettre ſa réputation devant la multitude qui fait circuler, dans la ſociété, comme un très-grand ridicule, un moment d'abſence de mémoire.

Bien d'autres raiſons très-ſatisfaiſantes que le P. La Rue apportoit en faveur de ſon opinion nouvelle, furent combattues par tout ce qu'il y avoit alors d'ignorans ſermoneurs à préjugés, & que la moindre innovation effraye.

La Rue défendit ſon ſyſtême. Il écrivit de nouveau pour le faire goûter, & il y parvint en partie. Quelques prédicateurs adoptèrent ſa façon de penſer, & c'étoient même les plus célèbres. Ils avoient éprouvé plus d'une

fois combien l'exécution en ſeroit utile, & il n'eſt perſonne qui n'éprouve la même choſe en certains momens. Maſſillon ne deſiroit rien tant que de voir établir cet uſage (*).

Mais tout ce que put écrire & dire le P. La Rue en faveur de ſon opinion, quelque approuvée qu'elle fût des gens raiſonnables, ne perſuada jamais la multitude. On continua, & l'on continue encore à prêcher de mémoire, parce que l'on croit que c'eſt un uſage univerſel.

Cependant qu'on ſe tranſporte à Londres, je ne dis pas dans les aſſemblées des *Quakers*, qui parlent tous par inſpiration, mais dans les égliſes nationales, dans celles de la religion dominante, & l'on verra leurs prédicateurs lire leurs ſermons. S'ils ont la froide monotonie d'un diſſertateur, en récompenſe ils ſe mettent à l'aiſe eux

(*) Il lui étoit arrivé, auſſi bien qu'à deux autres de ſes confrères, de reſter court en chaire, préciſément le même jour. Ils prêchoient tous les trois à différentes heures, un vendredi ſaint, & voulurent s'aller entendre alternativement. La mémoire manqua au premier; la crainte ſaiſit les deux autres, & leur fit éprouver le même ſort, au point d'être longtemps à ſe remettre.

& leurs auditeurs. Le déſagrément réciproque, ſuite du défaut de la mémoire, n'eſt plus à craindre.

La dernière querelle qui s'éleva au ſujet de la prédication, fut entre M. de Montcrif, & un avocat au parlement de Paris : le premier gémiſſoit de la voir ſi négligée. Pour la réformer & lui donner un éclat nouveau, il quitta le ton de poëte, d'auteur profâne, & prit celui de citoyen vertueux, & de chrétien zélé.

Si les prédicateurs ſont abandonnés, dit-il dans une lettre au roi Staniſlas, ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes. D'où vient ne ſont-ils pas plus courts & paſſent-ils la demi-heure, *étendue proportionnée à la durée d'application dont le plus grand nombre d'auditeurs eſt capable ?* D'où vient (& c'eſt le grand projet de M. de Montcrif pour rendre la prédication utile), ne ſuppléent-ils pas au talent qui leur manque, en ſe bornant à réciter les beaux ſermons que nous avons dans notre langue ? D'où vient enfin ne cherchent-ils pas *à toucher le cœur plutôt qu'à frapper l'eſprit*, ſelon la réfle-

xion d'une princeſſe pieuſe, qui vouloit qu'on lui fît aimer davantage la religion, & qu'on la lui prouvât moins. Ces trois remarques méritent de l'attention ; mais elles ne furent pas ſans réplique, comme l'auteur s'en flattoit.

L'avocat les combattit l'une après l'autre dans une lettre imprimée. Il y condamne d'abord cette idée d'aſtreindre tous les prédicateurs à n'être que demi-heure en chaire. Cet eſpace ne lui ſemble pas ſuffiſant pour plaire, perſuader & toucher. C'eſt les mettre, ſelon lui, dans le cas que leur diſcours reſſemble à *un ſquelette décharné, ſans conſiſtance & ſans chaleur.*

Il ne voudroit pas non plus qu'on amenât la mode de prêcher les ſermons d'autrui, de faire reparoître en chaire ces grands hommes qui l'ont illuſtrée, comme on remet ſur la ſcène les grands poëtes dramatiques ; qu'un prédicateur annonçât qu'il prêchera pendant tout le carême *tantôt un ſermon de Bourdaloue ; tantôt un autre de Chéminais ; un jour Fléchier, un autre jour Maſſillon.* Il doute qu'une telle méthode réuſsît ; & nous aſſure qu'elle

introduiroit l'ignorance parmi les prêtres, décourageroit les jeunes miniſtres de l'évangile, étoufferoit en eux le talent. Celui de Maſſillon, dit-il, eut été perdu, s'il ſe fut aviſé de prêcher les ſermons de Bourdaloue. Que de faux raiſonnemens !

Quand M. de Moncrif conſeille aux jeunes prédicateurs d'apprendre les plus beaux ſermons & de les débiter, il ne parle point de ceux qui ſont nés avec un talent décidé pour la chaire. Il n'enviſage que cette foule inutile de ſermoneurs ennuyeux & monotones qui débitent, avec emphaſe & tant de confiance, des choſes communes, puériles & ridicules. Il ſeroit d'avis que, dans le cas où l'on n'excelleroit point pour la compoſition, on ſe bornât au mérite d'un déclamateur. Un religieux en uſoit de la ſorte : il déclamoit ſupérieurement, & prévenoit avec ingénuité ſes auditeurs, leur déclaroit qu'il ne pouvoit mieux faire, que de leur donner les ſermons des prédicateurs les plus vantés.

Cette façon de penſer, devenue générale, ne ſeroit point humiliante ; elle auroit même de quoi flatter le décla-

mateur ; il s'attireroit des louanges à proportion de ſon talent pour débiter. L'ignorance ſeroit également proſcrite & l'émulation encouragée, le génie voulant toujours prendre ſon eſſor.

L'amour des productions nouvelles y feroit courir. Si elles étoient bonnes, on les goûteroit, on les redemanderoit : ſi elles étoient mauvaiſes & ſur-tout ridicules, on les mépriſeroit ; on forceroit l'auteur à ſe taire, & l'on s'en tiendroit aux chefs-d'œuvre des maîtres de l'art. La comparaiſon des organes évangéliques avec nos acteurs profanes ſe préſente naturellement ; mais je la laiſſe faire à d'autres.

Venons à la troiſième propoſition, qu'il vaut mieux toucher qu'inſtruire.

L'avocat la rejette également. Il avance qu'elle ne doit point avoir lieu dans un ſiècle où l'ignorance eſt ſi profonde en matière de religion, qu'à peine les gens du monde en poſsèdent-ils les premiers élémens. On ſe fait une eſpèce d'honneur de l'indifférence ſur cette matière, & dans peu les prédicateurs ſeront réduits *à la néceſſité de faire en chaire le catéchiſme.* Il repré-

ſente l'obligation de confondre l'incrédulité & l'eſprit philoſophique du ſiècle, de ne plus ſuppoſer les auditeurs inſtruits ou perſuadés.

Mais ce raiſonnement ne prouve rien. Les incrédules, ou les perſonnes qui ont perdu les premières idées du *catéchiſme*, vont-ils ſouvent au ſermon ? D'ailleurs quelle impreſſion feroient ſur eux quelques inſtructions néceſſairement ſuperficielles ? Veut-on qu'elles ſoient approfondies ? alors un ſermon dégénérera en controverſe. Se mettre à la portée du plus grand nombre des auditeurs, communément ſoumis, & poſſédant aſſez la théorie de la religion, mais froids dans la pratique ; parler à leur eſprit beaucoup moins qu'à leur cœur ; remuer efficacement l'ame, toucher, plaire, entraîner, ſéduire même en un ſens ; voilà quelle doit être la principale qualité d'un orateur chrétien, & c'eſt auſſi celle qui diſtingue Maſſillon.

Il l'a poſſédée au plus haut dégré. C'eſt de tous les prédicateurs celui qu'on lit le plus ſouvent, & qu'on lira le plus lontemps.

Quelle force de raiſonnement chez

le P. Bourdaloue ! quelle profonde & ſublime dialectique ! quelle progreſſion éloquente d'idées dans ce génie créateur, qui tira l'art de prêcher du chaos ! Mais auſſi quelle attention ne faut-il pas pour le ſuivre ? L'onction lui manque : on voit que ſa vaſte érudition avoit deſſéché ſon génie. Il ſacrifie tout au raiſonnement. Perſonne n'étoit plus propre que lui à battre en ruine les ſyſtêmes des eſprits forts ou des hérétiques : auſſi fut-il enſployé pour la converſion des huguenots. On ſe ſouvient encore à Montpellier de l'impreſſion qu'il y fit.

La Rue eſt élevé, ſublime, éloquent, unique même dans quelques ſermons, comme dans celui des *calamités publiques :* il anime tout ; mais ſon imagination le rend quelquefois plus poëte que prédicateur. On retrouve dans ſes ſermons l'auteur de *Lyſimaque*, de *Cyrus*, de l'*Andrienne*, & de beaucoup d'autres ouvrages qui lui font tenir un rang ſur le Parnaſſe. Il eut peut-être donné dans l'eſprit ſans le propos que lui tint un courtiſan : » Mon père, lui dit-il, continuez à » prêcher comme vous faites ; nous

» vous écouterons toujours avec plaiſir, tant que vous nous préſenterez » la raiſon. Mais point d'eſprit. Tel » de nous en mettra plus dans un couplet de chanſon, que la plupart des » prédicateurs dans tout leur carême«.

Chéminais eſt onctueux : on l'appelle le Racine des prédicateurs, comme Bourdaloue en eſt le Corneille. Mais Chéminais eſt foible : ſes productions ſont celles d'un génie heureux, qui n'eſt point encore parvenu à ſa maturité ; & ſa mort l'a empêché de mettre la dernière main à ſes ouvrages.

La Colombière, Gaillard, (*) Ter-

(*) On n'a preſque rien fait imprimer de lui : mais ce qui nous reſte eſt marqué au coin du génie. Il eut, de ſon temps, la plus grande réputation. C'eſt lui qui produiſit la converſion de la célèbre Fanchon *Moreau*, actrice de l'opéra, qui épouſa depuis un capitaine aux gardes ; cette même Fanchon, admiſe à la ſociété du grand-prieur de Vendôme, & pour laquelle il fit à table cet in-promptu. Elle lui préſentoit du tokai :

Fanchon porte le dieu du vin
Et l'enfant de Cythère,
L'un dans ſes yeux, l'autre en ſa main,
Pour nous faire la guerre.
Et lon lan la :
Je crains plus ces dieux-là,
Que celui qui tient le tonnerre.

raſſon, Ségaut, ſont au-deſſous de ces grands modèles. Boſſuet & Fléchier n'ont excellé que dans le panégyrique.

Enfin, perſonne ne touche plus que Maſſillon : perſonne n'a mieux rempli l'objet de la chaire, ni pratiqué le conſeil de M. de Montcrif. Quel pathétique ! quelle connoiſſance du cœur humain ! quel épanchement continuel d'une ame pénétrée ! quel ton de vérité, de philoſophie, d'humanité ! quelle imagination à la fois vive & ſage ! Il entraîne, dans ſon *petit carême*, le courtiſan, l'académicien & l'homme d'eſprit. L'impreſſion que fait toujours cet orateur ſimple, naturel, inſinuant, ſuffit pour faire préférer le ſentiment à l'inſtruction, le pathétique au raiſonnement, les réflexions de M. de Montcrif à toutes celles que lui oppoſe ſon adverſaire.

Voici quelques anecdotes ſur ce prédicateur célèbre. Dès les premières années qu'il fut dans l'Oratoire, on s'apperçut qu'il aimoit le monde. Il ſe répandit dans toutes ſociétés des villes où on l'envoya. Il fut recherché, fêté partout par les agrémens de ſon eſprit, l'enjouement de ſon caractère,

& par un fond de galanterie qu'il conſerva toujours. Avec cette aménité qu'il mettoit dans le commerce de la vie, il paſſoit chez ſes confrères pour être haut & fier. Ses ſupérieurs lui ayant ſoupçonné, pendant ſon cours de régence, des intrigues avec quelque femme, l'envoyèrent dans une de leurs maiſons du diocèſe de Meaux, laquelle eſt une eſpèce de ſolitude : c'eſt là qu'il commença de faire connoître ce qu'il ſeroit par la ſuite. Il n'étoit que huit jours à compoſer un ſermon. Cette grande facilité lui venoit de l'étude qu'il avoit faite de ceux du P. Le Jeune de l'Oratoire. Ce ſermonnaire, diſoit-il, eſt un excellent répertoire pour un prédicateur, & j'en ai profité. Lorſqu'on demandoit à Maſſillon où il avoit pu trouver des peintures du monde auſſi ſaillantes, auſſi finies & auſſi reſſemblantes : dans le cœur humain, répondoit-il ; pour peu qu'on le ſonde, on y découvrira le germe de toutes les paſſions. Il attribuoit la vogue qu'il eut à la ville & à la cour, en commençant à prêcher, en partie à la précaution qu'il avoit eue de débuter avec un nombre de ſermons ſuffiſant pour un

carême. Quand je fais un ſermon, diſoit-il encore, j'imagine qu'on me conſulte ſur une affaire ambigue. Je mets toute mon application à décider & à fixer dans le bon parti celui qui a recours à moi. Je l'exhorte, je le preſſe, & je ne le quitte point qu'il ne ſoit rendu à mes raiſons. Après avoir prêché ſon premier avent à Verſailles, il reçut cet éloge de la bouche même de Louis XIV : *Mon père, quand j'ai entendu les autres prédicateurs, je ſuis content d'eux ; pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été mécontent de moi-même.* Il répondit à un de ſes confrères qui lui faiſoit le compliment le plus flatteur ſur ce qu'il venoit de prêcher admirablement ſelon ſa coutume : *Eh ! laiſſez mon père, le diable me l'a déjà dit plus éloquemment que vous ne pouvez faire.* Les occupations du miniſtère ſacré l'empêchoient de ſe livrer à la ſociété autant qu'il auroit voulu. Sans bleſſer les décences, il oublioit à la campagne qu'il étoit prédicateur. S'y trouvant chez M. Crozat, celui-ci lui dit un jour : *Mon père, votre morale m'effraye, mais votre façon de vivre me raſſure.* Son eſprit de

philoſophie, de conciliation & de tolérance ne ſe manifeſta jamais mieux, que lorſqu'il fut nommé à l'épiſcopat. Il ſe faiſoit un plaiſir de raſſembler des oratoriens & des jéſuites à ſa maiſon de campagne, & de les faire jouer enſemble. Un de ſes neveux nous a donné une bonne édition des œuvres de ſon oncle.

Encore une fois, le ſuccès & le mérite des ouvrages de ce grand homme viennent de ce qu'il cherche moins à inſtruire qu'à toucher. Il ſuppoſe toujours les principes, ou les établit en deux mots, & ſe jette ſur la morale: il préfère le ſentiment à tout: il remplit l'ame de cette émotion vive & ſalutaire, qui nous fait aimer la vertu.

En parlant des prédicateurs qui ont excellé, je n'ai remonté qu'à Bourdaloue: la plupart de ſes devanciers, dans le quinzième & ſeizième ſiècle, ne ſont connus que par leurs ridicules. C'étoient des pieux baladins. Leurs ſermons, remplis de penſées fauſſes, extravagantes, de pointes & d'illuſions puériles, de comparaiſons baſſes & burleſques, de toutes ſortes de bouffonneries & de peintures qui bleſſent

la pudeur ; le tout, rendu dans un jargon barbare, moitié François, moitié Latin, ſont au-deſſous de nos farces & de nos parades.

Le grand art pour captiver un auditoire conſiſtoit à faire des déclamations très-fortes & très-vives ; à déſigner, dans ſon zèle ſatyrique, les perſonnes devant qui l'on parloit ; & ſurtout à raconter des hiſtoriettes ſcandaleuſes (*).

(*) C'eſt par-là qu'*Olivier Maillard*, obſervantin, *Barlette*, *Raulin*, *Meyſſier*, *Guerin*, *Menot*, furent ſi goûtés. On ne peut s'empêcher de rire dans ſes ſermons de celui-ci, ſur l'enfant prodigue & ſur la Magdelaine ; non plus que dans un panégyrique de la vierge d'un autre prédicateur, qui rapporte naïvement que Marie & ſon fils eurent des altercations au ſujet du ſalut de l'ame d'un eccléſiaſtique libertin, quoique dévot à la mère. Autres traits qui ne ſont pas moins certains. Une très-belle religieuſe, appellée *Béatrix*, paſſa quinze ans dans le monde, vivant en courtiſanne, ſans que, dans le couvent, on s'apperçût de ſon abſence ſcandaleuſe, parce que la vierge, qu'elle avoit invoquée, ayant emprunté ſa reſſemblance, s'acquitta de tous ſes emplois, juſqu'à celui de portière. Une abbeſſe, étant devenue groſſe, au ſcandale de ſes inférieures & de l'évêque, eut recours à Marie, qui chargea deux anges de prendre l'enfant, & de le cacher, de façon que, lorſqu'on voulut la convaincre de ſa faute, elle paſſa pour une ſainte calomniée. On trouve, parmi ces contes, celui des oies de frère Philippe. La Fontaine eût pu y en prendre d'autres, auſſi bien que dans *Bocace*.

Telles ſont les querelles qu'on a ſoutenues au ſujet de l'éloquence de la chaire. Leur importance m'y a fait arrêter plus qu'aux autres.

TROISIEME PARTIE.

DE LA POESIE.

Je comprends ſous ce nom, 1°. la poëſie en elle-même; 2°. la verſification & la rime; 3°. l'épopée; 4°. la poëſie dramatique, & généralement ce qui a rapport au théâtre, comme les parodies, la nature des ſpectacles, & la déclamation.

I.

LA POESIE EN ELLE-MEME.

LES uns l'ont condamnée abſolument; d'autres l'ont admiſe, mais avec des modifications. Ces deux ſyſtêmes ont beaucoup de difficultés.

Dans le premier, on établit que la poëſie eſt un des plus grands fléaux dont le genre humain puiſſe être affligé; qu'elle eſt directement contraire aux bonnes mœurs, & à la tranquillité

des états, à leur forme de gouvernement, aux ſages loix, aux uſages reſpectables, à la religion, au commerce, enfin à tous les arts utiles.

On repréſente un poëte comme un être tout particulier, dont la démence peut vivement frapper l'imagination des autres, & tourner les têtes. Platon, qui en avoit une des mieux organiſées, eſt le premier auteur du ſyſtême anti-poëtique.

Dans ſa république & dans ſes loix, définiſant un homme qui s'occupe à faire des vers, il le peint des couleurs les plus affreuſes. Quelques modernes ſe ſont fait gloire d'adopter l'opinion de ce philoſophe, & ont encore chargé le portrait.

Parmi les plus grands ennemis de la poëſie, il faut compter un frère de madame Dacier, ſçavant comme elle quoique moins célèbre ; mais eſprit entêté de réforme. Il voulut l'apporter dans la littérature, ainſi que dans la religion. Après avoir abjuré le calviniſme où ſon père étoit reſté par une indifférence philoſophique & par tolérantiſme, il afficha des idées rigoureuſes & ſingulières. Il trouva la poëſie

ſcandaleuſe, s'appliqua fortement à la décrier, & donna un ouvrage dans lequel il la maintenoit non ſeulement inutile, mais très-dangereuſe. Le livre eſt en Latin : il avoit au moins cet avantage, d'être peu connu ; mais le P. Lamy de l'Oratoire, entreprit de le tirer de l'obſcurité.

Il en fit paſſer les principes & les preuves dans un ouvrage intitulé, *Nouvelles réflexions ſur l'art poëtique.* Il n'eſt guère d'attentat dont il n'ait chargé la poëſie. Cet oratorien aimoit les ſciences & les arts ; mais il n'aimoit que les ſciences abſtraites, quoiqu'il eût beaucoup d'imagination. Il compoſa ſes élémens de mathématiques dans un voyage qu'il fit à pied de Grenoble à Paris.

Faire le procès à la poëſie, c'étoit le faire aux poëtes eux-mêmes ; c'étoit à eux à la venger : Saint-Evremond ſe déclara contr'elle. » La poëſie, dit-» il, demande un génie particulier, » qui ne s'accommode pas trop avec » le bon-ſens. Elle eſt tantôt le lan-» gage des dieux ; tantôt celui des » foux ; rarement celui d'un honnête-» homme «.

Si l'on remonte des particuliers aux princes, on verra que bien des ſouverains ont penſé de même; qu'ils n'ont rien eu tant à cœur que de tenir la poëſie éloignée de leurs états, comme un de ces maux contagieux qui portent la déſolation & la mort partout où ils ſe gliſſent. Perſonne n'a pouſſé la prévention, à cet égard, plus loin que le feu roi de Pruſſe, qui certainement n'avoit lu ni Platon, ni le père Lamy : tout poëte lui étoit un objet odieux (*).

(*) Ce prince, remarquant des caractères tracés au-deſſus de la principale porte de ſon palais à Berlin, demande à ſes courtiſans ce que c'eſt. On le lui explique : on lui dit que ce ſont des vers Latins, compoſés par Wachter, réſident à Berlin. Le roi, courroucé, le mande ſur le champ. Le poëte, en paroiſſant, s'attendoit à une récompenſe ; mais, qu'il fut étonné quand ce monarque lui dit avec menace : *Je vous ordonne de ſortir inceſſamment de la ville & de mes états.* Wachter ſe retira promptement dans le pays d'Hanovre, d'où il paſſa à Leipſic.

Au reſte, ce prince n'aimoit pas plus les philoſophes & les ſçavans que les poëtes : témoin l'exil du célèbre Wolf & le mauvais accueil qu'il fit au jeune Baratier, fils d'un François réfugié, qui lui fut préſenté comme un prodige d'érudition. Le roi lui demanda, pour le mortifier, s'il ſçavoit le droit public. Le jeune homme étant obligé de convenir que non, *Allez l'étudier*, lui dit-il, *avant que de vous donner pour ſçavant.* Le jeune Baratier y travailla ſi fort, renonçant à toute autre étude, qu'il ſoutint ſa

Quelle

Quelle oppoſition de caractère & de goût entre le père & le fils ! Autant l'un déteſtoit la poëſie, autant l'autre en connoît le mérite. Frédéric en fait le plus cher de ſes amuſemens & ſa gloire. Il brigue une place parmi les poëtes François, comme parmi les hiſtoriens & les philoſophes (*)

Auguſte, Adrien, &, ſi nous venons à nos princes, Thibault comte de

---

thèſe de droit public au bout de quinze mois : mais il mourut, peu de temps après, de l'excès du travail. Le prince royal, aujourd'hui roi de Pruſſe, étoit obligé, du vivant de ſon père, de ſe cacher pour étudier, & pour s'entretenir avec quelques ſçavans.

(*) Ses poëſies ne ſont point indignes de lui, quoiqu'on ait dit qu'elles ne ſont que des plagiats ; qu'on y voit moins ſon eſprit que celui des autres ; que l'auteur a fait des vers dans notre langue, comme nous en faiſons dans celle des Romains. La critique eſt injuſte. On convient que les vers du philoſophe couronné manquent quelquefois de ſoin & de fini ; qu'ils n'atteignent pas toujours à notre coloris François : mais, en récompenſe, il les a remplis d'idées, de grandes vues, de morceaux très-poëtiques. Tout, dans les tableaux qu'il trace, juſqu'à ſes germaniſmes & aux expreſſions ſingulières, marque l'empreinte de ſon ame. Je ne ſçais pourtant s'il a lieu de ſe glorifier de l'impreſſion de ſes poëſies. Il en a fait brûler, à Berlin, par la main du bourreau, deux éditions clandeſtines. *L'Epître au Maréchal Keith* ne fait point honneur à un partiſan zélé de la cauſe du proteſtantiſme. Auſſi les proteſtans ſont-ils très-fâchés de cette profeſſion de foi de leur protecteur.

Champagne & roi de Navarre, Charles d'Orléans, François I, la reine Marguerite & quantité d'autres, ont fait des vers. Un plus grand nombre les a seulement aimés (*).

Les ennemis de la poësie, ridicules échos de Platon, voudroient qu'on la bannît totalement. Selon eux, elle sappe tôt ou tard les fondemens des états : elle est la mère de tous les vices ; elle enfante l'ignorance, l'orgueil, l'ambition, la paresse, la débauche, la vengeance, le parjure, l'inceste & l'adultère, l'ivresse de toutes les passions & le mépris de la religion. Ils l'accusent de jetter du ridicule sur la vertu, de mettre en maximes les réflexions les plus détestables, de traiter le plus souvent des sujets licencieux, d'attaquer les réputations les mieux établies, d'ê-

(*) Les vers d'Alain lui procurèrent l'estime & l'affection de Marguerite d'Ecosse, première femme du dauphin de France depuis Louis XI. Passant dans une salle du Louvre où elle vit Alain endormi, elle s'approcha de lui & le baisa. Quelques courtisans ne purent s'empêcher de lui témoigner leur étonnement de ce qu'elle appliquoit sa bouche sur celle d'un homme aussi laid. La princesse répondit en riant : *Je n'ai pas baisé l'homme, mais la bouche qui a dit tant de belles choses.*

tre un cloaque dont l'infection se répand partout. Ils ne voient, dans ceux qu'elle transporte, que des phrénétiques, des monstres dont il faut purger la terre. Ils confondent, dans leurs proscriptions, tant de poëtes aimables, enfans du génie & des graces, avec les poëtes inspirés par la débauche, tels que Pétrone, La Fontaine, Vergier, Ferrand & le dégoûtant Grécourt (*).

(*) Pour quelques contes passables, combien en a-t-il fait dont la lecture révolte? Grécourt amusoit, dans la société, par son enjouement & ses saillies, & s'y faisoit craindre à cause de ses épigrammes & de sa méchanceté. On se souvient encore, à Tours, d'un sermon qu'il s'avisa d'y prêcher étant jeune prêtre. C'étoit un tissu d'anecdotes scandaleuses sur la plupart des femmes de la ville. Prêt à monter à l'autel, un jour de Pâques, on vint le prier de faire une epigramme. Au sortir du sacrifice divin, il dicta les vers. On supputa le temps qu'il avoit pu mettre à la composition, & l'on observa qu'il n'avoit eu que celui du *memento*. On connoît son *Philotanus*. Quelque mécontente que dût être la société, cela ne l'empêchoit point de voir souvent des jésuites de Tours, & de vivre avec eux. Sa frivolité, son amour pour le plaisir, le feu de son imagination, le rendoient incapable de toute étude serieuse & suivie. Cependant il prétendoit à l'érudition; il se disoit très-habile dans le Grec, quoiqu'il n'en sçût pas un mot Cela lui donnoit souvent des ridicules. On se plaisoit souvent à le confondre, lorsqu'il faisoit le capable: mais il payoit d'effronterie. Son grand talent étoit de brouiller, de semer la division partout. Sa réputation ne l'intéressoit guère. Il médisoit encore plus de lui-même que des autres. Il se glorifioit de sçavoir mieux mentir que personne.

Ils blaſphèment contre Anacréon, Ovide, Tibulle, La Suze, Chaulieu, Pavillon & La Fare.

Certains cenſeurs auſtères de la poëſie la rédoutent au point de compter, parmi les belles actions de leur vie, celle de s'interdire la lecture de tout poëte. On a loué madame Racine de n'avoir jamais lu les tragédies de ſon époux.

Mais les anathèmes, lancés contre un art qui fait le charme des ames ſenſibles, ne le rendent point odieux. Il s'éleva, de tous côtés, des voies pour le défendre, & pour empêcher qu'on ne ramenât la barbarie. Les écrivains les plus ardens à crier contre un projet auſſi biſarre, furent ceux qui n'avoient jamais rien donné qu'en proſe.

Les muſes trouvèrent des apologiſtes dans le P. Thomaſſin de l'Oratoire, dans le ſçavant & judicieux abbé Maſſieu, dans le baron des Coutures, ce traducteur, commentateur & ſectateur de *Lucrèce*. Le poëte Gacon fit un éloge exceſſif de la poëſie & des poëtes. Plutôt que de voir profaner le Parnaſſe, il ſe fût enſéveli ſous ſes ruines. Mais ce même Gacon, ſi connu pour avoir

été à la tête de cette association, appellée le *régiment des fous* & de la *calotte*, pensa gâter entièrement la cause qu'il défendoit. Voulant prouver combien la poësie est innocente de tout ce dont on l'accuse, il appuya son sentiment de quelques couplets affreux contre Bossuet & Fénélon, qui avoient condamné le théâtre.

Les partisans du Parnasse alléguoient bien des raisons pour eux. On ne condamne, disoient-ils, la poësie, que faute de s'entendre : on a l'injustice de confondre l'abus d'un talent avec le talent même. Les inconvéniens, attachés à la poësie, se trouvent également dans l'éloquence & dans toutes les parties des belles-lettres. La sculpture, la peinture & la gravure en ont de plus grands encore. Il faudroit que le gouvernement proscrivît aussi ces arts aimables, à cause des objets dangereux qu'ils présentent quelquefois à la vue. Rien, ajoutoit-on, de ce qui est du ressort de l'imagination ne devra être souffert dans un état, parce qu'elle est sujette à des écarts ; qu'elle se frappe de l'agréable, encore plus que de l'utile ; & que l'amour du plaisir & de

la frivolité ne gagne que trop tous les eſprits.

A l'égard de l'impreſſion que peuvent faire les maximes haſardées par les poëtes, il eſt aiſé, diſoit-on, de la prévenir, en ne laiſſant rien paſſer au théâtre & à l'impreſſion qui ſoit contre les bonnes mœurs, contre les loix & le gouvernement.

On ſçait quelle étoit là-deſſus la délicateſſe des Athéniens; quel mauvais traitement ils firent à Euripide, lorſqu'il lui arriva de parler indécemment des dieux. Un acteur, qui jouoit dans une de ſes tragédies, fut prêt, un jour, d'être interrompu & chaſſé du theâtre, pour avoir rendu une maxime pernicieuſe, dont on ne vit le contrepoiſon qu'au dénouement de la pièce. En France, on n'en repréſente point qui n'ait auparavant obtenu l'approbation d'un cenſeur; & ce cenſeur eſt communément auſtère. Il a un milieu à tenir, pour contenter à la fois les ſpectateurs ou les lecteurs qui n'aiment point à voir heurter les idées reçues, & les poëtes eux-mêmes, auxquels il faut laiſſer ces grands traits, ces coups de force & de lumière, cette heureuſe

hardieſſe, par laquelle ſeule il paſſe à la poſtérité.

Enfin (& cette raiſon étoit déciſive) ſi la poëſie, diſoit-on, s'eſt exercée ſur des ſujets de frivolité & de galanterie, elle a traité auſſi tous les autres & les plus ſérieux. Elle n'a pas ſeulement des Pétrarque, des Quinaut, des La Fontaine, elle a ſouvent inſpiré des génies qui l'ont rendue eſtimable. Son origine eſt de la plus grande nobleſſe & de la plus haute antiquité. Strabon prétend qu'elle a précédé l'éloquence; cette primauté ſuffit. D'autres ont cru puérilement que la poëſie avoit été le premier langage de l'homme, qu'il avoit rendu par elle les mouvemens rapides de ſon ame, ces tranſports de reconnoiſſance dont il dut être ſaiſi à la vue du ſpectacle de l'univers. Il eſt vrai ſeulement qu'elle a dreſſé, par la ſuite, l'hommage que mérite l'être ſuprême. Après avoir chanté la divinité, elle eſt deſcendue, par dégrés, aux créatures qu'elle a jugées dignes de ſon encens. Elle a célébré les héros, les conquérans: les fondateurs des empires, les légiſlateurs des nations. Moïſe eſt le père de la poëſie;

c'eſt le premier poëte qu'on connoiſſe. Sa proſe égale les plus beaux vers, & ſon *Cantique* eſt un chef-d'œuvre de verſification. Pourquoi flétrir un art émané du ciel, & qui porte tous les caractères d'une inſpiration divine?

Dans la réfutation des préjugés, répandus contre la poëſie, on n'oublia pas de répondre à celui qui fait regarder ceux qui la cultivent, comme des membres inutiles à l'état, & qui ne ſont d'aucune reſſource. L'injuſtice qu'on faiſoit aux poëtes fut repréſentée vivement. On les jugeoit tous par l'imagination déréglée de quelques-uns. Cela rappelle une réflexion de madame la ducheſſe du Maine, qui ſe trouve dans les *Mémoires de madame de Staal.* Un certain baron, Walef, rimailleur ſubalterne, s'étoit mêlé de faire réuſſir, en Eſpagne, une négociation, & avoit préſenté, au cardinal Albéroni, un *Mémoire* plein de viſions & d'extravagances, dans lequel cette princeſſe étoit compromiſe. Elle en fut indignée, & s'écria: » Il eſt tombé abſolument en » démence; accident ſi ordinaire aux » gens qui, comme lui, ſe mêlent de » faire des vers, que j'aurois dû le pré-

» voir, & ne pas souffrir qu'un pareil » homme pût se vanter d'être connu » de moi «.

On en appelloit aux autres nations qui font plus de cas que nous des poëtes, & qui ne dédaignent pas quelquefois de les mettre à la tête du gouvernement. En effet, rien n'empêche, en Angleterre, qu'on ne soit poëte & homme d'état. Addisson, Congrève, Prior, ont été employés pour des négociations importantes. Ils ont bien servi leur patrie. Les Italiens en ont souvent usé de même. Voulant engager le pape Clément VI, qui faisoit sa résidence à Avignon, de revenir à Rome, ils députèrent, vers lui, Pétrarque, qui lui présenta de très-beaux vers. Si l'ambassade ne fut pas heureuse, & si le pape ne se rendit point à de si pressantes sollicitations, c'est que la poësie, non plus que l'éloquence, n'a pas toujours son effet.

L'Arioste fut aussi chargé d'affaires d'état. On lui donna le gouvernement d'une province de l'Appennin, qui s'étoit révoltée, & qu'infestoient des bandits & des contrebandiers, d'autant plus difficiles à réduire, qu'après avoir com-

mis toutes ſortes d'excès, ils ſe retiroient dans leurs montagnes, & n'y craignoient perſonne. L'Arioſte appaiſa tout; il acquit, dans la province, un grand empire ſur les eſprits, & en particulier ſur ces brigands. Un jour le gouverneur, poëte, plus rêveur que de coutume, étant ſorti, en robe de chambre, d'une fortereſſe qui faiſoit ſa réſidence, tomba entre leurs mains. Un d'eux le reconnut, & avertit le chef que c'étoit le *ſignor Arioſto*. Au nom d'Arioſte, de l'auteur du poëme d'*Orlando furioſo*, tous ces brigands tombèrent à ſes pieds, l'aſſurèrent qu'il n'avoit rien à craindre, l'accablèrent d'honnêtetés, & le reconduiſirent juſqu'à la fortereſſe; ajoutant que la qualité de poëte leur faiſoit reſpecter, dans ſa perſonne, le titre de gouverneur.

Voilà pour ce qui concerne les accuſations dont on charge la poëſie, & qui la font condamner par certaines perſonnes. Quant à ceux qui l'admettent, mais avec des modifications, ils ont ſoutenu encore des diſputes très-vives.

Une de ces modifications tombe ſur les fables, que bien des gens vou-

droient bannir de la poëſie.

Tout le monde ſçait que les fables des Egyptiens, des Grecs & des Romains, compoſoient la religion de ces peuples les plus éclairés de la terre. Elles faiſoient la théologie des anciens ; mais on n'eſt point d'accord ſur l'origine de la mythologie. Les uns la trouvent dans l'écriture, d'autres dans l'hiſtoire ; quelques-uns dans l'aſtrologie, d'autres dans la morale ; le plus grand nombre, dans l'ignorance & dans la ſuperſtition. On a pris pour autant de dieux les perfections de l'être ſuprême, repréſentées ſous des noms divers & ſous ſes différens attributs ; & on a rendu également un culte aux ſignes & à la choſe ſignifiée. Dom Pernetti, bénédictin de la congrégation de ſaint Maur, croit avoir trouvé, en dernier lieu, quelque choſe de mieux. Il explique toutes les fables par l'alchymie. Il prétend que les premiers philoſophes *hermétiques*, c'eſt-à-dire, ceux qui travaillèrent au grand-œuvre & à faire de l'or, ſont les pères de la mythologie ; qu'elle leur étoit un langage particulier ; qu'ils l'avoient imaginé, pour dérober au public la

connoiſſance de leurs ſecrets ; que la poëſie repréſentoit la théorie de leur art ; qu'il leur ſervoit à parler énigmatiquement pour les autres, & très-intelligiblement pour les adeptes, à peu près comme les francs-maçons, qui ſe reconnoiſſent à certains mots & à certains ſignes. Ces philoſophes eurent des diſciples qui en firent eux-mêmes. Leur langage myſtérieux fut adopté inſenſiblement, & ſe répandit dans toutes les parties du monde.

Quoi qu'il en ſoit de la ſource & de l'établiſſement des fables, elles tiennent eſſentiellement au paganiſme, & c'eſt aſſez pour que leur emploi devienne un crime aux yeux de quelques écrivains. Ils les ont jugées totalement étrangères à la poëſie. Ils n'ont fait aucune grace à la fiction, aux allégories, aux alluſions, à toutes les idées profanes. Un poëte chrétien doit ſe paſſer, diſent-ils, de cette multitude de dieux, de déeſſes & de cérémonies. Ils veulent qu'il parle ſans emblêmes ; qu'il n'ait qu'un langage, celui de la vérité. Ils traitent de monſtre la fable & tout ce qui y a rapport ; ils croient même le chriſtianiſme en danger avec

elle. Ces embelliſſemens, cette magie, cette ame qu'elle met dans tout, leur paroît une choſe ſuperflue, nuiſible & criminelle. Ils maintiennent la poëſie aſſez riche de ſon propre fonds, aſſez abondante par elle-même pour fournir à l'imagination, à l'enthouſiaſme, à ce feu rapide & divin qui décèle le génie.

Fleuri, Boſſuet, Nicole, Péliſſon, étoient de cet avis. Les imaginations fabuleuſes, ce merveilleux répandu dans la poëſie Grecque & Romaine, ne trouvèrent pas plus de grace auprès de M. Racine le fils (*).

Cet écrivain, dont les ouvrages reſpirent la religion, qui n'a jamais preſque chanté qu'elle & les dogmes de la grace, prétend que les fables ne ſont qu'un abus de la poëſie; qu'elle a dégénéré du moment qu'elles ont commencé d'être de mode, en Egypte, dans la

(*) Un fameux peintre à portrait l'a repréſenté appuyé ſur un bureau, ayant devant lui les œuvres de ſon illuſtre père, & ſous ſes yeux, ce vers d'Hippolyte, dans la tragédie de *Phèdre*:

Et moi, fils inconnu d'un ſi glorieux père,
Je ſuis encore loin.....

Grèce, en Italie, chez les Gaulois, & même chez les peuples de la Chine & de l'Amérique. La poëfie n'étoit originairement qu'un enthouſiaſme dicté par les idées de la morale & de l'être ſuprême.

Rollin, en condamnant l'uſage des fictions dans un poëte chrétien, n'interdit point certaines figures hardies qui font image, & par leſquelles on donne de la voix, du ſentiment, de l'action même aux choſes inanimées : » Il ſera toujours permis, dit il, d'adreſſer la parole aux cieux & à la terre ; d'inviter la nature à louer ſon auteur ; de ſuppoſer des aîles aux vents pour en faire les meſſagers de dieu ; de prêter une voix de tonnerre aux cieux pour publier ſa gloire ; de perſonnifier les vertus & les vices. On ne peut s'offenſer d'entendre dire d'un conquérant que la victoire accompagne partout ſes pas ; que l'épouvante marche devant lui ; qu'il traîne après lui la déſolation & l'horreur «.

Le poëte Santeuil prit la défenſe des fables, dans le temps qu'on les attaquoit le plus vivement. Il étoit dans

les fougues de sa jeunesse. Enchanté de ce merveilleux qu'elles offroient à son imagination échauffée, il écrivit & combattit pour elles, comme un preux chevalier. Rien ne lui paroissoit au-dessus de ce beau pays de Féerie. Il en représenta tous les agrémens dans des vers latins publiés en 1669, & que le grand Corneille lui fit l'honneur de traduire librement en vers François. Mais Santeuil, le plus enthousiaste & le plus foible des hommes, faisant toujours le contraire de ce qu'il projettoit, changea d'idée : il crut avoir blasphémé contre le ciel que d'avoir mis, dans une de ses pièces, le seul mot de *Pomone*. Il protesta qu'il ne parleroit jamais d'aucune divinité payenne (*) :

Banniſſons de nos vers tout ornement profane ;
Tous ces dieux ſuppoſés que notre dieu condamne.

Mais bientôt il revint à son premier sentiment. Enfin, il étoit pour ou contre, selon qu'on lui parloit plus ou

(*) *Ergò sacra novæ mutent jam carmina leges,*
Et suus antiquis præripiatur honos.

moins fortement ſur cet article. Le P. Rapin ne varia jamais. Il mit dans la préface *des Jardins* l'apologie des fables. Vanière les a quelquefois employées : mais il s'en eſt repenti ; elles lui parurent des puérilités. Il n'approuvoit point le *berger Ariſtée*, du quatrième livre des *Georgiques* de Virgile : il condamne toutes ſes fictions. Je les aimai, dit-il dans une note de ſa *Maiſon ruſtique*, parce que l'exemple de Rapin m'avoit gâté : je le croyois un modèle à ſuivre.

Cette contrariété de ſentimens affligea l'abbé Ménage. Ce poëte Grec, Latin, Italien & François, avoit encore plus de zèle que de talent pour l'art des vers, quoiqu'il en ait fait d'aſſez heureux. Il aimoit véritablement la poëſie. Il étoit attentif à lui former des élèves, & même il employoit dans cette vue une partie de ſon bien. La dévotion lui avoit déjà fait abandonner toutes ſes idées de poëte, lorſqu'il entendit parler de la réforme projettée ſur le Parnaſſe : mais dès ce moment il les reprit. Il regardoit les fables comme le plus puiſſant reſſort de toute poëſie, & principalement de cette

poëſie enjouée, légère, & galante que ſes ennemis lui reprochèrent, & qu'il ſoutint n'être pas contraire à ſon état, attendu le grand nombre d'eccléſiaſtiques qui l'ont cultivée. Il fit paroître une longue liſte de ceux qui avoient chanté ſur le ton d'Anacréon, de Tibulle & d'Ovide. Ménage diſoit qu'ôter de la poëſie *Vénus*, *Cupidon* & les *Graces*, c'étoit *retrancher le printemps de l'année*; & que, bien loin que nous euſſions trop de tous les dieux & de toutes les déeſſes de l'antiquité, il ſeroit à ſouhaiter que le nombre en fût plus conſidérable, pour ajouter encore à l'illuſion & aux effets de la poëſie.

Il eſt a remarquer qu'aucun de nos grands poëtes François n'a écrit contre les fables :

La fable offre à l'eſprit mille agrémens divers.

BOIL.

Dans le fond, la mythologie eſt favorable à la poëſie comme à la peinture, pourvu que l'uſage en ſoit tempéré par le goût & le jugement. On eſt révolté de voir les auguſtes vérités de la religion mêlées avec les abſur-

dités du paganiſme dans la *Luſiade* ou dans la *Jéruſalem délivrée*. Le *Camoens* & le *Taſſe* ſont inexcuſables là-deſſus. Mais partout ailleurs où il ne ſera point queſtion de ce monſtrueux mélange, quel inconvénient y a t-il qu'un poëte, qui cherche à nous inſtruire ou à plaire, emploie quelquefois, pour parvenir à ſon but, & la fable & ces fictions ingénieuſes, qui, par la vie qu'elles donnent à tout, ſont plus d'effet ſouvent que la réalité méme?

Convenons pourtant d'une choſe, que le goût des fables eſt paſſé: notre ſiècle leur préfère l'eſprit de philoſophie, d'exactitude & de raiſon: elles étoient d'une grande reſſource aux anciens poëtes. Lucain eſt le ſeul qui n'y ait point eu recours. Il eſt le premier qui ait trouvé, dans lui-même, un fond aſſez riche pour fournir à une carrière auſſi vaſte, que celle du poëme épique. Dans la *Pharſale*, point de batailles chimériques. Ceſt en ſuivant l'exacte vérité, qu'à travaillé l'auteur de la *Henriade*. Avec quel art il ſupplée aux enchantemens de la fable, par des images vraies, neuves, fortes & plus ſéduiſantes qu'elle, par la ma-

nière frappante & naturelle dont les êtres moraux ſont animés dans leurs diſcours & dans leurs actions ! Je doute qu'un poëte épique réuſsît aujourd'hui s'il en uſoit autrement, s'il introduiſoit, dans un long ouvrage, les dieux & les déeſſes, & toutes les idées mythologiques, quelque ſage que fût d'ailleurs l'ordonnance du poëme. Ces fictions ſont uſées : on en eſt revenu même en fait de peinture.

Autrefois c'étoit la paſſion des femmes de ſe faire peindre en Junon, en Diane, en Hébé, en Vénus. On voyoit, ſous la figure de cette dernière déeſſe, des viſages, qui, malgré toute la flatterie de l'art, n'auroient pas été admis aux moindres emplois à la cour d'Amathonte : des hommes même avoient ce ridicule. On ne voyoit partout que des Jupiter, des Mars, des Apollon & des Neptune, qui n'étoient jamais ſortis de leurs vieux châteaux, ou de leurs comptoirs. Toutes ces idées faſtueuſes ne ſont plus de mode. On peint dans le naturel & dans le vrai, & la manière la plus ſimple eſt toujours la meilleure. On s'eſt auſſi dégoûté, & avec raiſon, de voir la na-

ture forcée ſous des formes biſarres. On ne ſçait preſque plus ce que ſignifient ceux qu'on montre à *Sceaux*, ou les perſonnes attachées à madame la ducheſſe du Maine, M. de Malézieux, le cardinal de Polignac, madame de Staal, ſont repréſentées ſous des figures de ſinges. On a bien de la peine à les reconnoître aux différentes attitudes du corps. C'eſt ſans doute la critique des idées que je viens de combattre. Un troiſième ridicule, qui ſubſiſte encore de nos jours, c'eſt celui de ſe faire peindre en payſan, en viéleur, en marmotte, en nourrice, en ſavoyarde, en ſœur du pot, &c. &c.

II.

LA VERSIFICATION,

et

LA RIME.

Peut-il y avoir de la poësie sans vers, & des vers sans rime? deux questions pour lesquelles il s'est élevé sur le Parnasse une double guerre civile, & que je traiterai dans un seul article à cause de leur rapport.

Le *Télémaque* a fait renouveller la première question agitée, en 1663, par un écrivain obscur, nommé Pierre de Bresche, dans son ouvrage intitulé, le *Mont-Parnasse*. Il se décida pour les vers. Les partisans de l'illustre Fénélon ont fait le contraire; ils ont soutenu que la versification n'est pas de l'essence de la poësie

Croyant assurer à la nation la gloire d'avoir enfin un poëme épique, ils décorèrent de ce nom le *Télémaque*, quoique l'auteur lui-même ne l'ait jamais fait paroître sous ce titre, mais celui d'*A-*

ventures de Télémaque. Ils avancèrent qu'il avoit toutes les parties qui conſtituent un poëme. Ils le mirent à côté de l'*Iliade* & de l'*Enéide*, & voulurent prouver que notre Parnaſſe n'avoit plus rien qu'il dût envier au Parnaſſe Italien, Anglois & Portugais. La proſe du *Télémaque*, ſi fleurie, ſi tendre, ſi harmonieuſe, ſi cadencée, leur ſembla plus poëtique & plus agréable que les plus beaux vers. On alla juſqu'à prétendre que la meſure eût gâté le chef-d'œuvre de Fénélon ; & que la plus grande louange qu'on pût donner à des vers, étoit de dire qu'ils valent de la proſe. On s'appuya de l'exemple de ce beau génie pour la faire employer partout, & la rendre déſormais le ſeul langage d'Apollon.

Qui croiroit que le plus ardent à fronder la verſification, fut un verſificateur ? La Mothe, après avoir paſſé toute ſa vie à faire des vers, finit par les décrier. Jamais un vrai poëte, jamais le Taſſe, Deſpréaux, Racine & Pope, n'eurent pareilles idées. Newton déclama-t-il contre les mathématiques ; Lulli contre la muſique, & Raphaël contre la peinture ? La Mothe

traita la verſification de folie ingénieuſe à la verité ; mais toujours de folie. Il compara les plus grands verſificateurs à des *faiſeurs d'acroſtiches*, *& à un charlatan qui fait paſſer des grains de millet par le trou d'une aiguille, ſans avoir d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue.* Il les repréſenta ſe donnant la torture pour un mot, les yeux étincelans, les ongles rongés, faiſant mille geſtes convulſifs & ridicules pour amener des idées.

On diſoit que La Motte ne s'élevoit contre les vers, que parce qu'il ne les ſçavoit pas faire. Les ſiens ſont durs, raboteux & chevillés. Il mettoit partout de l'eſprit au lieu d'images, de l'analyſe au lieu d'imagination, de la ſéchereſſe & de la froideur au lieu d'embonpoint, de véhémence & d'un feu divin. Néanmoins dans ſa bouche ils étoient charmans, parce qu'il étoit l'homme de France qui liſoit le mieux. Toutes les fois qu'on l'entendoit réciter quelques vers à l'académie Françoiſe, on l'applaudiſſoit ſingulièrement. Ses fables même étoient écoutées avec tranſport. On étoit enſuite étonné à l'impreſſion de l'effet

qu'elles avoient pu faire à la lecture. Sa proſe, quoique fort ſupérieure à ſes vers & pleine de raiſon, eſt précieuſe, épigrammatique & forcée. De quelque manière qu'on enviſage La Motbe, il ne peut être mis dans la claſſe des excellens écrivains. *Iſſé* & l'*Europe galante* ne le rendent pas plus égal à Quinault, que *Romulus* & *Inès de Caſtro* à Corneille & à Racine.

Pour faire paſſer ſes idées, & pour engager les jeunes gens dans la route qu'il étoit tout glorieux de leur tracer, il ne parla d'abord de mettre en proſe que les pièces de théâtre. Il donna, en confirmation de ſes principes, la décompoſition de la première ſcène de *Mithridate* de Racine, *On nous faiſoit Arbate*, &c.: jamais beauté ne fut plus défigurée. Il fit un *Œdipe* en proſe pour le faire contraſter avec ſon *Œdipe* en vers: l'une & l'autre pièce eſt inſupportable. La première ne fut pas même lue: la ſeconde fut jouée trois fois, & c'étoit beaucoup, quoique l'auteur, dans un avertiſſement à la tête de cette tragédie imprimée avec ſes autres œuvres dramatiques, prétende qu'elle fut interrompue au milieu du plus grand

grand ſuccès. Quand La Mothe crut avoir familiariſé le public avec l'idée d'avoir une tragédie ſans vers, il étendit ſon ſyſtême à l'ode. Il en publia deux en proſe : il en vint juſqu'à prétendre que la proſe étoit du reſſort de tous les genres de poëſie. Il les parcourut tous, & donna ſucceſſivement de pareils exemples. Son ode au cardinal de Fleuri, lue en pleine académie, n'eſt que le développement de ce ſyſtême. Dans la ſeconde ſtrophe l'auteur invective ainſi contre la meſure : » Meſure tyrranique, mes pen-
» ſées ſeront-elles toujours vos eſcla-
» ves? Juſques à quand uſurperez-vous
» ſur elles l'empire de la raïſon ? Dès
» que le nombre & la cadence l'or-
» donnent, il faut vous immoler com-
» me vos victimes, la juſteſſe, la pré-
» ciſion, la clarté, ou, ſi je m'obſtine
» à les conſerver malgré vous, par
» quelles tortures ne vous vengez-
» vous pas de ce que je vous réſiſte.
» Je vois le ſoleil ſe lever, ſe cou-
» cher, ſe relever plus d'une fois avant
» que j'aie pu vous réconcilier avec
» une penſée qui valoit à peine quel-
» ques momens «.

Le grand argument de La Mothe, en faveur de ſon opinion, étoit que la proſe peut dire tout ce que diſent les vers ; au lieu que les vers ne ſçauroient dire tout ce que dit la proſe ; qu'elle comporte, auſſi bien que la poëſie, l'enthouſiaſme, l'invention, les images, les figures hardies, la pompe de l'expreſſion. D'auſſi frivoles raiſonnemens perſuadèrent quelques eſprits, toujours entraînés par la ſingularité. Ils ſe joignirent à La Mothe, mirent des couronnes de laurier ſur le front des poëtes proſateurs, appellèrent favori d'Apollon quiconque, ſans employer la meſure, écrivoit avec beaucoup d'imagination ou d'énergie. On leur entendoit dire le poëte Malebranche, le poëte Fénélon, le poëte La Bruyère. Ils conteſtoient que la meſure fut à la poëſie, ce que les couleurs ſont à la peinture ; & les ſons à la muſique. Le rithme, le nombre, les inverſions, la rime, l'harmonie, tout ce qui conſtitue les productions heureuſes d'un génie poëtique, étoit rejetté.

La conſpiration étoit à craindre. Les poëtes de tous les ſiècles & de tous les pays perdoient de leur mérite, ſi

l'on ne ſe fût empreſſé d'aſſurer les prérogatives du Parnaſſe. On repréſenta les vers comme l'ame de la poëſie, comme le point de réunion de toutes les beautés enfantées par la véritable verve, comme la ſource du pouvoir magique d'Amphion & d'Orphée. Et qu'importe, diſoit-on, aux ennemis des vers, qu'ils ſoient une beauté réelle ou de convention, un plaiſir né de la choſe même ou de l'effet du méchaniſme, du moment qu'ils font tant que de charmer ? Ne détruiſons point le preſtige; livrons-nous à l'impreſſion délicieuſe qui réſulte du mérite de la difficulté vaincue. Oui, c'en eſt un; &, ſans celui-là, quelque intéreſſante que ſoit une tragédie, elle aura cette perfection de moins. *Inès de caſtro*, miſe en proſe, perdroit tout ſon prix. On cita cet axiome. » Point de poë-
» ſie ſans verſification, comme point
» de chant & point de danſe ſans
» cadence & ſans meſure. Ecrire en
» proſe, c'eſt parler, c'eſt marcher;
» écrire en vers, c'eſt chanter, c'eſt
» danſer «. On a comparé la poëſie ſans verſification aux deſſeins de Le Brun, qui ne ſont point coloriés. Il

faut qu'ils le ſoient, pour être des tableaux. On vouloit qu'on admit les vers, ne fut-ce que parce qu'ils gravent mieux que la proſe les faits dans la mémoire.

Parmi ceux qui s'oppoſèrent fortement à l'innovation, on diſtingua l'abbé Fraguier, Raimond de Saint-Mard, Desfontaines, La Chauſſée & La Faye. Celui-ci fit voir, dans une ode, que les difficultés de la verſification diſparoiſſent devant ceux qui ſont nés poëtes; & que, bien loin d'être nuiſibles au talent, elles contribuent à le faire ſortir, & deviennent la ſource de mille beautés :

De la contrainte rigoureuſe,
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il acquiert cette force heureuſe
Qui l'élève au plus haut dégré.
Telle, dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle, qui ſemble auſtère,
N'eſt qu'un art, plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux vers.

Il parla de l'effet que firent, ſur l'ame d'Auguſte, les vers de Virgile, touchant la mort de Marcellus. Tous

ſes raiſonnemens furent accompagnés de modération & de politeſſe. Il loua La mothe, en le critiquant &, s'attira, de ſa part, une réponſe également polie. L'ode, décompoſée & miſe en proſe, fut oppoſée à l'ode en vers. La Faye revint à la charge. Ils firent, l'un & l'autre, pendant long-temps, aſſaut d'eſprit, de raiſon, d'honnetetés, & même de fadeurs. La Mothe fut comparé au pactole, comparaiſon d'autant plus ſingulière, que La Faye avoit appellé grand fleuve cette petite rivière. Le poëte Laynès, dont on a ſi peu de choſes, releva la bévue dans cette épigramme :

La Faye a comparé ſon héros au pactole.
Il les a ſi bien aſſortis,
Qu'on fait grace à ſon hyperbole.
Il les croit tous deux grands, ils ſont tous deux petits.

Enfin M. de Voltaire, jeune alors, mais animé de cette confiance qu'inſpire à la jeuneſſe une grande réputation naiſſante, s'éleva contre l'abus de ſubſtituer la proſe aux vers. Il peignit La Mothe comme un mécontent de la cour d'Apollon, qui cherchoit à

ſe venger de n'avoir pas eu ſes faveurs, en détournant les autres de les recevoir. Condamner, diſoit-ils nos poëtes François, c'eſt condamner auſſi les poëtes Grecs & Latins. Un arrangement heureux de ſpondées & de dactiles donne autant de peines que nos hémiſtiches & le nombre déterminé de nos ſyllabes. La Mothe, quoique vieux athlète, ne dédaigna pas de rentrer en lice avec un ennemi de cet âge: mais il conſerva ce ton d'empire, ces airs de préſomption que lui paſſoient ſes adorateurs, & qui ne lui réuſſirent point alors. Il eſt peint dans le *Temple du goût.*

Tout doucement venoit La Mothe Houdard,
Lequel diſoit, d'un ton de papelard:
Ouvrez, Meſſieurs, c'eſt mon *Œdipe* en proſe.
Mes vers ſont durs, d'accord, mais forts de choſe.
De grace, ouvrez, je veux, à Deſpréaux,
Contre les vers, dire avec goût deux mots.

La diſpute, entre ces deux hommes célèbres & leurs partiſans, n'alla pas plus loin. La Mothe, au jugement d'un de nos écrivains également verſé dans la littérature & dans les ſciences abſtraites, n'eut d'autre tort que celui

d'écrire contre la poëſie en écrivant contre les vers dans les pièces de théâtre. Il ſe comporta comme une perſonne qui écriroit contre la muſique, voulant prouver que le chant n'eſt pas eſſentiel à la tragédie. S'il n'eût pas combattu le préjugé par des paradoxes, s'il eût tout ſimplement écrit en proſe la tragédie intéreſſante d'*Inès*, nous aurions peut-être un genre de plus.

Mais ce genre, ſelon un autre obſervateur judicieux, nous l'avons. Nos vers ne ſont point des vers : ils n'ont point de rithme, point de longues & de brèves. Deux ſyllabes ont toujours la double valeur d'une ſeule dans l'énumération des pieds & dans la prononciation. Faute de meſure métrique, proprement dite, nos vers ne ſont que de la proſe. Elle peut réclamer toutes les beautés poëtiques qu'ils renferment, & faire valoir contr'eux le ſyſtême de La Mothe. Des ſyllabes uniformes, comptées par les doigts & rimées à la fin de la ligne, ne ſçauroient dénaturer la proſe. Les Italiens & les Anglois ſont dans le même cas que nous. Aucune des langues modernes n'eſt favorable à la verſification. Les Grecs

& les Romains ſont les deux peuples de la terre qui ont le mieux entendu cette partie, qui ont le plus montré de délicateſſe d'oreilles, en meſurant les ſyllabes brèves & longues, & les combinant enſemble pour le rithme & le métre. Cependant, conclut notre écrivain, quelque imperfection qui ſe trouve dans nos vers, il faut les laiſſer tels qu'ils ſont, parce que le mal eſt ſans remède.

La diſpute, concernant la rime, ſe paſſa preſque entre les mêmes perſonnes. Celles qui rejettoient la verſification, ne pouvant faire adopter leur étrange paradoxe, ſe retranchèrent à fronder la rime, à tâcher au moins de la bannir des vers. Ils l'appellèrent une invention nouvelle & barbare, une production monſtrueuſe, enfantée dans le temps que les langues étoient informes. Ils la peignirent comme une de ces figures hideuſes, dont le contraſte avec la belle nature effraye tous ceux qui les examinent de près. La rime, à ce qu'ils prétendoient, gêne plus qu'elle n'orne les vers : elle les charge d'épithètes; rend la diction forcée, extraordinaire, emphatique; énerve les

enſées & allonge néceſſairement le
iſcours. Pour amener un bon vers,
lle oblige ſouvent d'en faire un mau-
ais. Elle fatigue à la longue, & cauſe
e la ſatiété. Sa monotonie eſt tout au
lus ſupportable dans les petits ouvra-
es ; dans les autres, elle excède, ſur-
ɔut ſi ce ſont des vers alexandrins,
ui ne ſouffrent point de licences &
'enjambemens, & dont l'égalité des
émiſtiches eſt une ſeconde cauſe d'en-
ui. L'exemple des Italiens & des An-
lois, qui admettent des vers blancs
ı non rimés, étoit l'argument qu'on
iſoit le plus valoir contre le retour
ɛs mêmes ſons dans les vers. Un An-
ois diſoit que chaque dyſtique por-
ıit ſur deux rimes comme ſur deux
équilles. Toutes ces raiſons, ſi ſpé-
euſes & ſi foibles d'ailleurs, pre-
ɔient du poids & de la force dans la
ɔuche & dans les écrits de Fénélon,
: La Mothe & de M. l'abbé Prévôt ;
ır ils en vouloient tous à la rime. Ils
ntèrent d'affranchir les poëtes de ſon
clavage ; mais ceux-ci furent retenus
us le joug par les abbés Nadal, d'O-
ret & Desfontaines, par le préſident
ɔuhier & par M. de Voltaire. Ce poë-

te, l'indépendance même en fait de littérature, a ſenti que la rime étoit néceſſaire à nos vers.

Il nia qu'elle fût nouvelle. En effet, n'a-t-elle pas été pratiquée dans tous les temps & chez toutes les nations? Les Sauvages même l'ont connue. On lit dans Montaigne une chanſon en rimes Américaines traduite en François, &, dans un des diſcours du *Spectateur* d'Addiſſon, une autre traduction d'une ode Laponne rimée & pleine de ſentiment. Les Arabes, qui ont apporté la rime en Europe, l'admettoient juſques dans la proſe. Elle étoit auſſi en uſage chez les Hébreux, & dans des pièces qui, vraiſemblablement, n'étoient pas de la poëſie proprement dite. Ces faits prouveroient que la rime, par elle-même, n'eſt pas un des caractères diſtinctifs de la poëſie; mais les anti-rimeurs ne firent pas mention de ces exemples.

Les vers blancs des Italiens & des Anglois, dont la langue comporte les inverſions & les enjambemens d'un vers ſur un autre, ne ſçauroient être une déciſion pour nous qui voulons que notre langue, toujours claire, tou-

ours élégante, marche, en vers comne en proſe, dans l'ordre précis de os idées. Le François n'a preſque aucune proſodie : il faut donc ſuppléer cela dans nos vers par le ſecours de a rime. Le tourment qu'elle donne, e tort qu'elle fait quelquefois au ſtile, e ſont pas une raiſon pour la rejetter. Le mauvais poëte, celui qui veut porer un poids au-deſſus de ſes forces, ombe ſeul dans cet inconvénient. Le oëte ſupérieur ne rime jamais, ou très-arement., aux dépens de la diction & u coloris. Racine & l'auteur de la *Henriade* ont-ils perdu le leur ?

A l'égard de la monotonie & de l'ennui, cauſé par la rime dans les longs oëmes, on veut que le reproche ſoit ondé. Le préſident Bouhier ſoutient ue cet ennui ne ſe fait pas plus ſenir dans les ouvrages de longue haeine que dans les petites pièces. C'eſt, it l'abbé Desfontaines, comme ſi un uſicien faiſoit ce raiſonnement : Douze meſures à quatre temps n'ennuient oint ; par conſéquent, douze cens eſures à quatre temps ne doivent pas nnuyer.

Mais il y auroit moyen de diminuer

un peu de ce dégoût qu'excite la lecture des longs poëmes ; ce ſeroit de ſubſtituer aux vers alexandrins les vers décaſſyllabes, à cauſe de la variété de leurs hémiſtiches, produite par la liberté des enjambemens ; ce ſeroit d'en uſer au moins comme les Italiens, qui, dans leurs grands vers, ont trois ſortes de repos au choix du poëte. Ils ont encore ſoin de croiſer leurs rimes. Si nous les imitions en cela, l'inconvénient dont on ſe plaint diſparoîtroit. M. de Voltaire vient de l'eſſayer avec ſuccès dans la tragédie de *Tancréde*.

Il y eut, de la part des anti-rimeurs, pluſieurs exemples de l'application de leurs principes. Pour rendre ſupportables les morceaux de verſification qu'on préſenta dépouillés de la rime, il eût fallu ſuppléer à ce défaut par un redoublement de force & de chaleur : mais ces exemples étoient froids & ſans génie, & la rime ne les eût pas élevés au mérite des vers. On ſent combien elle eſt néceſſaire, en la retranchant de ces quatre vers de la *Phédre* de Racine :

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais, que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale ;

Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains.
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

M. de Voltaire fit cette épreuve. A *fatale* il ſubſtitua *funeſte*, & *mortels* à *humains*. Le morceau fut entièrement défiguré ; plus d'harmonie, plus de grace.

A quoi bon crier contre la rime ? Quand on ne l'aime pas, on peut écrire en proſe. On obſervera que La Mothe, ce grand anti-rimeur, ſe plaignit, en même temps, du peu d'indulgence qu'on a pour les mauvais poëtes, & condamna l'axiome d'Horace (*).

Un poëte, réduit aux talens ordinaires,
Eſt mal reçu des dieux, du public, des libraires.

La Mothe ſçut toujours préſenter ſes paradoxes d'une manière impoſante & captieuſe. Il ſe conſoloit de l'idée d'être aveugle & infirme, par celle de faire parler de lui & d'avoir beaucoup de partiſans. Il étoit recherché pour ſon eſprit agréable & ſolide, pour ſa con-

(*) *Mediocribus eſſe poetis,*
Non dii, non homines, non conceſſere columnæ.

verſation brillante, pour ſes mœurs douces & ce mérite de caractère qui ſouvent influe ſur la réputation. C'eſt un des écrivains qui a eu le plus de ce qu'on appelle amis ; mais il eſt mort, en 1731, abandonné de tout le monde. On lui a fait cette épitaphe :

Ci gît un aveugle, dit-on,
Qui fit de très-beaux vers en proſe.
Il reforma tout l'Hélicon,
Y changea mainte & mainte choſe ;
En dépit même d'Apollon.
C'étoit, au reſte, un bon apôtre ;
Aimant un peu le cotillon,
Et priant Dieu tout comme un autre.
Il y croyoit ſans doute ? Oh non.

III.

LE POEME ÉPIQUE,

OU

L'ÉPOPÉE.

Je parlerai du poëme épique en lui-même; de l'Iliade, ou de la querelle des anciens & des modernes, de l'Enéide & des romans.

DU POEME ÉPIQUE EN LUI-MÊME.

ON le définit un récit en vers d'aventures héroïques; mais quel doit être le but de ce récit? l'inſtruction, ou l'amuſement? Voilà ſur quoi pluſieurs écrivains n'ont pas été d'accord.

Les commentateurs d'Ariſtote ne concevoient pas qu'on pût balancer entre l'un & l'autre. Ils croyoient que, dans un poëme épique, on devoit tout ramener à la morale, à la réformation des mœurs. Tout autre objet ne leur ſembloit pas devoir allumer l'imagi-

nation d'un poëte honnête homme. C'étoit l'avis du jéſuite Rapin & du génovéfain Le Boſſu ; M. & madame Dacier penſoient de même. Ils veulent que le ſujet de l'épopée ne ſoit qu'une vérité morale, préſentée ſous le voile de l'allégorie ; qu'avant même d'inventer la fable, on ait fait choix de la moralité. Ils ſe fondent ſur l'autorité d'Ariſtote, & citent pluſieurs paſſages qui favoriſent cette opinion.

Mais l'abbé De Pons la fronda hardiment dans une *Diſſertation ſur le poëme épique*, imprimée en 1717. Le raiſonnement n'eſt pas la partie dominante de cet écrivain. Il n'a rien fait que de ſuperficiel & qui ne ſoit au-deſſous du médiocre. Pour ſe donner la réputation d'un homme capable, il oſa contredire les perſonnes les plus célèbres par leur érudition, & aſſigner aux poëtes épiques une route nouvelle. L'abbé de Pons veut qu'ils cherchent uniquement à plaire. Il leur défend de mettre dans la bouche de leurs héros des leçons de ſageſſe & de vertu ; de rendre ces illuſtres perſonnages les précepteurs du genre humain. Il appréhende qu'on ne confonde l'apologue avec l'épopée.

A l'égard de l'autorité d'Ariſtote, bé De Pons n'eſt pas embarraſſé. nie qu'Ariſtote ait jamais recom-ndé aux poëtes épiques d'être inſ-ctifs. Au ton de confiance de cet eur on eût dit qu'il avoit pâli toute vie ſur le Grec. Il eſt bien certain rtant qu'il n'avoit jamais lu Ariſ-e, & qu'il n'en connoiſſoit que très-de choſe, d'après quelques traduc-ns.

l analyſa les beautés des plus an-ns poëmes, & défia qu'on pût y trouver qui annonçât la règle de noralité. Il ne vit aucun ſujet d'inſ-ction dans l'embraſement de la ville Troie, cauſé par l'amour funeſte Pâris pour Hélène; dans Ithaque vrée par le retour d'Ulyſſe, c'eſt-re, par un héros au-deſſus de la une & des plus cruels revers, par héros bon roi, bon père, bon oux; dans l'exemple d'un prince qui céder la paſſion la plus violente à oix des dieux & à l'ordre qu'il re-t de fonder en Auſonie une nou-le patrie; dans un patriote comme npée, qui ne reſpire que la liberté maine & l'amour des loix.

Les poëmes modernes n'étoient pas jugés plus ſuſceptibles d'inſtruire. Quel autre but, diſoit l'abbé De Pons, ont pu ſe propoſer le Taſſe, Milton, le Camoens, ſi ce n'eſt d'amuſer leurs contemporains, de ſe faire lire des gens frivoles & déſœuvrés. Le ton de moraliſte eût été déplacé dans de pareils ouvrages; &, s'il y paroît quelquefois, ce n'eſt que pour peu de temps. L'agrément en eſt l'ame; il en fait le principal mérite. En conſéquence de cette idée, l'abbé De Pons définit le poëme épique » un tiſſu ingénieux des » événemens & des motifs qui con- » duiſent à l'action que le poëte s'eſt » propoſé de célébrer «. Il donne le nom de poëme épique à tout poëme où l'on eſt *rélateur* de l'action. Sur ce principe, voilà bien des poëmes épiques. L'abbé De Pons élève à ce rang les *Faſtes* & les *Métamorphoſes d'Ovide*, nos élégies, nos églogues, toutes nos inſipides hiſtoriettes en vers.

Les partiſans les moins auſtères de l'antiquité & de l'érudition furent effrayés d'idées ſi contraires à celles de le Boſſu & de Dacier. Ils ſoutinrent, avec ces interprêtes d'Ariſtote, qu'il

oit de toute néceſſité qu'un poëte
ique tournât ſon talent du côté de
nſtruction, & qu'il préſentât, dans
s ouvrages, des vérités utiles.

L'abbé De Pons ne ſe crut pas vain-
pour ſe voir condamné par des per-
nnes d'un mérite ſupérieur. Il défen-
t ſon opinion, mais tous ſes efforts
rent impuiſſans. A peine daignoit-
lire ſes productions. La diſpute,
mbée avec elles dans l'oubli, y fût
ſtée éternellement, ſi La Barre ne
ût relevée quelques années après.

Cet écrivain, un de ceux qui, faute
nvention & d'idées, ſe bornent à
ſerter ſur celles des autres & à don-
r au public de laborieuſes inutilités,
ita, dans une ſéance de l'académie
s inſcriptions & belles-lettres, le
int de conteſtation entre l'abbé De
ns & ſes érudits adverſaires. Il ju-
a que ces derniers avoient tort. Il
condamna d'avoir voulu établir,
ns le poëme épique, une règle de mo-
ité que les anciens n'avoient point
nnue. Il traita de rêverie tout ce
e les commentateurs faiſoient dire
-deſſus à Ariſtote. Le P. le Boſſu
parut la déraiſon même, un de

ces hommes dont l'imagination égarée voit continuellement dans celle d'autrui ce qui n'eſt que dans la leur. Le génovéfain, diſoit La Barre, tout rempli de la lecture des *Fables d'Ésope*, a paſſé à la poëtique d'Ariſtote. Il y trouve le nom de *fable* donné à l'action du poëme ; & il en conclut que cette action devoit, comme les apologues, avoir deux parties eſſentielles, une fiction & une vérité morale. Peut-on ſuppoſer dans un homme, & un homme inſtruit comme le P. le Boſſu, une mépriſe auſſi groſſière que celle de confondre *fable*, apologue, avec *fable*, conſtitution d'un poëme.

La Barre, voulant qu'un poëte épique donne tout à l'agréable, qu'il ne préſente à ſes lecteurs que des tableaux gracieux, des ſituations neuves & intéreſſantes, ſans qu'il ait le moindre projet de moraliſer, déſapprouvoit beaucoup l'auteur des *Voyages de Cyrus* qui, traitant la même matière, avoit dit, dans une diſſertation qui ſe trouve à la tête d'une édition de *Télémaque*, que ce n'étoit pas tout de ſçavoir plaire dans un poëme, qu'il falloit encore s'attacher à inſtruire. Le

dicieux & l'élégant Ramſay, dans le ıoix de l'un ou de l'autre, ne balan- ›it pas à ſacrifier l'agrément à l'utili- ; mais il vouloit qu'on réunît ces eux objets, & propoſoit pour exem- le le *Télémaque*, dont il n'eſt pas aiſé .e dire ce qui y domine davantage, les graces ou de l'amour de la vertu.

La plupart des perſonnes qui ont été liées avec La Barre, ſçavent com- bien il aimoit à jetter du ridicule ſur le célèbre Ramſay, qui prêtoit ef- fectivement à la plaiſanterie par ſes airs empeſés, par ſon affectation à faire parade de ſcience & d'eſprit dans la ſo- ciété, par les fadeurs qu'il étoit accou- tumé de dire aux femmes (*).

Un autre membre de l'académie des inſcriptions & belles-lettres entra dans

(*) Etant un jour chez madame la ducheſſe de Sully, où l'on vint à parler du ſyſtême d'un auteur Ecoſſois qui mettoit l'enfer dans le ſoleil, il lui fit ce compliment: *Madame, ſi vous étiez damnée, j'irois me placer dans un des ſatellites du ſoleil, pour tourner autour de vous.* La ducheſſe trouva la plaiſanterie ſingulière, & fit ſur Ramſay ces vers:

Monte vîte aux enfers, doucereux ſatellite,
De l'aimable Alecton la voix te ſollicite;
Vas mêler tes ſoupirs aux tendres ſifflemens
Des aſpics ſur ſon front hériſſés galamment.

cette diſpute. Il réfuta ſon confrère La Barre en préſence des mêmes perſonnes qui l'avoient entendu décharger les poëtes épiques de la règle de la moralité. L'abbé Vatri ſoutint publiquement qu'ils ne peuvent pas plus ſe diſpenſer de cette règle que de toutes les autres qu'ils reconnoiſſent pour inconteſtables. Il fit beaucoup valoir le P. le Boſſu ; le donna pour l'homme qui avoit le mieux entendu tout le méchaniſme de l'épique, & dont les déciſions ſur ce point devoient être autant d'oracles. Il cita les anciens rhéteurs, & fit, autant qu'il put, montre d'érudition grecque.

Cette contrariété de ſentimens dans les deux académiciens auroit eu peut-être des ſuites, ſi la mort n'avoit, en 1738, enlevé La Barre. Horace eût dû les mettre d'accord (*):

Tout conſiſte à mêler l'agréable à l'utile.

Ce vers ſuffit pour arrêter toute onteſtation. Il eſt vrai qu'Horace dit encore (**):

L'objet de tout poëte eſt d'inſtruire ou de plaire.

(*) *Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.*

(**) *Aut prodeſſe volunt, aut delectare poetæ.*

qui ſemble donner gain de cauſe
:eux qui prétendent qu'on peut ſe
rner à l'un ou à l'autre. Du reſte,
Barre & ſes adverſaires penſoient
la même façon pour les autres par-
s de l'épique. Ils convenoient que
ction doit être une, grande, mémo-
ble & ſurtout intéreſſante, entière,
ie ou du moins réputée telle; qu'il
t s'y borner à la narration & à l'i-
tation, afin de diſtinguer ce genre
celui de l'hiſtoire, qui raconte &
i n'imite pas, & du poëme drama-
ue, qui ne peint qu'en action.
Les partiſans des deux académiciens
permirent bien des réflexions ſur le
n, les caractères & le ſtyle de l'é-
pée. Ils s'érigèrent en maîtres d'un
qu'aucun d'eux, à l'exception de
mſay, n'étoit en état de connoître.
en parlèrent comme on parle des
rres Auſtrales. Toutes les loix, tous
préceptes qu'ils établirent ſur l'épo-
e, ſont quelquefois plus capables d'é-
rer que de conduire. C'eſt au génie
racer la marche.
Encore ſi ces commentateurs d'A-
ote, qui croyoient avoir reçu leur
ſion d'Apollon pour révéler aux

hommes ſes ſecrets, avoient traité de ce qu'il y a de plus intéreſſant dans l'épopée, de ce qui y donne le plus de chaleur & de vie, je veux dire les ſituations & les épiſodes, ils euſſent été réellement utiles; mais ils ne touchèrent rien de l'effet qu'elles y font, de la manière & de la néceſſité d'y en amener. Si tant d'auteurs ont échoué, c'eſt principalement parce qu'ils n'ont pas mis aſſez de ces morceaux & que le lecteur trouve trop de récits & trop peu de ſcènes. La *Henriade* elle-même, ſelon la remarque d'un écrivain, péche par cet endroit, & ſeroit le plus beau de tous les poëmes, ſi l'auteur s'y fût livré davantage à la partie dominante de ſon talent, au pathétique de *Mérope* & d'*Alzire*. Les *Adieux d'Hector & d'Andromaque*, dans l'*Iliade*; les *amours de Didon*, l'*amitié d'Euriale & de Niſus*, les *regrets d'Évandre*, dans l'*Énéide*; *Armide*, *Herminie & Clorinde*, dans *le Taſſe*; *le conſeil infernal*, *Adam & Éve*, dans *Milton*; voilà les endroits qui ont immortaliſé ceux qui les ont mis en ſcène, & que doivent ſagement imiter les génies aſſez hardis pour emboucher la trompette héroïque

ique & compter ſur les inſpirations
Calliope.

LA QUERELLE
DES
NCIENS & *des* MODERNES.

Les objets d'étrange meſure
Sont rares parmi les humains.
Il ſe trouve, dans la nature,
Peu de géans & peu de nains.

IEN de plus vrai que cette remar-
de Platon, traduite par le poëte
éophile; &, ſi l'on en eût fait l'ap-
ation aux anciens & aux moder-
, dans le temps de cette fameuſe
ute qu'ils excitèrent, elle auroit
bientôt terminée. Ni les uns ni les
es ne ſont ou tout géans ou tout
ns. Il y avoit entr'eux un milieu à
r: il falloit ſçavoir marcher entre
épris & l'admiration, entre le blaſ-
me & l'idolâtrie; mais chacun, ne
ant que ſuivant ſon goût particu-
, ſelon les beautés & les défauts re-
s à ſon caractère, à ſes études, à

ſon dégré d'eſprit, d'imagination & de chaleur, aux préjugés de ſon enfance, de ſes maîtres, de ſa ſociété, de ſon ſiècle & de ſon pays; chacun, dis-je, vit toujours les objets au-delà du but, & ils ne purent être peints dans les proportions convenables. Les partiſans des anciens outrèrent ſurtout les choſes. C'eſt un reproche qu'on leur fait généralement, aujourd'hui que tout ſe trouve réduit à ſon véritable point de vue; aujourd'hui que le ſuffrage unanime de toutes les nations a conſacré les écrivains du ſiècle de Louis XIV, auſſi-bien que les grands hommes du ſiècle d'Alexandre & de celui d'Auguſte. Il n'eût pas convenu aux rivaux de Sophocle & d'Euripide, d'Ariſtophane & de Térence, de Juvénal & d'Horace, de ſe couronner de leurs propres mains, ni de donner à nos écrivains du ſecond ordre la palme ſur les anciens. Les modernes, qu'on eût pu leur oppoſer avec raiſon, furent ceux qui ſe déclarèrent le plus fortement pour l'antiquité. On vit renouveller alors ce qui ſe paſſa à Rome ſous Auguſte; car cette querelle des anciens eſt très-ancienne elle-même. Les La-

ns ſe ſont diſputés pour les Grecs,
)mme nous l'avons fait pour les uns
les autres. Pline le jeune ſe dé-
nd d'être idolâtre de tout ce qui n'eſt
ſon ſiècle ni ſa patrie. Phèdre ſe
oque de certains artiſtes & écrivains
: ſon temps qui, pour en impoſer
public, mettoient à la tête de leurs
ıvrages des noms Grecs extrême-
ent connus. Ils réuſſiſſoient quelque-
is à procurer du débit à leurs propres
:tiſes, en les attribuant aux Phidias,
x Praxitèle, aux Platon, aux Ariſ-
:e. L'imitation de cette ruſe eſt uſée
jourd'hui. On n'eſt plus la dupe de
s écrivains qui, pour ſe faire acheter
lire, traveſtiſſent leurs noms en des
ms anciens, ou du moins étrangers,
lemands, Eſpagnols, Anglois; mais
donnoit dans ce piège, il n'y a pas
ıg-temps. On liſoit, avec la plus
nde vénération, un livre qu'on aſ-
)it avoir été trouvé dans les ruines
quelque ancienne ville, & qui ne
'oit été que dans le cerveau d'un
eur famélique. On ne ſoupçonnoit
qu'il pût y avoir de la ſupercherie
la part de l'éditeur, parce qu'on
.t bien aiſe de n'être pas déſabuſé,

& qu'on idolâtroit tout ce qui portoit l'empreinte de l'antiquité. Les ſçavans du ſiècle de François I, & même long-temps après ce monarque, étoient ſur-tout fanatiques à cet égard. On ſçait comment Muret les rendit ridicules dans la perſonne de leur coryphée, Joſeph Scaliger, l'homme de ſon ſiècle qui ſçavoit le plus de mots Grecs & Latins, qui diſoit ſe connoître le mieux dans ces deux langues, mais auſſi le plus vain, le plus envieux, le plus emporté, le plus cynique & le plus ridiculement enthouſiaſte des anciens. Le puriſte & l'élégant Muret lui envoya ces vers (*) qui renferment une grande moralité :

Si les gémiſſemens, les pleurs & les hauts cris
Pouvoient être un remède aux misères humaines ;
Eſt-il douteux qu'alors ils ne fuſſent ſans prix.
Mais les larmes ſont auſſi vaines,
Lorſque, par le deſtin, nous ſommes pourſuivis ;
Que ces triſtes accens d'une femme éplorée,
Qui croit, dans la douleur dont elle eſt pénétrée,
Faire, à ſa voix, ſortir les morts de leur ſommeil.
Dans le malheur, laiſſons les pleurs pour le conſeil.

(*) *Here ſi querelis, ejulatu, fletibus,*
Medicina fieret miſeriis mortalium

Muret accompagna cet envoi d'une ettre, dans laquelle il disoit que les ers lui avoient été adressés d'Alle- nagne, & qu'on les avoit tirés d'un ieux manuscrit. Scaliger ne se douta e rien. Aussitôt après les avoir lus, il écria qu'ils étoient admirables, qu'ils e pouvoient appartenir qu'à un an- ien, & prétendit qu'ils étoient d'un ieux comique, nommé *Trabea*. Il les ita, dans un de ses ouvrages, comme n des meilleurs morceaux de ce poë- . Quand Muret eut vu Scaliger en- agé dans le piège, il en instruisit tout monde. On rit beaucoup aux dépens ce dernier, qui, plein de honte & rage d'avoir été trompé, se vengea ntre Muret, en lui reprochant, dans distique (*), ses mœurs & le bucher des accusations horribles pensèrent conduire à Toulouse.

Auro parandæ lacrymæ contra forent.
Nunc hæc ad minuenda mala non magis valent,
Quam nænia præficæ ad excitandos mortuos.
Res turbidæ consilium, non fletum expetunt.

) *Qui rigidæ flammas evaserat ante Toloſæ,*
Muretus, fumos vendidit ille mihi.

Le célèbre ſculpteur, Michel-Ange Buonarotti donna, à Rome, une ſcène dans le même goût. Voulant faire trouver en défaut les aveugles enthouſiaſtes de l'antiquité, il enterra un Cupidon de ſa façon dans un endroit où il ſçavoit qu'on devoit fouiller. On n'eut pas plutôt découvert la ſtatue, qu'elle devint l'objet de l'admiration de tous les prétendus connoiſſeurs. Le morceau fut vendu pour antique au cardinal de *Saint-Gregoire* ; mais Buonarotti reclama ce Cupidon, &, pour preuve qu'il étoit de lui, produiſit un bras qu'il avoit caſſé à cette figure avant que de la cacher dans la terre, & qu'il avoit conſervé ſoigneuſement.

Tous ces efforts ne ſuffiſoient pas pour faire revenir le public ſur le compte des anciens. Leurs partiſans ſe conſoloient de quelques mortifications paſſagères, par l'idée de l'authenticité & de la généralité de leur culte. Leur adoration étoit celle de tous les temps & de tous les pays ; adoration d'autant plus difficile à détruire, qu'elle étoit fondée en partie ; il y avoit même du danger à entreprendre de l'affoiblir. Un tel projet

lemandoit beaucoup de circonſpection. Il ne falloit pas renverſer les autels de ces anciennes divinités; il ſuffiſoit qu'on déterminât les hommages qu'on leur doit, & qu'on retranchât les abus. C'étoit à des hommes à talent, & du premier génie, à faire ce changement dans les idées, & à ramener les nations. Il arriva malheureuſement tout le contraire. L'élite des écrivains du ſiècle de Louis-le Grand fut pour les anciens. Les modernes n'eurent en général, pour eux, que la voix & la plume des auteurs décriés, ou du moins médiocres.

Le premier, en France, qui oſa entrer en lice, diſputer ouvertement aux anciens leur gloire & leur mérite, prétendre que les Grecs & les Romains devoient nous céder à tous égards, eſt l'abbé Boiſrobert, ſi célèbre par ſa faveur auprès du cardinal de Richelieu, dont il faiſoit l'amuſement & dont il avoit la protection & l'eſtime, malgré le mépris avec lequel le public recevoit ſes ouvrages. De dix-huit pièces de théâtre qu'à compoſées cet abbé, il n'y en a pas une qu'on liſe aujourd'hui. Il attribuoit ſes mauvais ſuccès à

la grande admiration qu'on avoit alors pour les anciens, & leur déclara la guerre. Les dépouillant l'un après l'autre d'une gloire qu'il croyoit uſurpée, il les repréſenta comme des hommes inſpirés quelquefois par le génie, mais toujours abandonnés par le goût, & par les graces. Pour détruire ſûrement ce qu'il appelloit de fauſſes divinités, il décria d'abord la principale. Homère fut le plus maltraité de tous les anciens. Boiſrobert le compara *à ces chanteurs de carrefour, qui ne débitent leurs vers qu'à la canaille.*

Cette idée fut ſaiſie par un autre protégé de Richelieu, par *Deſmarets de S. Sorlin*, un de ceux qui travaillèrent le plus à la tragédie de *Mirame* de ce miniſtre. S. Sorlin avoit de la réputation, quoique ſon extrême fécondité lui fit beaucoup de tort. C'eſt une des plus extravagantes imaginations qu'il y ait jamais eu : on diſoit qu'il étoit le plus fou de tous les poëtes, & le meilleur poëte qui fut entre les fous. Il donna des ſcènes de fanatiſme ſur la fin de ſa vie, qui l'ont plus fait connoître que tous ſes ouvrages. Sa comédie des *Viſionnaires* paſſa pour un

hef-d'œuvre ; c'eſt que Molière n'a-oit pas encore paru. Ses deux poë-nes, *Clovis* & *la Magdelaine*, ſont des iſſus d'extravagances, qu'il croyoit upérieurs à tout ce qu'il y a de mieux lans l'*Iliade*. Il ne ſe croyoit pas mê-ne flatté, quand ont feignoit quelque-ois de lui donner la préférence ſur le oëte Grec. L'*Iliade* lui ſembloit le omble de toutes les impertinences oëtiques ; & pour amener le public ſon opinion, il ſe déchaînoit contre omère. Zoïle avoit moins d'achar-ement, lorſqu'il alloit mutilant & ouettant toutes les ſtatues de ce poë-e, dont il fut ſurnommé le fléau.

On rit, pendant longtemps, de la bon-ne opinion que Saint-Sorlin avoit de ui-même ; mais, pour que toute plaiſan-erie ceſsât, il eut l'adreſſe de faire de es intérêts ceux de la France, d'op-oſer ſes grands hommes à tous ceux l'Athènes & de Rome. Perrault, le élèbre Perrault, gardoit encore le ilence ; mais les ſollicitations réitérées le Saint-Sorlin, qui le preſſoit de ſe join-re à lui, & d'embraſſer leur cauſe, le léterminèrent à ſe faire chef de parti. L'idée de ſervir ſa patrie, & ſes con-

temporains le flatta. Saint-Sorlin lui repréſenta, dans une épître, la France éplorée & lui demandant ſon appui :

Viens défendre, Perrault, la France qui t'appelle.

Charles Perrault n'étoit pas aſſurément le plus grand ſoutien, & le premier génie de la nation; mais, au défaut de talens, il avoit un amour véritable pour eux, & fut plus utile aux lettres & aux arts, que la plupart des perſonnes qui avoient la plus grande réputation. Il donna la forme aux académies de peinture, de Sculpture & d'architecture. Controleur général des bâtimens ſous Colbert, aimé & conſidéré de ce miniſtre, il employa ſa faveur auprès de lui pour faire récompenſer les gens de mérite. Il eut paſſé pour en avoir beaucoup lui-même, s'il n'avoit pas eu la ſottiſe de faire des vers; & s'il s'en fut tenu à la proſe dans laquelle c'étoit tout un autre homme. Il étoit frère du fameux Perrault, à qui nous ſommes redevables du plan du Louvre, & de pluſieurs excellens commentaires ſur Vitruve. Comme architecte, Claude Perrault doit tenir un rang parmi les premiers hommes

de ſon ſiècle : comme médecin, il eſt encore recommandable, ne fut-ce que pour avoir donné la vie & la ſanté à pluſieurs de ſes amis, & nommément à Boileau, qui lui en témoigna ſa reconnoiſſance par des épigrammes. Peu de gens poſsèdent les vertus de la ſociété dans un dégré auſſi éminent, que les avoient ces deux frères. Charles, ſurtout, ne connoiſſoit ni la haine, ni la jalouſie ; ſe faiſoit diſtinguer par un zèle étonnant pour ſes amis, & par une franchiſe ſingulière.

Son *parallèle des anciens & des modernes*, en ce qui regarde les arts & les ſciences, fut cauſe qu'il s'attira de ſi puiſſans ennemis. On crut le poëme *du ſiècle de Louis-le-Grand*, la ſatyre la plus indécente qu'on put faire de tous les autres glorieux ſiècles du monde.

Il eſt vrai que Perrault ne l'avoit imaginé que pour faire revenir de la grande admiration pour les Grecs & les Latins. Ses dialogues, dans leſquels on voit ce poëme, ſont le développement de ſes idées. Il y fait l'analyſe de l'*Iliade*, & des ouvrages de Platon ; &, dans l'étonnement où il eſt que ces deux génies ſoient l'objet de

l'admiration du public, il s'écrie : » Il » faut que dieu ne faſſe pas grand cas » de la réputation de bel-eſprit, puiſ- » qu'il permet que ces titres ſoient » donnés à deux hommes comme » Platon & Homère, à un philoſo- » phe qui a des viſions ſi biſarres, » & à un poëte, qui débite des cho- » ſes ſi peu ſenſées «. Perrault fit plus encore : il mit au-deſſus d'Homère non ſeulement nos premiers écrivains, mais les Scudéri, les Chapelain, & les Caſſagne. Il jugea les poëmes d'*Alaric*, de la *Pucelle*, de *Moyſe ſauvé*, des chefs-d'œuvre en comparaiſon des rapſodies d'Homère. Encore, ſi, dans ce projet d'élever juſqu'aux nues ſes contemporains, il avoit eu l'art de louer & de gagner les plus illuſtres, peut-être eut-il trouvé le public diſpoſé à le croire : mais ou il ne parla point d'eux dans ſon *Parallèle*, ou il n'en dit que des choſes qu'ils trouvèrent choquantes. Deſpréaux s'y crut perſonnellement offenſé : Racine le fut également ; & l'on connoît ce couplet contre Perrault, qui avoit défendu ſon opinion dans une ſéance publique de l'académie Françoiſe :

Entêté de ſon faux ſyſtême,
Perrault, philoſophe mutin,
Diſpute d'une force extrême;
Et, coëffé de ſon avertin,
Fait le lutin,
Pour prouver clairement lui-même
Qu'il n'entend ni Grec ni Latin.

Deſpréaux prit ſur lui de ne pas éclater d'abord. Il commençoit à être dégoûté de la ſatyre : il ſentoit qu'il n'iroit point à la poſtérité par elle ; mais par ſes épîtres, ſon lutrin & ſon art poëtique : tous ouvrages finis, & miracles de poëſie. Il ſe permit ſeulement quelques vers dans leſquels il avertiſſoit Perrault d'être ſur ſes gardes, & il repréſentoit :

Junon, Jupiter, Mars,
Apollon le dieu des beaux-arts;
Les ris mêmes, les jeux, les graces & leur mère;
Et tous les dieux, enfans d'Homère,
Réſolus de venger leur père.

Cette indifférence, dans un homme dont on avoit toujours vu la bile s'échauffer à la moindre atteinte qu'on put donner au bon goût & à la raiſon, étonnoit ſingulièrement. Le ſçavant prince de Conti, dit un jour qu'il iroit à

l'académie Françoiſe écrire ſur la place de Deſpréaux : *Tu dors Brutus.*

Le ſatyrique ſe réveilla enfin. Il prit vivement le parti des anciens, auxquels il étoit ſi redevable. Ses réflexions ſur Longin ſont toutes à leur avantage. C'eſt là qu'il veut montrer que le culte qu'on leur rend n'eſt point un culte d'idolâtrie, mais un culte raiſonné : à l'exception de quelques légers défauts qu'il reconnoît en eux, il les trouve divins en tout, & croit la nature épuiſée en leur faveur. Pindare, dit-il, ſera toujours Pindare ; Homère ſera toujours Homère ; & les Chapelain des Chapelain ; les Scudéri des Scudéri : il n'y a guère de ridicules dont il n'ait couvert tous les Perrault. La réponſe de Charles aux réflexions ſur Longin, outre qu'elle fait autant d'honneur à ſon jugement qu'elle en fait peu à celui de Boileau, étoit encore dictée par la politeſſe & la modération ; mais l'Ariſtarque de ſon ſiècle fut ſouvent injuſte. Il ne pardonnoit pas à ſon adverſaire de s'être moqué de l'ode ſur la priſe de Namur, & de la ſatyre contre les femmes. Cependant qu'étoit-ce qu'une critique de quelques

vers foibles, de quelques mauvaises expressions, de quelques bévues réelles, & de quelques pensées fausses, en comparaison de tant de traits qu'il décocha sur toute la famille de Perrault?

Le procès de ces deux hommes, si différens pour le goût, pour le génie & le caractère, fut porté au tribunal du public. Tous les écrivains de l'Europe s'érigèrent en juges : chaque nation eut son chef de parti. En Italie, le célèbre Paul Béni tenoit pour les modernes, & ne voyoit rien de comparable à Guichardin, au Dante, à l'Arioste & au Tasse. Les Anglois en général faisoient le même honneur à leurs écrivains. Saint-Evremont, retiré alors à Londres, y plaidoit de son mieux la cause des nôtres & des leurs. Ce bel-esprit, mauvais poëte, mais prosateur agréable, enterré à Westminster avec les rois & les hommes illustres d'Angleterre, y parloit & y écrivoit contre l'injustice de n'estimer que les anciens. A la prière de cette duchesse de Mazarin, si célèbre par son esprit, son goût & ses malheurs, il chanta, dans quelques stances, la gloire du siècle présent:

Pourquoi révérer, comme antique,
Ce que les Grecs, dans leur attique,
Aimoient comme des nouveautés?
Serons-nous donc plus maltraités,
Pour avoir le bonheur de vivre?

Ainſi Perrault, malgré toutes les plaiſanteries dont ſon adverſaire l'accabloit, comptoit au moins quelques ſuffrages. Son triomphe étoit hors de ſa patrie. Il n'eut, pour le ſoutenir en France, d'écrivain de diſtinction, que Fontenelle dont la réputation naiſſante ſouffrit alors quelque éclipſe. On réunit contre lui tous les ſifflets, & il fut preſque jugé un Perrault. Dans l'ode ſur la priſe de Namur, on lit un couplet contre Fontenelle, qui prit ſa revanche au moyen d'une épigramme contre la ſatyre des femmes nouvellement publiée : mais cette ſatisfaction fut de courte durée. Les adverſaires de Fontenelle eurent de quoi s'exercer ſur lui à l'occaſion de la tragédie d'*Aſpar*, qu'il donna malheureuſement dans ces circonſtances. Racine fit cette jolie épigramme, dans laquelle il rapporte, à cette pièce, l'époque de l'origine des ſifflets du parterre. Voilà ce que valut

à Fontenelle ſon courage à dire librement ſa penſée, ou plutôt ſon foible pour Charles Perrault qui l'avoit vanté ſouvent, & principalement dans une certaine épître ſur le génie, dans laquelle il lui diſoit platement :

> De l'églogue, en tes vers, éclate le mérite,
> Sans qu'il en coute rien au fameux Théocrite,
> Qui jamais ne fit plaindre un amoureux deſtin
> D'un ton ſi délicat, ſi galant & ſi fin.

Puiſque ceux qui avoient le plus de talent, & dans qui le génie pouvoit tenir lieu de tout le reſte, ſe déclarèrent pour l'antiquité, on imagine aiſément combien ceux dont l'érudition étoit le plus grand mérite, durent être révoltés de voir le mauvais traitement fait à leurs idoles. Les Huet & les Hardouin en furent au déſeſpoir. L'abbé Fraguier manqua d'en mourir de chagrin, lui qui, dans moins de quatre ans, avoit recommencé ſix ou ſept fois la lecture d'Homère ; qui, pour mieux retenir, ou pour reconnoître plus facilement les beaux endroits de ce poëte, les ſoulignoit d'un coup de crayon dans ſon exemplaire ; & qui, à force d'admirer & de remarquer toujours,

ſouligna toute l'*Iliade*. Les ſçavans croyoient le bon goût banni pour jamais de France, ſi les ſentimens de Perrault venoient à y prévaloir. Ils regardoient l'admiration pour les anciens comme la plus ſûre marque de l'élévation, ou de la chute des lettres & des états. Ils ne vouloient point voir que Perrault, dans le fond très-impartial, balançant également les beautés & les défauts, ſans aucune acception ni des perſonnes, ni des ſiècles, ne fouloit point aux pieds les objets de leur idolâtrie, mais qu'il rectifioit leur culte. Ils diſoient que, pour être juge recevable, il lui auroit fallu des connoiſſances qu'il n'avoit pas; que ſon incapacité dépoſoit contre ſon équité; qu'il connoiſſoit auſſi peu les beautés que les défauts des anciens; qu'il avoit multiplié le nombre des derniers bien au-delà du vrai, & qu'il avoit même pouſſé la mauvaiſe foi juſqu'à créer pluſieurs de ces défauts.

Racine, Deſpréaux, & tous ceux qui raſſuroient le peuple ſçavant, par leur amour pour l'antiquité, & par leurs excellens écrits, s'abuſoient auſſi étrangement. Ils n'ouvroient les yeux

que ſur les beautés de détail des anciens, & les fermoient ſur l'enſemble. Les défenſeurs de Perrault faiſoient tout le contraire, & n'avoient pas plus raiſon. Ils ſe prévaloient des vices qu'on remarque dans l'enſemble, pour ne pas rendre juſtice aux détails : ainſi l'état de la queſtion ne fut ſaiſi ni de part ni d'autre. On l'eut décidée bientôt, ſelon M. de Voltaire, ſi l'on avoit comparé ouvrage à ouvrage; un ſujet traité par les anciens à un ſujet traité par les modernes; l'*Amphitrion* de Molière à l'*Amphitrion* de Plaute. En effet, ſi l'on employoit ce moyen, on verroit que la différence eſt à notre avantage : on s'appercevroit du progrès des arts : on en laiſſeroit l'invention aux anciens ; & encore ont-ils connu celle de l'imprimerie, des glaces, des pompes à feu, de la poudre, du canon, des eſtampes, de la phyſique expérimentale. Leur muſique étoit informe, auſſi bien que leur hiſtoire naturelle. Tout a été perfectionné, & les ouvrages, pour être anciens, n'en ont pas moins de défauts. La première machine à rouage & à reſſort n'a pas été la meilleure. Le plus ancien poëme

connu n'eſt pas auſſi le plus beau. Les poëſies d'Homère, dit Saint-Evremont, ſeront toujours des chefs-d'œuvre, & non pas en tout des modèles.

Dans le temps que les deux partis étoient le plus animés, le vieux abbé Deſmarais vint, comme un ſecond Neſtor, ſe donner pour conciliateur. Il croyoit parvenir adroitement à faire pancher la balance du côté des anciens, lorſqu'il auroit fait connoître une traduction en vers du premier livre de l'*Iliade*; mais elle étoit déteſtable, &, lorſqu'on l'eut vue, on ne voulut plus de lui pour arbitre.

Cependant les auteurs de la querelle avoient envie de la faire ceſſer: ils étoient las de prêter ſi longtemps à rire au public: des amis communs s'employèrent pour cela. La paix étoit fort avancée, lorſqu'elle manqua d'être rompue totalement. Perrault exigeoit qu'avant que de rien conclure, on promit d'eſtimer ſes ouvrages. Deſpréaux trouvoit la condition trop dure. Il ne pouvoit ſur-tout paſſer à ſon adverſaire le conte des *Souhaits ridicules*, où eſt cette *aune de boudin* que le grand Jupiter fait deſcendre par la chemi-

née, & qui pend au bout du nez de l'héroïne : mais tous les obſtacles de l'accommodement furent levés, & Boileau le célebra l'an 1699 :

Tout le trouble poëtique,
A Paris, s'en va ceſſer.
Perrault l'anti-Pindarique,
Et Deſpréaux l'Homérique,
Conſentent de s'embraſſer.

Les chefs de parti reconciliés, le feu de la querelle ne fut pas éteint : il reſta caché pendant quelque temps, & enfin il ſe montra plus violent & plus à craindre que jamais, lorſque l'on vit La Mothe aux priſes avec madame Dacier. Elle manqua à tous les égards de la bienſéance en défendant ſa traduction, qu'elle croyoit excellente pour être au-deſſus de celle de ſon adverſaire : ni l'une ni l'autre n'eſt ſupportable.

Celle de La Mothe eſt d'une abſurdité ſingulière. On ne conçoit pas comment un homme d'eſprit, ſans entendre un ſeul mot de grec, a pu former le projet de mettre l'*Iliade* en notre langue ; comment, dans l'idée de réduire ce poëme, d'en retrancher le gi-

ganteſque, le puérile & le ſuperflu, il l'a rendu plus long & plus chargé d'inutilités; comment, d'un corps plein d'embonpoint & de vie, il n'en a fait qu'un ſquelette aride & déſagréable. Je neparle pas du coloris d'Homère, qu'il eſt impoſſible, à quelque traducteur que ce ſoit, de rendre parfaitement; mais je parle de ſes penſées, de ſes images, du ſublime & du merveilleux qui y règne, & qu'on peut faire paſſer dans quelque langue du monde que ce puiſſe être. La traduction en proſe de madame Dacier l'a comblée de gloire dans l'eſprit de certaines gens. Mais qu'eſt-ce pourtant que cette traduction? qu'elle eſt ſéche & décharnée! quelle diction pédanteſque! quels tours forcés! le génie ne s'y montre preſque nulle part: elle eſt uniquement l'ouvrage du travail: point de feu, point de poëſie. Un poëte ne doit être traduit qu'en poëte. Il faudroit qu'on entreprit une nouvelle traduction d'Homère: ce père de la poëſie eſt encore à traduire. Qui s'impoſeroit cette tâche, ne pourroit tout au plus s'aider que des recherches de madame Dacier. Le morceau que l'abbé Desfon-

taines à traduit de l'*Iliade*, nous donne idée de ce que feroit là-dessus une excellente plume.

Pour juger combien Homère est défiguré dans La Mothe, il suffit d'ouvrir au hasard sa traduction. Sur quelque morceau qu'on puisse tomber, on deplorera l'abus de l'esprit, on verra quelques antithèses, quelques tours délicats tenir lieu des beautés d'imagination, & des plus sublimes traits d'éloquence; la petite manière substituée en tout à la grande. Il ne s'est pas même attaché à redoubler d'attention, & de verve dans le peu d'endroits que Despréaux a traduits. L'amour propre eut dû le porter à faire mieux encore que son prédécesseur, & à s'épargner une comparaison humiliante. Si La Mothe énerve tout ce qu'il y a de grand & de sublime dans son original, il n'est pas plus heureux à en rendre le pittoresque & le gracieux. La description riante de la ceinture de Vénus, l'idée des graces qui doivent toujours accompagner la déesse de la beauté, la préférence que Pâris donne à Vénus sur les trois déesses; tout cela est manqué. Toutes ces peintures, au-dessus des

plus agréables tableaux de l'Albane; ſont dégradées. Quelle mutilation dans cet endroit où le poëte Grec perſonifie les prières, où l'on reconnoît ces *filles du maître du tonnerre à la triſteſſe de leur front, à leurs yeux remplis de larmes, à leur marche lente & incertaine, placées derrière l'injure, l'injure arrogante, qui court ſur la terre d'un pied léger, levant ſa tête audacieuſe.* Le ridicule a fait retenir deux vers ſur la deſcription de l'épée d'Hector:

D'une épée, ornement & défenſe à la fois,
Pendoit à ſon côté le magnifique poids.

L'expreſſion même du ſentiment que La Mothe a ſi bien traité dans ſon *Inès*, s'eſt refuſée à lui dans ſon *Iliade*. L'adieu d'Hector & d'Andromaque, cette ſcène épique ſi touchante, ſi pleine de chaleur & de vie, eſt rendu ainſi:

C'eſt trop, s'écrie Hector, c'eſt trop vous attendrir.
Adieu, chère Andromaque, il faut vous ſecourir:
Adieu, je vais tenter la fortune des armes;
Qu'un généreux eſpoir diſſipe vos allarmes.
Mais, pour vous conſoler, c'eſt aſſez de ſçavoir
Que, vivant ou mourant, Hector fait ſon devoir.

Du moins ſi madame Dacier manque

que d'élégance, de poëſie & de feu, elle a le mérite de la fidélité du texte : elle en rend les idées principales & acceſſoires.

Les deux traducteurs s'accablèrent mutuellement de reproches ; mais ces reproches tomboient moins ſur ce que d'un excellent antique, ils en avoient fait une copie méconnoiſſable, que ſur ce qu'ils avoient formé le deſſein, l'un, de déifier Homère ; & l'autre, de lui ravir l'apothéoſe. La Mothe expoſa ſon projet dans un diſcours à la tête de ſon *Iliade*. Le diſcours eſt écrit & raiſonné ſupérieurement : mais Homère y eſt bien petit. On y avance qu'il n'a rien de ce qui décide le grand poëte, & un génie créateur. On y condamne le deſſein de ſon poëme, lequel n'eſt pas aſſez déterminé ; la multiplicité de ſes dieux & de ſes héros, ſi vains, ſi rodomonts, ſi cruels, ſi impies, ſi babillards ; la baſſeſſe de quelques-unes de ſes deſcriptions qui roulent ſur des mœurs ſi étranges ; la longueur & la monotonie de ſes narrations ; l'ennui prodigieux de ſes répétitions ; le ſtile même qui n'eſt pas toujours aſſorti au ſujet : on y trouve que la nature pour-

roit être peinte dans toute ſa ſimplicité, & plaire davantage. La plupart des remarques de La Mothe étoient juſtes ; ſes principes étoient vrais : mais il s'égara dans l'application qu'il en fit. Ceux de madame Dacier furent développés dans la préface de ſa traduction. Jamais idole ne recut d'hommage plus ſincère, que celui qu'elle y rend à ſon original. Elle le nomme la ſource de toutes vertus, & de toutes connoiſſances. Il eſt univerſel chez elle, géographe, chronologiſte, antiquaire, hiſtorien, poëte, orateur, phyſicien, moraliſte, théologien. Elle le repréſente triomphant de la mort, du temps & de l'envie. Quel dommage, dit-elle, qu'il ne puiſſe être donné à aucun mortel d'avoir ſon inſpiration divine, pour être en état de le rendre en vers. Quiconque oſeroit, ajoute-t-elle, entreprendre de le faire ſans cela, verroit bientôt la plume lui tomber des mains à meſure qu'il liroit l'original, & qu'il en connoîtroit toute la beauté.

Cette contrariété de jugement produiſit le livre de *la Corruption du goût*, ouvrage dicté lui-même par le mauvais goût, par la prévention, le fiel

& la haine. Que de groſſièretés, que de termes injurieux à chaque page ! ceux de *ridicule*, d'*impertinence*, de *témérité aveugle*, d'*ignorance*, de *folie*, d'*abſurdité*, reviennent continuellement. L'auteur, dans ſon livre, eſt une femme des halles en furie. Ce qu'il y a de moins choquant pour La Mothe, c'eſt le reproche qu'on lui fait d'ignorer le Grec, & d'avoir compoſé des opéra.

Quelle vengeance tira-t-il de ces invectives ? Pas d'autre que celle d'en donner au public la liſte, de ne point ſe permettre la moindre injure par repréſailles ; de donner l'exemple d'une diſſertation modérée, fine & délicate. Que d'art, que d'adreſſe dans ſes réflexions ſur la critique ! Il s'y juſtifie d'ignorer le Grec, par la raiſon qu'il a cru devoir connoître Homère d'après madame Dacier. A l'égard des opéra, il lui dit : » Qu'elle me paſſe » ceux que j'ai faits, pour les traduc- » tions qu'elle a faites de l'*Eunuque* » & de l'*Amphitrion*, de quelques co- » médies d'auſſi mauvais exemple & » des odes d'Anacréon, qui ne reſ- » pirent qu'une volupté dont la nature

» même n'eſt pas d'accord. Soyons
» raiſonnables ; il me ſemble que cela
» vaut bien quelques opéra qui ſont
» des ouvrages très-modeſtes, & preſ-
» que moraux en comparaiſon de
» ceux que je cite. Mettons auſſi les
» romans qu'elle ſuppoſe que j'ai lus,
» pour les deux cent fois qu'elle à lus
» avec plaiſir quelques pièces du ci-
» nique Ariſtophane. Mes lectures
» frivoles ne montent pas à beaucoup
» près ſi haut ; mais je ne veux point
» chicaner, & je conſens que l'un aille
» pour l'autre «.

Tous les gens de lettres furent encore partagés. Ceux qui avoient déjà écrit pour les anciens écrivirent, de nouveau, pour Homère. Boivin, homme ſçavant &, qui plus eſt, d'eſprit & de goût, ſe déclara vivement pour madame Dacier. Fénélon, quoiqu'ami de La Mothe, n'oſa l'approuver dans tout. Il convenoit bien que les dieux & les héros de l'*Iliade* ne valent pas nos honnêtes gens ; mais il nioit que ce fût la faute du poëte, qui avoit dû peindre les mœurs & ſuivre les idées du temps. Ainſi, ſelon lui, tant pis pour ceux qui ſe moquent de *Patrocle*

& d'*Achille* préparant leur dîner, & de la princeſſe *Nauſicaa* lavant ſes robes. Une image contraire eût été un défaut, la poëſie n'étant qu'une imitation ; & » ſi l'on eût donné, ajoute-t-il, au » Pouſſin, le Gueſclin & Boucicaut à » peindre, il les eût repréſentés ſim- » ples & couverts de fer, pendant que » Mignard auroit peint les courtiſans » du dernier ſiècle avec des fraiſes ou » des collets montés, ou avec des ca- » nons, des plumes, de la broderie » & des cheveux friſés «. Fontenelle oſa encore moins que perſonne embraſſer ouvertement un parti. Ses démêlés avec Racine & Deſpréaux l'avoient dégoûté du polémique. Il ſe contenta d'effleurer la queſtion agitée, de dire des choſes obligeantes pour les deux célèbres combattans, & de les déſigner ſous le nom de l'*eſprit* & du *ſçavoir*.

Les perſonnes qui ſe décidèrent pour La Mothe, furent la marquiſe de Lambert, l'abbé Terraſſon & l'abbé de Pons. L'illuſtre auteur du *Traité de l'amitié* porta d'Homère un jugement tel qu'on avoit lieu de l'attendre d'une dame de beaucoup de mérite, & dont les

écrits reſpirent la juſteſſe, la morale & l'agrément. Elle a fait encore des vers de ſociété que le public ne connoit pas. L'abbé Terraſſon entreprit de prouver, par géométrie & démonſtration, qu'Homère eſt un radoteur. C'eſt de cet abbé dont madame Dacier dit : *Quel fléau pour la poëſie qu'un géomètre !* D'ailleurs il n'étoit pas ſans mérite. Sa traduction de Diodore eſt utile. Le *Séthos* contient auſſi quelques beautés, quoiqu'on y ſente toujours la géne & le travail, une certaine dureté dans le ſtile qui fait qu'on croit toujours entendre le bruit aigu & diſcordant d'une mauvaiſe horloge qu'on remonte.

Terraſſon avoit été de l'oratoire : il en étoit ſorti avec trois de ſes frères. Après avoir vécu en philoſophe, toute ſa vie, il ſe démentit à la mort.

L'abbé De Pons traita madame Dacier comme elle avoit traité La Mothe. Ils furent à l'uniſſon l'un de l'autre pour les injures & les groſſiéretés. Cet abbé comprit dans ſes déclamations toute cette claſſe de ſçavans » toute cette eſ-
» pèce de manœuvres Grecs & Latins,
» dont la baſſeſſe ne s'élève jamais au-
» deſſus du ſervile emploi de travailler

» ſur l'antiquité «. Il définit l'*Iliade* » un beau monſtre né du ſeul inſtinct » d'un homme ſupérieur «. On voit, dans ſes écrits, qu'il croyoit toucher au moment où les grands modèles de l'antiquité éprouveroient le ſort de la philoſophie péripathéticienne ; mais il ne s'appercevoit pas qu'en reprochant à madame Dacier ſon culte fanatique pour Homère, il faiſoit de La Mothe une autre divinité.

Parmi les ennemis de cette illuſtre ſçavante, il faut compter encore l'abbé Cartaud de la Vilate. Il dit que le Grec avoit produit des effets ſinguliers dans la tête de cette dame ; qu'il y avoit dans ſa perſonne un aſſemblage groteſque & plaiſant des foibleſſes de ſon ſexe & de la férocité des enfans du Nord ; qu'il ſied auſſi mal aux femmes de ſe hériſſer d'une certaine érudition, que de *porter des mouſtaches ;* qu'une femme ſçavante a quelque choſe *de trop hommaſſe*, & conclud que madame Dacier étoit peu propre à faire naître une paſſion. » Son extérieur » avoit, continue-t-il, un certain air » de bibliothéque peu galant. Quelle » indécence n'y auroit-il pas eu de ſe

» mettre des pompons de la même » main dont on écrivoit un paſſage » Grec «. Tout ce que Cartaud de la Vilate, dans ſes *Eſſais hiſtoriques & philoſophiques* ſur le goût, rapporte de madame Dacier, eſt écrit de ce ton & de ce ſtile.

D'autres écrivains prodiguèrent encore les louanges à La Mothe, & attisèrent le feu de la diſcorde. La querelle s'échauffa tellement & devint ſi plaiſante; qu'on en joua les auteurs ſur pluſieurs théâtres de Paris. On faiſoit, dans une tragi-comédie, le *bon goût* amant de l'*Iliade*, madame Dacier mère de l'*Iliade*, l'*Iliade* amante du *bon goût*, La Mothe amant de la *Pucelle* de Chapelain, Fontenelle confident de La Mothe. On donna, au théatre de la foire, *Arlequin défenſeur d'Homère*, *Arlequin traitant*, *&c.* Dans une de ces farces, arlequin tiroit reſpectueuſement l'*Iliade* d'une chaſſe, prenoit ſucceſſivement, par le menton, les acteurs & actrices, & la leur donnoit à baiſer en réparation de tous les outrages faits à Homère. On repréſenta, dans une eſtampe, un âne qui broutoit l'*Iliade*, avec ce vers au bas contre

la traduction de La Mothe, qui avoit réduit l'*Iliade* en douze chants :

Douze livres mangés, & douze estropiés.

Fourmont l'aîné tenta inutilement, dans son examen pacifique, de concilier les esprits. Il étoit lui-même trop décidé pour Homère & n'épargna pas La Mothe.

Valincour le sage, Valincour l'ami des arts, des artistes & de la paix, arrêta toutes ces plaisanteries. Il vit ceux qui en étoient l'objet, leur parla, les rapprocha. La paix entr'eux fut signée, & l'acte rendu solemnel dans un repas qu'il leur donna & dont étoit madame de Staal. » J'y représentois, » dit-elle, la neutralité. On but à la » santé d'Homère, & tout se passa » bien «.

Quoique madame Dacier, dans tout le cours de cette dispute, se fût mise à son aise, & qu'elle eût assez exhalé son ressentiment contre La Mothe, elle conserva un fond de chagrin qui abrégea ses jours : elle mourut au louvre en 1720. Elle étoit d'une assiduité opiniâtre au travail, ne sortoit pas six fois l'an de chez elle, ou du moins de

ſon quartier. Mais après avoir paſſé toute la matinée à l'étude, elle recevoit, le ſoir, des viſites de tout ce qu'il y avoit de gens de lettres en France.

Le *Florus*, avec des notes Latines, eſt d'elle. Sa *Traduction de Térence* lui a fait auſſi beaucoup d'honneur. La manière dont elle apprit le Grec & le Latin eſt remarquable : on la tient d'un vieux officier de Saumur, qui avoit vécu avec *Tannegui Le Févre*.

Ce ſçavant élevoit lui-même un fils, ne deſiroit rien tant que de le voir avancer dans l'étude des langues, & le grondoit beaucoup de ne vouloir rien apprendre. La petite Le Févre étoit témoin de toutes les vivacités de ſon père. Un jour qu'il s'emporta plus qu'à l'ordinaire, elle prit en particulier ſon frère, & lui expoſa ſes torts. Le père entendit cette converſation, &, quand elle fut finie, il appella ſa fille & lui demanda ſi elle ſe ſentoit du goût pour l'étude : elle répondit qu'oui. Le père enchanté lui mit entre les mains des grammaires, & elle y fit, en très-peu de temps, des progrès ſinguliers. Le jeune Le Févre prit exemple ; & le frère & la ſœur, à l'envi l'un de l'au-

tre, ſe trouvèrent, par la ſuite, à la tête des ſçavans de l'Europe.

M. & madame Dacier étoient nés calviniſtes : ils ſont morts dans le ſein de l'égliſe catholique.

L'ÉNÉIDE.

CE poëme, étant à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs que l'*Iliade*, s'eſt trouvé auſſi le ſujet de plus de conteſtations. Voici les principales.

La première regarde la ſupériorité des deux plus anciens poëmes connus. Les Latins eux-mêmes n'étoient pas d'accord ſur cela. On annonça d'abord le poëme Latin comme ſupérieur à l'*Iliade* (*) :

Cédez tous, écrivains d'Athènes & de Rome.
L'*Enéide*, en nos jours, annonce un plus grand homme.

Mais cette flatterie de *Properce* ne paſſa point. Le plus bel éloge que les Ro-

(*) *Cedite Romani ſcriptores, cedite Graii,*
Neſcio quid majus naſcitur Iliade.

mains cruſſent faire de Virgile, étoit de le comparer à Homère : ils ne donnèrent jamais, d'une voix unanime, la prééminence à leur compatriote. L'amour de la patrie ne les aveugla point, comme il arrive quelquefois chez les nations modernes.

En effet, chacune a, pour ſon poëte épique, une admiration excluſive. L'Anglois vante Milton ; l'Italien le Taſſe, l'Arioſte ou le Dante ; le Portugais le Camoens. L'écrivain judicieux met tout dans la balance : il n'en a qu'une où il pèſe le génie & le talent. Le mérite du poëme Grec & du poëme Latin a été mis également en diſcuſſion parmi nous. Les uns ont préféré l'*Iliade*, & les autres l'*Énéide*. Le jéſuite Rapin eſt du nombre de ceux-ci : Boivin & le P. le Boſſu ſoutiennent, au contraire, qu'il y a tel morceau dans l'*Iliade* ſupérieur à toutes les beautés réunies de Virgile. L'abbé Fraguier, également naturaliſé Grec & Latin, n'a rien voulu décider : ce qui eſt très-ſage.

Entre deux genres de beauté différente, ce ne ſera jamais que le goût particulier qui décidera. Ceux qui ai-

ment les tableaux pleins de feu & d'imagination, & qui ne ſont que heurtés, ſe détermineront pour les grands traits de l'*Iliade*; mais ceux qui n'eſtiment que les peintures finies & léchées, mettront au-deſſus de tout les beaux endroits de l'*Énéide*.

L'auteur de ce dernier poëme ne manque-t-il pas d'invention? autre ſujet de diſpute. L'*Énéide*, dit-on eſt totalement calquée ſur l'*Iliade*: même deſſein, mêmes dieux, mêmes épiſodes. Les amours de Didon ſont d'après les amours de Circé & de Calypſo dans l'*Odyſſée*; la deſcente d'Énée aux enfers eſt imitée de celle d'Ulyſſe. Ce ſont les traditions fabuleuſes de leur temps que les deux poëtes ont miſes en œuvre. Homère avoit habilement ſaiſi celles du ſiège de Troie, & Virgile fait également uſage de tout ce qu'on diſoit ſur l'arrivée & l'établiſſement d'Énée en Italie: car cette époque, cet établiſſement eſt le véritable objet du poëte.

Il faut ſe moquer du viſionnaire & ſyſthémathique Hardouin, qui veut qu'Énée ſoit le Meſſie. Par la même raiſon que cet écrivain voyoit le Sau-

veur des hommes dans Énée, il croyoit voir auſſi la religion chrétienne dans *Lalagé*, la maîtreſſe d'Horace, & donnoit, pour auteurs de ſes *Odes* & de l'*Énéide*, des moines du treizième ſiècle.

Le changement des vaiſſeaux Troyens en nymphes de la mer, au moment où ils vont être brûlés par Turnus, étoit preſque la ſeule choſe qu'on diſoit appartenir à Virgile. On ne lui accordoit même d'être créateur en ce point, que pour montrer combien ſon imagination, livrée à elle-même, s'égaroit & devenoit biſarre.

Mais ces explications n'ont aucun fondement, ſelon ceux qui prétendent mieux connoître ce poëte & diſtinguer entre imiter ſervilement, & donner une nouvelle création aux idées des autres.

Il ſuffit, en effet, d'un coup d'œil jetté rapidement ſur ces prétendues copies & l'original ſuppoſé, pour en découvrir la prodigieuſe différence. Si Virgile imite Ennius & quelques poëtes ſubalternes, c'eſt en homme ſupérieur, en homme qui fait gloire de tirer, de quelque mine que ce ſoit, des diamants bruts, pour les polir & les

mettre en œuvre. Il en uſe comme en ont uſé depuis tous les écrivains de génie, Corneille, Racine, La Fontaine, Rouſſeau, M. de Voltaire. Ne ſe moqueroit-on point d'un homme, remarque Ségrais, qui, en conſidérant le Louvre ou quelqu'autre palais magnifique, diroit que ces ouvrages ne ſont pas nouveaux, parce qu'il auroit vu ailleurs des dômes & des pavillons?

Qu'il y a loin des matériaux d'un poëme à ſon ordonnance & à ſa compoſition! Et, d'ailleurs, Virgile eſt-il imitateur en tout? Combien de choſes tirées de ſon fond? Cette idée des deſtins qui établiſſent l'empire d'Auguſte, & la gloire de Rome, n'eſt due qu'à lui; celle des vaiſſeaux changés en nymphes ne fait aucun tort à ſon imagination toujours belle, toujours ſage. Le peuple Romain croyoit à cette métamorphoſe, & le poëte a ſuivi la tradition; ainſi que dans un poëme ſur Clovis, il n'y auroit aucun ridicule, ſelon M. de Voltaire, à parler de notre ſainte Ampoule. Le même écrivain, juge en matière d'épopée, ſe recrie ſur ce qu'on trouve ſtérile le rival d'Homère. Virgile, dit-il, n'en vaut que mieux,

pour n'avoir pas étalé cette profuſion de caractères qu'on remarque dans l'*Iliade*.

Il eſt vrai qu'il n'y en a qu'un ſeul dans l'*Énéide*, que l'auteur a tout ſacrifié à Énée. Le fort Cloanthe, le brave Gias & le fidèle Achate ſont des perſonnages ſubalternes & très-inſipides: mais, en cela même, le poëte a plus atteint peut-être le but. En poëſie, comme en peinture, la diviſion d'intérêt eſt le plus grand de tous les défauts.

Cependant, lorſqu'on preſſe les admirateurs de Virgile, les plus jaloux de ſa gloire, & qu'on leur demande s'ils imaginent qu'il eût jamais exiſté un Virgile, s'il n'y avoit eu auparavant un Homère, ils demeurent interdits. Ils ſont forcés de convenir que l'un a produit l'autre, ainſi que nous ſommes redevables de Racine à Corneille; de Deſpréaux à Juvénal, à Horace & à Régnier; de La Fontaine à Marot & à Rabélais.

La troiſième diſpute roule ſur les caractères de l'*Énéide*.

L'Auteur de la tragédie de *Didon*

écrivit, en 1734, que Virgile étoit un mauvais modèle pour cette partie. Le jugement n'étoit pas haſardé. Néanmoins il s'eſt reproché l'expreſſion qu'il avoit employée en le portant. » Je la rétracte aujourd'hui, dit-il, » par reſpect pour Virgile, en pen- » ſant toujours de même par reſpect » pour la vérité. « Il trouve qu'Énée n'a rien moins que les qualités d'un héros. Il le définit un amant ſans foi, un prince foible, un dévot ſcrupuleux. Saint-Evremont avoit dit que le prince Troyen étoit plus propre à être fondateur d'un ordre de moines que d'un empire (*).

Dans la perſuaſion où étoit M. Le Franc, qu'un tel caractère avoit été manqué, il a voulu le deſſiner mieux, & le rapprocher de l'idée que nous avons de l'héroïſme. Il a fait à la fois, d'Énée, un prince religieux & un grand homme; un héros qui craint les dieux, mais à qui les oracles n'en impoſent

(*) Le *ſum pius Eneas* a été traduit, *je ſuis le fat Enée*. On eut mieux fait de dire le *fade*, le *doucereux*. Le terme *pius* doit ſe rendre par celui de *bon*, de *tendre*, de *compatiſſant*.

pas ; un héros plein de franchiſe & de valeur, ne ſauvant ſa gloire, & ne s'arrachant à Didon, qu'après l'avoir rendue triomphante de ſes ennemis, & fait preuve des ſentimens les plus élévés. Énée, vainqueur d'Iarbe, & ſauvant Carthage, au moment où il la quitte, eſt un coup de maître. C'eſt ſçavoir deſſiner dans le grand.

L'abbé Desfontaines convenoit, en 1740, dans une lettre à M. Le Franc, que le caractère d'Énée étoit pitoyable, & que quiconque mettroit aujourd'hui, ſoit dans un poëme ou dans un roman, un pareil caractère, ſeroit infailliblement ſifflé.

L'académie de la Cruſca a porté le même jugement dans ſon *Apologie du Rolland furieux* de l'Arioſte. Elle ſe moque d'un héros qui s'occupe d'amour, lorſqu'il devroit avoir la tête remplie des grandes vues que les dieux ont ſur lui ; qui, dans le temps que la reconnoiſſance vouloit qu'il s'attachât à Carthage, prétexte leurs ordres pour aller s'établir dans tel coin de la terre plutôt que dans tel autre, & trahit une reine qui s'eſt livrée à lui, & l'a comblé de biens pour devenir le raviſſeur

d'une femme promiſe à un autre prince. On ſe prévaut encore de la plaiſanterie de Rouſſeau ſur Énée & ſur l'amour de Didon :

Ce fut ſa faute, en un mot,
A quoi penſoit cette belle,
De prendre un amant dévot.

Mais autant d'écrivains célèbres, autant d'avis différens. Le préſident Bouhier juſtifie Virgile quant aux caractères. Celui d'Énée lui paroît être dans la belle nature & dans le véritable héroïſme. Il combat M. Le Franc, & le blâme d'avoir appellé foible & parjure un tel prince. L'apologiſte de ce héros ne le trouve foible en rien, pas même dans les larmes qu'il répand quelquefois. De pareilles larmes ſont celles d'un grand homme : Achille ne pleure-t-il pas dans l'*Iliade* ? On ne veut pas non plus qu'Énée ait violé ſes ſermens : il n'avoit pris aucun engagement ſolemnel avec Didon.

Tant de choſes, qu'il dit & qu'il fait, ne nous paroiſſent ſi ridicules que parce que nous n'avons aucune idée juſte. Il eſt pluſieurs genres d'héroïſme. Nous ne voulons que des Achilles ou des Cé-

ladons, & nous ne penſons pas que celui qui a crayonné Énée a voulu en faire, non ſeulement un fameux guerrier & un conquérant, mais un grand politique, un véritable légiſlateur, un prince eſſentiellement religieux ; tel qu'on nous aſſure avoir été Auguſte : car c'eſt pour flatter les dévots de ſa cour, c'eſt d'après le caractère de ce grand homme que Virgile a tracé le caractère d'Énée. M. de Voltaire eſt de l'avis du préſident Bouhier ; l'abbé Desfontaines s'y eſt rangé pareillement. Il a détruit, dans ſa préface à la tête de Virgile, ce qu'il avoit avancé dans quelques lettres particulières.

L'anachroniſme du quatrième livre de l'*Énéide* a été encore une matière à diſpute. L'abbé de Marolles a ſoutenu, contre tous les hiſtoriens, que cet anachroniſme n'en eſt pas un, qu'Énée a été contemporain de Didon. Mais tous les chronologiſtes ont abandonné cet écrivain auſſi fécond qu'extraordinaire & obſtiné dans ſes idées. On convient généralement qu'Énée vivoit trois cent ans après Didon : ſur quoi les ſçavans, ſcrupuleux en fait de noms & de dattes, ſe récrient contre

l'audace de Virgile ; lui demandent raiſon d'avoir fait rencontrer deux illuſtres perſonnages qui ont vécu dans des ſiècles différens ; d'avoir ſuppoſé à la reine de Carthage la paſſion la plus violente & la plus éloignée de ſon caractère, puiſqu'à la mort de Sichée, elle lui voua une fidélité inviolable & préféra le bûcher à de nouveaux engagemens.

La réponſe à ces objections eſt toute ſimple. Un poëte n'eſt pas hiſtorien : l'ordre des temps & des lieux ne le regarde qu'à un certain point. On peut tout feindre, tout oſer dans un poëme, du moment qu'on ne nuit pas à la ſuite des événemens de l'hiſtoire ; qu'on n'eſt point démenti par une opinion générale ; qu'on ne ſuppoſe rien qui ne puiſſe avoir été fait. Virgile eſt dans ce cas ; l'auteur de la *Henriade* y eſt également, lorſqu'il fait paſſer ſecrettement Henri IV en Angleterre. L'entrevue de ce prince, avec la reine Éliſabeth, eſt dans toutes les règles de l'épique. Pourquoi trouver à redire à des fictions ingénieuſes & vraiſemblables qui ſont des ſources de plaiſir ? C'en ſeroit un de moins de ne pas con-

noître les amours de Didon & d'Énée? Ils n'euſſent jamais arraché des larmes ſur le théâtre. M. Le Franc les y a mis avec ſuccès. Racine avoit voulu traiter ce ſujet : malheureuſement il préfera les amours de Bérénice.

Un cinquième différend, occaſionné par le poëme de *Virgile*, c'eſt de ſçavoir s'il eſt achevé.

Quelques ſçavans, qui ſe donnent pour connoiſſeurs, prétendent que l'*Énéide* n'eſt point finie : Ils la comparent à ces chefs-d'œuvre de l'antiquité, à ces monumens ſuperbes de la grandeur & de l'élévation du génie des Romains, mais qui ne ſont arrivés juſqu'à nous que mutilés. Une main groſſière & peu habile a entrepris d'achever l'ouvrage. Maphée a ajouté un treizième chant aux douze autres. Ce chant eſt *la deſcription des nôces vraies ou imaginaires d'Énée avec Lavinie*.

Mais on a montré que l'action de l'*Énéide* eſt complette. En effet, que peut avoir à deſirer le lecteur, après avoir vu l'implacable Junon appaiſée, la mort de Turnus, Lavinie & l'empire du Latium, devenir le partage du héros?

Enfin, la plus grande dispute que l'*Énéide* ait occasionnée, tombe sur la comparaison qu'on fait de la moitié de ce poëme avec l'autre. Les six derniers livres, dit-on, ne sont pas de la beauté des six premiers. La *Description de la ruine de Troie*, *le Récit des amours de Didon*, *la descente d'Énée aux enfers*, sont le plus grand effort de génie. De ce haut point d'élévation, où le cigne du Tibre étoit parvenu au milieu de son vol, il n'a fait que descendre. L'imagination, échauffée par les grands objets que le poëte a chantés d'abord, se réfroidit sur le reste. La guerre contre les Latins, qui ont raison de défendre leur pays, le projet du mariage d'Énée avec Lavinie qu'il n'a jamais vue, ne peuvent réchauffer le sujet. Que peut tout l'art du monde sans la nature?

Ce n'est pas que Virgile ne soit Virgile dans les six derniers chants. On y trouve des morceaux admirables, le *Discours des ambassadeurs d'Énée* & la *Réponse du roi Latinus; le Bouclier forgé par Vulcain*, & dont Vénus fait présent à Énée; l'*Épisode pathétique d'Euriale & de Nisus;* la description de plusieurs

combats qui n'ont rien d'ennuyeux, & qui ſont l'effet de ces tableaux, où Le Brun a ſi bien repréſenté les batailles d'Alexandre, le combat ſingulier entre Énée & Turnus, & pluſieurs autres traits uniques. Tels ſont les ſentimens du plus grand nombre des critiques, &, en particulier, de celui qui porte cette déciſion ſur Virgile:

Mais il s'épuiſe avec Didon,
Et rate à la fin Lavinie.

M. de Voltaire prétend qu'il étoit aiſé de jetter de l'intérêt dans les ſix derniers chants; qu'il n'y avoit qu'à repréſenter Énée & Turnus tout autrement qu'ils ne ſont; qu'il falloit peindre celui-ci à ſon déſavantage, & l'autre avec tout l'héroïſme poſſible. Suivant ce plan, Turnus ne ſeroit point un prince jeune, aimable & digne d'obtenir la main de l'objet qu'il adore, mais il en ſeroit l'oppreſſeur; il auroit profité de la foibleſſe de la reine Amate & du vieux roi Latinus, pour envahir leurs états: & le prince Troyen ſeroit le libérateur de Lavinie & de ſon père; au lieu que, chez Virgile, Turnus défend Lavinie, & l'on ne

ne voit, dans Énée, qu'un étranger fugitif, courant les mers, & devenu le fléau des peuples & des rois de l'Italie, & d'une jeune princesse, de sorte qu'on est tenté de prendre le parti de Turnus contre Énée.

L'abbé Desfontaines a voulu défendre l'auteur qu'il a traduit. Il trouve que, dans l'*Énéide*, l'intérêt augmente par dégrès, de livre en livre ; que les six derniers sont autant au-dessus des six premiers, que l'*Iliade* est au-dessus de l'*Odissée*. Il est révolté de la comparaison de la seconde partie de *l'Énéide*, avec un terrain ingrat, où il faut toujours lutter contre les obstacles.

Il découvre une plus belle matière à traiter ; de plus grands événemens à développer ; un palais plus vaste & plus digne d'admiration ; intérêt de nation, intérêt de famille, intérêt de politique, intérêt de religion, de curiosité. C'est une succession continuelle des plus beaux traits épiques. L'abbé Desfontaines rejette surtout les correctifs proposés, afin de remédier aux défauts dans les six derniers chants. Son étonnement est extrême, de voir qu'on ose rectifier les plans des grands-maîtres.

Mais finiſſons, en obſervant que tous les écrivains s'accordent ſur un point ſur le ſtile de l'*Énéide*. On n'en connoît pas de plus beau. L'expreſſion de l'auteur eſt toujours juſte, correcte, ſimple, claire, énergique, brillante & naturelle. C'eſt le poëte qui a le mieux verſifié. En un mot, s'il n'eſt pas le plus grand peintre, le meilleur deſſinateur, il eſt le premier coloriſte.

LES ROMANS.

ON peut les définir l'ouvrage de la fiction & de l'amour. Leur origine, parmi nous, eſt la première querelle qu'ils ont fait naître.

Quelques ſçavans prétendent qu'il y a eu des romans chez toutes les nations & dans preſque tous les ſiècles. En effet, on peut remonter juſqu'à un certain diſciple d'Ariſtote, nommé *Déarque*, lequel s'eſt exercé dans ce genre. On cite l'*Hiſtoire de Leucippe & de Clitophon*, *les Amours de Rhodanis & de Sinonides*, ceux de *Daphnis & de Chloé*, ſi célèbres par la charmante

traduction d'*Amiot*, & par des eſtampes faites ſur les deſſeins du duc d'Orléans, régent. On cite ceux encore de *Théagène* & de *Chariclée*, par Héliodore, évêque de Tricca, dans le quatrième ſiècle. Tous ces ouvrages, & principalement les derniers, ſont plaiſir par la manière dont les paſſions y ſont traitées, par la variété des épiſodes habilement liés à l'action principale, par le naturel & les agrémens du ſtile.

L'évêque Héliodore eſt le Fénélon Grec. On le blâma beaucoup d'avoir traité un ſujet peu convenable à la dignité de ſon état. Quelque réſerve & quelque politeſſe qu'il eut miſes dans ſon livre, la lecture en parut ſi dangereuſe pour les jeunes gens, qu'il fut contraint, par un ſynode, ou de le ſupprimer, ou de quitter ſon évêché. Il préféra, dit-on, ce dernier parti.

L'hiſtoire des faits de Charlemagne & de Roland, fauſſement attribuée à l'archevêque Turpin, prouve encore que les romans ſont fort anciens.

Le ſçavant abbé Fleuri veut qu'on n'ait commencé à les connoître qu'au douzième ſiècle, & donne pour la ſour-

ce de tous l'*hiſtoire des ducs de Normandie* ; ce qui renverſe le ſentiment de ceux qui mettent Héliodore à la tête des romanciers, & qui diſent que du *mariage de Théagène & de Chariclée*, ſont nés tous les romans, Italiens, Eſpagnols, Allemands, Anglois & François.

Dom River, de la congrégation de ſaint Maur, fixe leur origine au dixième ſiècle. Il dit que le plus ancien de tous fut celui qui parut au milieu de ce ſiècle, ſous le titre de *Philoména*, ou *la bien aimée*. Ce roman contient les prétendus beaux exploits de Charlemagne devant Narbonne, & notre-dame de la Graſſe. On voit encore à Toulouſe un exemplaire de la *Philoména* en langue originale, c'eſt-à-dire, *romance* ou polie, telle que la parloient alors les gens bien élevés, & ſurtout ceux qui vivoient à la cour. Ils la préféroient au latin qui étoit la langue commune, & qu'on avoit fort corrompu.

Au milieu de toutes ces conteſtations ſur l'époque des romans, ainſi appellés parce qu'ils étoient écrits en langue romance, remarquons com-

bien les anciens différent de ceux de nos jours. Les premiers romans étoient un monſtrueux aſſemblage d'hiſtoires, moitié fauſſes, moitié véritables ; mais toutes ſans vraiſemblance, un compoſé d'aventures galantes, & de toutes les idées extravagantes de la chevalerie. Les actions, multipliées à l'infini, y paroiſſent ſans ordre, ſans liaiſon, ſans art. Ce ſont ces mêmes anciens & pitoyables romans, que Cervantes, dans celui de *Dom Quichotte*, a couvert d'un ridicule éternel.

Mais le roman informe alors, a été porté depuis à la plus haute perfection dont il étoit ſuſceptible. L'*Aſtrée* y a beaucoup contribué. Une narration également vive & fleurie, des fictions très-ingénieuſes, des caractères auſſi bien imaginés que ſoutenus, & agréablement variés, firent le grand ſuccès de cet ouvrage, dans lequel l'auteur décrit ingénument ſa propre hiſtoire, & une partie des aventures de ſon temps. D'Urfé, ſous Henri IV, effaça ſes devanciers.

L'illuſtre *Baſſa*, le grand *Cyrus*, la *Clélie*, donnèrent également beaucoup de célébrité à leurs auteurs. On liroit

encore ces trois romans, ainſi que l'*Aſtrée*, s'ils n'étoient inſupportables par leur ſtile diffus, & plus encore par leur fadeur. La *Zaïde*, de madame de la Fayette & de Ségrais, & la princeſſe de *Clèves*, ont paſſé toujours pour des chefs-d'œuvre.

Mais, quelque beau, quelque agréable que ſoit un roman, quel cas en doit-on faire? voilà ce qu'on demande, voilà ce qui ſuſcite tous les jours de grandes diſputes. Le genre romaneſque n'eſt-il pas un genre pernicieux de ſa nature? Peut-il s'allier avec le bon-ſens, les bonnes mœurs, le bon goût, & le progrès des lettres? Ne faudroit-il pas arrêter le cours de ces productions, les empêcher de ſe répandre dans l'état, avec plus de ſoin encore qu'on n'empêche l'entrée des marchandiſes de contrebande?

Boileau regardoit les romans ſur ce pied-là, & fit tout ce qu'il put pour les décrier au milieu du dernier ſiècle: c'étoit le temps où ils étoient le plus en vogue: parce qu'on avoit vu quelques écrivains y réuſſir, tous les autres ſe flattoient d'en faire de même. On ne voyoit que productions en ce gen-

re, ſans génie & ſans vraiſemblance. Elles ne laiſſoient pas d'être lues, & généralement admirées. Gomberville, La Calprenède, Deſmarais & Scudéri, avoient le ſuffrage de preſque toute la nation. Le Juvénal François, jeune alors, mais d'un goût fin, & d'un jugement formé, ſentit allumer ſa bile: il en vomit des torrens. Son dialogue, à la manière de Lucien, fit ceſſer l'illuſion.

Boileau ſe moque, dans ce dialogue, des bourgeois, & des bourgeoiſes de la rue ſaint Honoré, peints ſous le nom de *Brutus*, *d'Horatius Coclès*, de *Lucrèce*, de *Clélie*. Il veut qu'en punition de ce traveſtiſſement, on mène ces *faquins de bourgeois* au bord d'un fleuve, pour les y jetter tous la tête la première à l'endroit le plus profond, » eux & leurs billets doux, leurs » lettres galantes, leurs vers paſſion- » nés, & leurs nombreux volumes «. Cependant, comme Deſpréaux avoit une ſorte d'eſtime pour mademoiſelle de Scudéri, il ne voulut pas faire imprimer d'abord ce dialogue, par égard pour elle: il ſe contentoit de le lire dans quelques ſociétés; mais l'ouvrage

fut enfin donné au public, & tous les romanciers ſe réunirent contre l'auteur.

La Calprenède fut un de ceux qui ſe crut le plus offenſé. Il ſe piquoit d'être l'homme de France qui contoit le mieux. Toute ſa réputation dépendoit de *Cléopatre*, de *Caſſandre*, & de *Pharamond*. Il ne vit qu'avec déſeſpoir ſa gloire attaquée. La vanité étoit extrême dans cet écrivain Gaſcon, qui faiſoit auſſi des vers (*). Mais quelque irrité que fut ce romancier, auſſi bien que tous ſes confrères, ils n'eurent qu'une colère impuiſſante. Toute leur cabale réunie, ne put tirer vengeance du ſatyrique. Ils ſe bornèrent à médire de lui dans toutes les ſociétés dont ils étoient les oracles.

Après Deſpréaux, il faut mettre au rang des célèbres contempteurs des romans, le ſçavant évêque d'Avranches, *Huet*. Son ouvrage ſur leur origine fit beaucoup de bruit, & ſervit encore à les décréditer. Il déplora le

(*) Apprenant que les ſiens avoient été trouvés lâches par le cardinal de Richelieu, il s'écria : *Comment lâche ! Cadedis*, il n'y a rien de lâche dans la maiſon de La Calprenede.

ſort de la France d'être inondée de tant de frivolités, & n'oublia rien pour les faire tomber. On voit qu'il étoit ſi pénétré de cette matière, que de toutes celles qu'il a traitées aucune n'a fait plus ſortir ſes talens & ſon eſprit.

Mais que peuvent les plus longs raiſonnemens contre le ſentiment ? Les romans continuèrent à être en règne : on peut dire même qu'on n'en a jamais tant vu, que depuis cinquante ans. On croit que, pour ſe faire lire, il faut uniquement ſçavoir amuſer : on met à tout un coin romaneſque. Les ouvrages de ſciences ſont la plupart écrits d'un ton de frivolité.

Le P. Porée a cru devoir élever la voix contre le genre à la mode. Il prononça, l'an 1736, une harangue, dans laquelle il foudroya les romans. A la manière dont il les repréſente, il ſemble qu'on ſoit à la veille d'une révolution funeſte dans la littérature, & dans les mœurs. On croit voir Cicéron & Démoſthène, haranguant leur patrie en danger. Tout ce qu'on peut imaginer de plus fort contre cette ſorte d'ouvrage, l'orateur le dit avec ſon éloquence & ſon eſprit ordinaire. Il

parle tour à tour en homme de lettres, en homme vertueux, en citoyen. Il invite les magiſtrats, chargés du ſoin de la police, d'empêcher que les romans ne ſe répandent parmi nous, qu'ils ne nous ſoient apportés de tous le pays, d'Eſpagne, d'Angleterre, de Hollande, de Grèce, de Perſe, du Malabar & du Japon. Il repréſente ce goût, pour la galanterie, plus *peſtiféré* que la *peſte même*, dominant à la cour, à la ville, & dans toutes les provinces.

Les tableaux qu'il trace des romanciers faméliques, des femmes occupées jour & nuit à les lire, des petits enfans échappés du ſein de la nourrice, & tenant déjà dans leurs mains les *Contes des Fées*; d'un gentilhomme campagnard aſſis ſur un vieux fauteuil, & liſant à ſes enfans les morceaux les plus merveilleux de l'ancienne chevalerie, ſont d'une vérité frappante, & l'ouvrage eſt d'un grand maître.

Il croit ſi bien les romans l'écueil de la vertu, qu'il s'écrie : « Rendez nous » les chaſtes Bellerophons, les farou» ches Hyppollites, qui ont été inſen» ſibles aux ſollicitations des Sténo-

» bées, & des Phèdres. En lisant l'*Asi-*
» *trée* & la *princesse de Clèves*, ils de-
» viendront amoureux «. Déclamation inutile ; tout l'effet qu'elle produisit fut de faire changer de batterie aux romanciers.

Ils sacrifièrent la nature à l'art : ils choisirent une métaphysique de sentiment, & un persiflage inconnus jusqu'alors. On abandonna les grandes aventures, les projets héroïques, les intrigues délicatement nouées, le jeu des passions nobles, leurs ressorts & leurs effets. On ne choisit plus les héros sur le trône : on les tira de partout, même de la lie du peuple. Le genre des Scudéri, des Segrais, des Villedieu, fit place à celui des Lassan, des Marivaux, des Crébillon. Le titre de roman étoit trop décrié pour oser désormais en faire usage : mais on y substitua celui d'*histoire*, de *vie*, de *mémoires* de *contes*, d'*aventures*, d'*anecdotes*.

Pendant que tant d'écrivans s'occupoient à débiter, sous toutes sortes de formes, les délires de leur esprit ; d'autres auteurs écrivoient pour justifier cette conduite. On opposoit aux Despréaux, aux Huet, aux Porée,

d'autres perſonnes dont l'opinion avoit été très-différente de la leur.

Les raiſons qu'on apportoit en faveur des livres d'amuſement étoient aſſez plauſibles. Un roman, diſoit-on, peut être bien fait & bien écrit; ne bleſſer en rien l'honnêteté des mœurs; n'avoir point une fade galanterie pour objet; mais renfermer une morale fine en action, ou qui réjouiſſe le lecteur par des images plaiſantes, & des ſaillies ſpirituelles & comiques. Un tel roman peut exiſter, & il exiſte dans *Gil Blas*. Il ne faut donc pas, concluoit-on, proſcrire le genre, mais en défendre l'abus.

Gil Blas vaut lui ſeul pluſieurs traités de morale. Quelle vérité! quels portraits des différens états de la vie! Peut-on refuſer encore des louanges à *Dom Quichotte*, à l'*Argenis* de Barclay, qui eſt un tableau des vices & des révolutions des cours, & à quelques eſſais d'un genre tout particulier, tels que *Zadig*, *Memnon*, *Babouc*, ouvrages bien ſupérieurs à *Candide*, ou l'*Optimiſme*, pour la manière fine & piquante dont la morale & la philoſophie y ſont préſentées. Le comte de Hamilton a fait

auſſi des romans dans un goût plaiſant, qui n'eſt pas le burleſque de Scarron. Il a l'art d'intéreſſer dans le fond le plus mince, par le ſtile le plus vif & le plus enjoué.

L'auteur des *Lettres Juives*, dit que *Dom Quichotte* eſt l'ouvrage qu'il aimeroit le mieux avoir fait. Il eſt certain qu'un roman compoſé ſur le modèle de ceux que j'ai cités, doit être mis au rang des excellens écrits. Un bon roman mérite d'occuper un homme de lettres, comme un poëme épique, une tragédie, une comédie. La médiocrité même en ce genre n'eſt pas plus condamnable que dans tous les autres. Cependant ſi les mœurs ſont attaquées dans un roman, l'auteur devient le dernier de tous les écrivains.

Le grand reproche qu'on fait a un de nos romanciers, eſt de ne devoir ſa réputation qu'à *Tanzaï*, au *Sopha*, & à pluſieurs autres ouvrages dans leſquels la licence eſt toujours préconiſée. *Manon Leſcaut* eſt encore un livre de débauche. L'auteur de *Cléveland* & des *Mémoires d'un homme de qualité*, ne doit pas ſe louer de ces productions. Ne ſçauroit-on conter agréa-

blement, ſans être l'orateur du vice?

Comme ce ton déteſtable eſt le plus aiſé à prendre, il eſt auſſi le plus ſuivi. Il a paru mille copies de ces horribles originaux, très-éloignées du mérite de quelques-uns, & qui n'en ont que le mauvais. On donne des couleurs aimables aux actions les plus baſſes, & les plus noires: on peint en beau l'ingratitude, la ſupercherie, la fraude, la trahiſon: on court après les tableaux ſatyriques, ou les tableaux licentieux. Une héroïne ne brille, dans un roman, que par le contraſte de vingt femmes proſtituées. Loin de tendre, comme on le devroit, à la correction des mœurs, on ſemble conſpirer pour leur ruine: on réveille preſque toujours l'idée du libertinage. La *Julie*, ou *la nouvelle Héloïſe*, ſi lue & ſi critiquée, remplie de tant de défauts, & de tant de beautés, mérite ſurtout ce reproche. Rien de plus dangereux que ce roman, par le mauvais exemple de l'héroïne, & par la manière vive & naturelle dont les paſſions & les foibleſſes ſont rendues. Les perſonnages y font parade de grands principes, qu'ils démentent dès le premier vo-

lume. Ils ſemblent préconiſer le vice, en rendant inutile l'amour de la vertu. L'auteur, comme romancier, mérite peu d'eſtime; il péche contre la vraiſemblance; il eſt diffus & déclamateur, intéreſſant, mais dénué de faits & de ſituations, chargé de ſuperfluités, & de contradictions perpétuelles. Il s'érige en philoſophe & en moraliſte, & c'eſt Platon lui-même dans toute la force de la raiſon, & dans l'enthouſiaſme de la vertu; mais c'eſt ſouvent auſſi un diſciple groſſier d'Epicure.

Lequel eſt le plus dangereux d'un roman ou des *Contes de la Fontaine*, demandoit une femme dans une ſociété où le philoſophe Dumarſais ſe trouvoit avec le préſident Demaiſons? les *Contes*, ſans doute, répondit à cette femme une de ſes amies: un roman bien écrit, ajouta-t-elle, peut être d'une grande utilité. La converſation s'anima: chacun fut pour ou contre, ſelon ſa façon particulière d'enviſager les objets. Dumarſais, qu'on n'accuſera point de rigoriſme, fut obligé de convenir que la licence étoit, au fond, la même dans les uns & dans les autres; qu'il n'y avoit de différence que

dans les termes un peu moins malhonnêtes dans certains romans, que dans les *Contes*. Ce n'eſt pas que Dumarſais proſcrivit les romanciers; mais il eut voulu qu'ils tournaſſent leur talent à l'inſtruction du lecteur. Loin de ſe plaindre de l'abondance des écrits dans ce genre, le philoſophe le croyoit au contraire trop négligé, tant pour le ſtile que pour le fond.

L'abbé Langlet & M. le chevalier de Mouhi ont fait l'apologie des romans. Ce dernier a jugé à propos de réfuter très-ſérieuſement & très-vivement un écrivain qui veut que les jeunes-gens rempliſſent leurs momens de loiſir par la lecture des livres de piété, de morale & d'hiſtoire. Ce chevalier, blanchi dans la carrière pour laquelle il combat, ſoutient qu'un roman n'eſt pas plus dangereux que le bal, la comédie, la promenade & les jeux d'exercice; que la voie la plus courte & la plus ſûre pour inſtruire la jeuneſſe & lui donner le goût des choſes ſolides, c'eſt de commencer par lui préſenter les choſes agréables; que le roman a cet avantage de montrer la vertu récompenſée & le vice puni, au lieu que

l'hiſtoire offre ſouvent le contraire, les gens vertueux dans le malheur & les ſcélérats au faîte des grandeurs & des proſpérités; que l'abus d'un bien, d'un plaiſir innocent, n'eſt pas une raiſon pour le défendre, tout étant relatif au caractère & ne devenant poiſon que lorſqu'on eſt mal diſpoſé.

Sur les raiſons de M. le chevalier de Mouhi, on voit que ce n'eſt pas abſolument la plus mauvaiſe cauſe qu'il ait ſoutenue. Son ouvrage eſt intitulé *le Financier*. On regrette que nous n'ayons pas des romans, non ſur le modèle des ſiens, mais ſur le modèle de ceux qu'il imagine. Je ne ſçais ſi l'auteur qu'il combat s'eſt avoué vaincu; mais, du moins, on n'entendit plus parler ni de l'un ni de l'autre. Quant à l'abbé Langlet, après avoir donné la préférence aux romans ſur l'hiſtoire, il a eu ſes raiſons pour chanter la palinodie dans un livre intitulé *l'Hiſtoire juſtifiée contre les romans*.

Je paſſe à la différence des romans Anglois & des nôtres, & ſur laquelle les écrivains ſont encore diviſés.

Quelques-uns la trouvent à notre avantage & d'autres à celui des An-

glois. Que de vérité, s'écrie t-on, dans leurs romans ! combien de détails heureux ! quelle image vive & naturelle de la vie ordinaire des hommes ! quel ton de ſentiment ! quelle abondance d'idées ! quelle prodigieuſe imagination ! Il y en a plus dans une ſeule page du *Conte du tonneau* ou de *Gulliver*, que dans les trois quarts de nos romans. Quel choix encore dans les caractères ! Qu'ils ſont bien établis & bien ſoutenus ! *Tom Jones* eſt un des plus beaux qu'on puiſſe imaginer. On vante ſurtout, parmi les romans Anglois, ceux de Richardſon, pour leur morale épurée.

Son admirable *Paméla* fait adorer l'innocence, quand on la voit récompenſée dans une fille jeune & belle, ſans naiſſance & ſans biens. Quelle leçon que l'exemple de *Clarice*, fille de condition, riche, ſage, ſpirituelle, qui périt par l'imprudence qu'elle a de ſe ſouſtraire à une famille injuſte, à la vérité, mais dont la révolte n'aboutit qu'à la faire tomber entre les bras d'un ſcélérat. *Grandiſſon* nous peint deux amans égaux par la naiſſance, par la fortune & par le mérite ; tous deux

charmans, tous deux accomplis, fidèles à tous les devoirs de la religion & de la morale; & qui, après avoir été le modèle des vrais amans, deviennent celui des heureux époux.

Ce qui ajoute au mérite de ces ouvrages & à celui de leur auteur, c'eſt le pays où ils ont été compoſés. Il ſemble que chez une nation libre, dans un gouvernement qui ne défend ni de penſer ni d'écrire ce qu'on veut, la licence des mœurs devroit être extrême dans les livres. C'eſt pourtant le contraire à Londres. Quelque libre qu'y ſoit la preſſe, il en ſort beaucoup moins que parmi nous de romans licencieux.

Le genre épiſtolaire, employé dans ceux des Anglois, eſt encore regardé comme un ſujet d'éloge. La narration en eſt moins embarraſſée : elle en devient plus naturelle, plus vive, plus intéreſſante, & le lecteur plus curieux, plus attentif, plus ému. Il ſe défie moins de l'art de l'auteur : il ne voit, il n'entend que les perſonnages qui ſont en ſcène, & l'illuſion produit tout ſon effet. Les *dit il*, *répondit-elle*, *répliqua-t il*, *reprit-elle*, *interrompit-elle*, toutes ces liaiſons paraſites diſparoiſſent

par ce moyen, & l'on ſauve cette monotonie.

Pour juſtifier la préférence qu'on donne aux romanciers Anglois, on ſe jette enſuite ſur les défauts de la plus grande partie des nôtres ; comme ſi l'Angleterre n'avoit pas de bons & de mauvais romans. On ne ſait aucune grace à nos intrigues compliquées, à nos épiſodes entaſſés, à nos fictions ſans vraiſemblance, à nos monologues abſtraits, à nos dialogues doucereux, à nos développemens métaphyſiques du cœur, à nos penſées épigrammatiques, à notre affetterie de ſtile voiſine du phœbus & néceſſairement ennemie de toute correction. On remarque ce perſifflage, même au milieu des horreurs dont nos romans ſont remplis ; au milieu des images terribles formées par les trahiſons, par les enlevemens, les poiſons, les poignards, les enterremens précipités, les réſurrections & les phantômes ; reſſources admirables pour un génie ſtérile.

Ces mêmes romanciers François trouvent des défenſeurs & des vengeurs, qui reprochent à ceux d'Angleterre les longueurs, le verbiage,

la baſſeſſe des détails, mille traits qui ſont, à la vérité, dans la nature, mais non pas dans la belle nature. Ils ne trouvent que dans les nôtres l'ordre & la ſageſſe dans le plan, la nouveauté des ſituations, la plus exacte bienſéance, un enſemble plus beau, plus fini, & toujours ſupérieur aux écarts brillans d'une imagination féconde & déſordonnée.

Mais c'eſt trop parler des romans. Dans quelque eſtime qu'on veuille mettre leurs auteurs, ſoit ceux de France, d'Eſpagne ou d'Angleterre, ils ne ſeront jamais élevés par leur nation au rang des premiers écrivains. Ceux-ci les regarderont toujours comme les grands peintres regardent les barbouilleurs d'éventails & de colifichets.

IV.

LA POESIE DRAMATIQUE.

Je traiterai, dans cet article, de l'amour dans les tragédies, du comique larmoyant, des parodies, de l'utilité des ſpectacles & de la déclamation.

AMOUR DANS LES TRAGÉDIES.

LES Grecs n'en mettoient point dans les leurs, & les nôtres en ſont pleines. Qui d'eux ou de nous a raiſon? Si beaucoup d'écrivains approuvent les Athéniens, il en eſt auſſi qui les condamnent.

Cette oppoſition de ſentimens éclata ſurtout dans le temps des premières tragédies de Racine. On le vit s'ouvrir une nouvelle carrière, créer un genre dont on n'avoit point d'idée. L'ambition, la politique, la vengeance, étoient preſque les ſeules paſſions

connues au théâtre. Celle de l'amour avoit été manquée par Rotrou : Corneille l'employa heureuſement dans le *Cid* ; mais c'eſt auſſi preſque ſa ſeule pièce dans laquelle il parle au cœur. Il étoit réſervé à Racine de faire de l'amour le fond de ſes tragédies. Jamais productions théâtrales ne furent plus goûtées, ni auteur plus chéri.

Mais cette ivreſſe de la nation Françoiſe ne l'empêcha point d'eſſuyer beaucoup de contradictions. On déploroit l'aviliſſement de l'art de Sophocle & d'Euripide : on gémiſſoit de voir la majeſté de la ſcène Françoiſe en proie à de fades diſcours d'amans : on auroit voulu la ramener à ſon inſtitution, faire le procès à tout auteur qui donnoit à Melpomène d'autre langage que celui qu'elle parloit aux Grecs, une autre paſſion, d'autres reſſorts à développer que ceux dont elle faiſoit uſage chez ce peuple ſi poli, ſi ſpirituel, ſi tourné à la galanterie & à la délicateſſe des ſentimens.

L'écrivain qui s'éleva le plus contre le genre de Racine fut le célèbre abbé Villiers. Ses *Stances ſur la ſolitude*, fort au-deſſus de celles de Saint-

Amand, & ſon *Poëme ſur l'art de prêcher* l'avoient déjà mis en quelque réputation. Il crut s'être acquis par elle le droit de juger Racine; &, dès 1676, il ſe plaignit, dans un ouvrage intitulé, *Entretiens ſur les tragédies de ce temps*, de ce que ce poëte ſi tendre & quelques-uns de ſes foibles imitateurs abandonnoient la marche des tragiques Grecs.

L'immortel Rouſſeau, dont le ſuffrage eſt d'un ſi grand poids, en matière de jugement, a formé, depuis, la même plainte. Ce poëte diſtingue la galanterie de l'amour: il rejette l'un en admettant l'autre. Mais l'amour qu'il veut bien tolérer au théâtre, eſt un amour peint de ſes propres couleurs & non du faux coloris de nos opéra, de nos romans & de la plupart de nos tragédies modernes; un amour accompagné de tous ſes effets tragiques, du trouble, du crime, des remords, de l'état le plus affreux & le plus capable de guérir de cette paſſion.

M. Racine fils condamne lui-même ſon père, pour l'avoir repréſentée ſi ſouvent & n'avoir pas été auſſi heureux dans toutes les tragédies où il l'a faite

faite entrer, que dans celles d'*Andromaque* & de *Phèdre*. Il rappelle avec complaisance, dans son poëme, combien les Grecs étoient éloignés d'introduire sur leur scène cette coquetterie éternelle qui avilit la nôtre :

Athènes, il est vrai, tu le sçais, Valincour,
Par ces vers séduisans que dicte la molleſſe,
N'a jamais, du *Cothurne*, avili la nobleſſe.

Riccoboni n'a pas oublié, dans sa réformation du théâtre, d'y comprendre cet abus. N'est-on pas étonné, s'écrie-t-il, de voir continuellément des héros doucereux sur la scène ? Dans la fadeur & l'ennui que causent néceſſairement, à la longue, des amans toujours plaintifs, jaloux, furieux ; des rivaux de commande ; des confidens & des confidentes qui se prêtent si facilement & si baſſement à tout ; au lieu d'applaudir à toutes ses sottises, on devroit marquer la plus grande indignation, & n'avoir que ce cri : *plus d'amour, plus d'amour.* S'il en faut encore, que ce soit un autre genre d'amour ; comme l'amour paternel, l'amour filial, l'amour conjugal, l'amour de l'humanité & celui de la patrie.

M. de la Place admire les Anglois de n'avoir pas donné dans le défaut qu'on nous reproche. La galanterie, à ce qu'il remarque dans la préface de leur théâtre, n'eût pas été bien reçue d'un peuple qui n'eſt remué que par des images affreuſes ; ſur qui le fer, le poiſon, les tortures, les roues, les gibets, les enterremens, les ſorciers, les diables même, font tout un autre effet à la repréſentation que des diſcours élégiaques. Quelques modernes parmi eux, ajoute-t-il, ont introduit des héros dans le goût du Titus & de l'Alexandre de Racine ; mais ils l'ont fait ſans ſuccès ou *avec licence & ſeulement par occaſion.* M. de la Place eſt ennemi de tout amour qui n'eſt que ſimple tendreſſe, & non amour furieux & théâtral, tel que celui qui nous frappe dans *l'Othello* de Shakeſpeare ; amour ſi vrai, ſi terrible, ſi tragique, & qu'on dit avoir été le germe des principales beautés de la touchante tragédie de *Zaïre.*

Les admirateurs des ſentimens héroïques, les ames grandes, ambitieuſes, ſublimes & romaines, ne veulent au théâtre que des perſonnages élevés & ſuſceptibles uniquement d'être re-

mués par des intérêts puissans. Si l'amour, disent ces censeurs austères, est le ressort le plus vif des actions théâtrales, les Grecs eussent-ils manqué d'en faire usage ? Cependant, à l'exception du caractère de *Phèdre*, caractère unique & le plus fait pour le théâtre, ils y ont très-rarement hasardé de l'amour. Défigurèrent-ils leur *Électre*, leur *Iphigénie*, leur *Mérope*, leur *Alcméon*, en leur prêtant des sentimens tendres & les plus opposés au véritable héroïsme ?

La différence des climats, des mœurs, des coutumes, des loix, de leur religion & de la forme de leur gouvernement, peut-elle être la raison pour laquelle ils n'ont pas employé l'amour dans leurs tragédies, pendant qu'ils ne font que le respirer dans la plupart des autres genres. Ils ont pris exemple d'Homère, leur grand modèle. S'ils n'ont pas érigé cette passion en maîtresse souveraine de la scène, c'est qu'elle leur a paru futile ou déplacée.

Les partisans de l'amour donnèrent plusieurs raisons pour le justifier. La première, c'est que, les tragédies des

Grecs n'ayant roulé d'abord que ſur des ſujets terribles, l'eſprit des ſpectateurs étoit plié à ce genre de ſpectacles. La ſeconde, c'eſt que, leurs femmes menant une vie beaucoup plus retirée que les nôtres, & le langage de l'amour n'étant pas, comme aujourd'hui, la matière de tous les entretiens, les poëtes en étoient moins invités à traiter cette paſſion, la plus commune & pourtant la plus difficile à rendre par la délicateſſe qu'elle exige. La troiſième raiſon, c'eſt que les Grecs n'avoient point de comédiennes : les rôles de femmes étoient joués par des hommes maſqués. L'amour eût été ridicule dans leur bouche, autant qu'il doit plaire dans celle de nos excellentes actrices.

On accuſeroit aujourd'hui de maladreſſe, ſelon ces mêmes défenſeurs de nos tragédies attendriſſantes, un poëte qui négligeroit de plaire aux femmes, de mettre dans ſes intérêts cette charmante partie des ſpectateurs, un poëte qui croiroit trouver les cœurs acceſſibles à d'autres mouvemens que ceux de l'amour. Avec quelle différence, en effet, a-t-on reçu certaines pièces où

il étoit traité ſans égard à la belle nature & à la vraiſemblance, & de très-bonnes tragédies où il ne paroiſſoit point du tout. *Oreſte* & *Rome ſauvée* ont eu moins de repréſentations que des pièces au-deſſous du médiocre, mais dont les ſituations tendres intéreſſoient le beau ſexe. Par quelle fatalité les intérêts d'état & de patrie ne réuſſiſſent-ils plus qu'à Londres ?

Chaque parti joint au raiſonnement l'autorité. Ceux qui tiennent pour les mœurs fières & ſévères de l'ancienne tragédie & pour les paſſions les plus dignes de l'homme, ſe prévalent de l'exemple de Corneille, qui peint toujours en grand, qui s'eſt preſque toujours élevé au-deſſus de ce ton de galanterie à la mode dans ſon ſiècle. Ils mettent ſurtout la victoire de leur côté, parce que Racine, à la fin de ſa vie, reconnut ſes erreurs, crut avoir manqué l'objet du théâtre, & qu'après avoir embraſé la ſcène de tant de feux, il tourna ſon talent à des ſujets plus chaſtes & plus nobles. Le chef-d'œuvre d'*Athalie* eſt pour eux une conviction.

Ils appellent encore à leur appui l'auteur de *Mérope* & d'*Oreſte*. Ils lui

demandent combien de fois il a gémi de ſacrifier au goût de la nation, de ne pouvoir pas déployer toutes les beautés neuves, mâles & ſublimes que lui préſentoit ſon génie. *J'aurois fait*, mandoit-il à un de ſes amis, lorſqu'on jouoit *l'Orphelin de la Chine*, *les Tartares plus Tartares*, *ſi les François étoient moins François*. On n'ignore pas avec quel regret il mit de l'amour dans *Œdipe*; avec quelle complaiſance il ſe donna carrière dans la *Mort de Céſar*, dans *Mérope*, dans *Oreſte* & dans *Rome ſauvée*. De toutes ſes pièces, les mieux écrites ou les plus finies ſont peut-être celles où l'amour n'a point ou preſque point de part.

Oreſte, imité de Sophocle autant que nos mœurs peuvent le permettre, cauſa ſurtout des tranſports de raviſſement aux amateurs des tragédies Grecques. La nature leur parut vengée. Ils tâchèrent de communiquer leur goût & de maintenir, par des diſſertations, la ſimplicité qu'on ramenoit. Un d'eux porta ſon jugement ſur toutes les *Electres* anciennes & modernes. Ses réflexions étoient ſi juſtes, que le chancelier d'Agueſſeau, ce grand admira-

teur des anciens, ſans connoître l'auteur, lui fit faire compliment ſur ſon ouvrage.

On citoit quelques autres tragédies ſur le modèle de l'antiquité ; l'*Electre* de Longepierre ; la *Judith* de Boyer ; le *Joſeph* de l'abbé Geneſt, qui fut preſque auſſi bien reçu que ſa *Pénélope*. Point d'amour au théâtre, s'écrioit-on ; point d'intrigue froide & ridicule ; point de *M. Alexandre*, ſelon l'expreſſion des Anglois, de *M. Achille*, de *M. Mithridate* ; point de ce retour éternel & rebutant des mots *crime*, *forfaits*, *vertu*, *amour*, *jalouſie*, *déſeſpoir*, *fureur*, *vengeance*, *tendreſſe*, *poiſon*, *fer* & *poignard* ; point de ces vers bourſoufflés & vuides de ſens, tels que ceux-ci :

Tu ne ſçaurois penſer juſqu'où ma barbarie,
De ma jalouſe erreur, a porté la folie.

Point d'épiſode déplacé ; point de baſſeſſe & de fadeur. Quel dommage que l'*Iphigénie en Tauride*, commencée ſur ce plan par Racine, n'ait pas été continuée ! Quoiqu'elle ait tout récemment été miſe ſur le théâtre ſans amour, quoique la pièce annonçât des talens,

& qu'elle ait eu un grand ſuccès, *Euripide* a perdu. Entre les mains de Racine, il eut peut-être gagné. Quel ſpectacle attendriſſant il eut encore offert, s'il avoit traité le ſujet des *Troyennes !*

Ceux qui ſont d'avis qu'on laiſſe l'amour en poſſeſſion du théâtre, s'appuyent, ainſi que leurs adverſaires, de l'autorité du grand Corneille, dont le génie ne s'eſt jamais élevé ſi haut que dans les belles ſcènes du *Cid*, dans ces combats admirables du devoir & de la paſſion, & où la paſſion eſt toujours ſacrifiée à l'honneur. Ils oppoſent à *Eſther* & à *Athalie*, le reſte des tragédies de Racine. Pour le doucereux Campiſtron, il leur eſt acquis à toutes ſortes de titres. S'il eſt touchant dans ſes pièces, elles ſont bien foiblement écrites. Il n'eſt pas juſqu'au dur & raboteux Crébillon ; mais ſublime en certains endroits, & unique pour nuancer un caractère qui ne faſſe pour leur ſentiment, & qui n'ait ſacrifié tout à l'amour. Celui qu'il peint effraye, ainſi que tout ce qui ſort de ſon imagination brûlante & noire. Auſſi l'auteur de *Zaïre* diſoit-il un jour à un jeune tragique : *Vous & Crébillon, avant*

que de vous mettre à une tragédie, vous commencez par boire tous les matins cinq ou six palettes de sang. Les pièces encore où M. de Voltaire n'a point introduit l'amour, sont-elles en aussi grand nombre que celles où il le fait parler avec tant de force & de vérité ?

De toutes les tragédies de La Mothe, on ne représente qu'*Inès* : quoique mal écrite, elle a réussi par la beauté du sujet, par la peinture de la passion la plus malheureuse, & la plus intéressante. L'auteur, dès la première idée qu'il eut de mettre en action ce morceau d'histoire, sentit qu'il réussiroit ; qu'il feroit prendre l'intérêt le plus vif aux amans qu'il avoit à peindre (*).

Les défenseurs de l'amour peuvent encore alléguer la tragédie de *Didon* : il n'y a qu'un rôle dans cette pièce, ainsi que dans *Ariane* ; & ce rôle doit son pathétique au développement des effets terribles d'une passion dans le cœur d'une femme extrême en tout.

(*) Sa persuasion, à cet égard, fut poussée si loin, qu'il osa se préfager publiquement des succès plus grands que tous ceux qu'avoit jamais eus Corneille.

On convient que les premiers poëtes Anglois ont banni l'amour du théâtre ; mais leurs ſucceſſeurs l'y ont introduit. La nation a-t-elle été dédommagée ? Cette révolution s'eſt faite ſous Charles ſecond, qui vivoit dans les plaiſirs, & dont la cour, après celle de Louis XIV, étoit la plus galante de l'Europe. Il a été un temps où l'on n'aimoit que les *Oldfields* & les *Duclos* amoureuſes. En Italie, une actrice n'a point d'autre reſſource. On ſe moqueroit de voir une fille jeune & belle, s'entretenir longtemps d'ambition, & de politique.

Enfin, ſi l'amour eſt un défaut au

Du moins lui reprocha-t-on, dans une épigramme, cette extrême confiance :

L'ambaſſadeur du roi de Portugal
Prioit La Mothe, écrivain ſans égal,
De mettre *Inès* en tragédie.
Je le ferai, dit-il, & je parie
Qu'*Inès* aura des endroits auſſi beaux
Qu'en a le *Cid*, ſans avoir ſes défauts.
Quelqu'un lui dit, en ſecouant la tête :
Monſieur le fat, par trop vous vous vantez.
Donnez-nous ſeulement les défauts de Corneille ;
Nous vous quittons de ſes beautés.

théâtre, ce défaut trouve, aux yeux de ſes défenſeurs, ſon excuſe dans l'emploi qu'en ont fait les plus célèbres poëtes. Après les tragiques Grecs, ceux de la Chine s'en ſont le plus garantis. Chez ce peuple ſi ſage, les ſujets de tragédies ſont preſque toujours moraux, & relevés par les penſées & par les exemples des philoſophes, & des héros de la nation. Je ne parle point du théâtre Péruvien, qu'on dit avoir été très-décent & très-majeſtueux, & fait uniquement pour élever l'ame, & conſacrer les actions mémorables des *Incas*, & des grands hommes de ces contrées. Ce théâtre, ſi informe d'ailleurs, ne peut ſervir de règle. On avoue que les Péruviens n'ont jamais ſoupçonné l'effet que pouvoit y produire l'amour. Mais qu'en peut-on conclure en Europe, contre un uſage dont l'introduction a été la ſource de tant de beautés, & de tant de chefs-d'œuvre de ſentiment ?

Ce qu'il y a eu de mieux dans toute cette diſcuſſion, & ce qui doit ſuffire pour réunir les deux partis, eſt la réflexion ſi judicieuſe de M. de Voltaire : » Vouloir de l'amour dans toutes les

» tragédies eſt un goût efféminé, l'en » proſcrire toujours eſt une mauvaiſe » humeur bien déraiſonnable «: mais, ajoute le même auteur, ſi l'on fait tant que de l'y amener, il faut qu'il y tienne la première place, il faut qu'il ſoit le nœud néceſſaire de la pièce.

Cette paſſion n'eſt pas de nature à paroître en ſous ordre; Rotrou & Corneille l'ont fait preſque toujours. L'amour, dans les pièces de Racine, eſt tel qu'il doit être, impérieux & ſouverain : mis au ſecond rang, il ne ſeroit que de la galanterie.

Tout ce que nous avons dit de la tragédie, on peut le dire également de l'opéra, que Saint-Evremont appelle une ſottiſe, en ajoutant, » qu'une » ſottiſe chargée de muſique, de danſes, de machine, de décorations, eſt » une ſottiſe magnifique; mais toujours ſottiſe; que c'eſt un vilain » fond ſous de beaux dehors «.

COMIQUE LARMOYANT.

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE n'en eſt point le père, comme on le croit communément : les Romains avoient connu ce genre. Dans l'*Hécyre* de Térence ; il n'y a qu'un perſonnage qui faſſe rire, & même il ne paroît qu'à la fin ; tous les autres excitent des larmes : on en répand auſſi à la comédie de l'*Andrienne*. Le pathétique commence dès le premier acte : on va la voir jouer, dans le même eſprit qu'on court à *Inès*, ou à *Zaïre*.

Cependant on ne peut refuſer à la Chauſſée la gloire d'avoir introduit, ſur notre théâtre, ce genre de comédie, de l'avoir développé, & perfectionné. *Le Préjugé à la mode*, *la fauſſe Antipathie*, & *l'Ecole des amis*, doivent faire eſtimer cet écrivain ; que ſon eſprit, ni les agrémens qu'il met partout, n'empêchent point de parler au cœur. Sa *Mélanide* eſt ſon triomphe. Il faut

convenir que la pièce eſt charmante ; pleine de ſentiment & de chaleur. L'extrême intérêt n'y eſt point interrompu par la baſſe plaiſanterie. Le peu de comique qui s'y trouve eſt noble, & naît du fond du ſujet : il n'y a de comique qu'entre les deux amans *Darviane* & *Roſalie*. On ſourit aux divers mouvemens de jalouſie qu'on voit éclater dans l'un, & aux réponſes que fait l'autre. Dans la diſtribution des places des poëtes comiques, on peut mettre La Chauſſée immédiatement après les génies créateurs.

Mais, s'il n'inventa rien, s'il n'a fait que perfectionner, il a donné naiſſance à une diſpute très-vive & très-importante, qui dure encore. Les uns condamnent le genre qu'il a ſuivi ; les autres l'admettent, & ne veulent pas que l'on ſe prive d'une nouvelle ſource de plaiſirs. Mais de quel côté eſt la vérité ? c'eſt ce qu'on ne pourra décider, qu'après l'expoſition des raiſons de part & d'autre.

La première qui ſe préſente contre le comique attendriſſant, eſt que nos grands comiques François ne s'étoient point douté de ce genre ; que ce n'eſt

point celui de Molière & de Regnard ; qu'on n'a de comédies, qui en approchent, que celles de *Mélite*, de la *Place royale*, de la *Veuve ;* toutes pièces détestables, & peu dignes de leur auteur.

On envisage ensuite le but de la comédie, qui est de représenter les ridicules des hommes. Or, si le genre attendrissant a lieu, l'objet du véritable comique sera manqué. On ne s'attachera plus à peindre les sottises humaines, à jouer les ridicules qu'on remarque dans la société. On feindra des vertus & des défauts hors de nature, pour arracher des larmes. On sacrifiera tout au pathétique. On ne donnera rien, ou presque rien à cette malice si naturelle aux hommes, qui leur fait considérer avec tant de complaisance ce qu'il y a de répréhensible, & de risible dans leurs semblables. Les aventures singulières & galantes seront mises en action. Nos comédies deviendront toutes des romans dialogués : on abandonnera l'ancien goût, par la facilité & l'abondance du nouveau. Ainsi le genre comique au lieu de faire des progrés, rentrera dans un état pire

que celui de ſon enfance (*) :

Melpomène & Thalie ont un divers langage.

L'abbé Desfontaines fut un de ceux qui s'allarma le plus. Il ne vouloit point qu'on préférât au comique d'uſage ce mêlange du pathétique & du ſérieux, cet alliage des ris avec les pleurs. C'étoit moins l'innovation en elle-même qu'il pourſuivoit, que l'abus qu'il craignoit qu'on en fit. Il croyoit toujours voir le ſiècle de Trajan ſuccéder à celui d'Auguſte. En garde contre toute nouveauté littéraire, il invectiva d'abord contre celle-ci dans ſes feuilles. Le célèbre Piron, quoiqu'ennemi perſonnel de Desfontaines, en fit autant. Jaloux peut-être de voir *Mélanide* courue, & marquée au même coin de ſupériorité que la *Métromanie*, il plaiſanta beaucoup ſur les comédies attendriſſantes, qu'il comparoit à de froids ſermons : *Tu vas donc entendre prêcher le père La Chauſſée*, dit-il un jour à un de ſes amis qu'il rencontra allant à *Mé-*

(*) *Verſibus exponi tragicis res comica non vult.*

HORAT.

lanide. Le ſentiment & l'émotion continuelle, qui font le grand mérite de cette pièce, lui paroiſſoient choquer les premières idées du comique. On peut voir ſon épigramme ſur les deux Thalies, dont l'une ſimple & charmante a *le rire de Vénus;* & l'autre, nouvellement introduite eſt *froide & pincée*.

On fit, à toutes ces crititiques de la comédie larmoyante, la ſeule réponſe convenable. On les réfuta par le ſuccès prodigieux & conſtant de ce genre; par l'intérêt vif qu'y prenoient les femmes; par l'impreſſion que laiſſent toujours ſur les cœurs même les moins vertueux les tableaux de la vertu, quoique placés dans un faux jour; par la néceſſité d'admettre un commencement à toute nouveauté utile. Tous ces grands mots, *règles*, *uſages*, *raiſon*, *bon goût*, on les diſoit mal appliqués. On ne vouloit pas qu'ils puſſent tenir contre l'expérience. Une pièce à laquelle on alloit avec tant d'affluence, & qui faiſoit les délices de tout Paris, pouvoit-elle n'être pas en droit de plaire?

Plus ce genre de ſpectacle eſt critiqué, plus il eſt juſte, s'écrioient ſes partiſans, que nous l'applaudiſſions, &

que nous dédommagions, autant qu'il eſt en nous, un digne citoyen, puiſqu'il n'y a pas une ſeconde Athènes pour récompenſer ceux qui fourniſſent de nouveaux plaiſirs à leur patrie. Ils aſſuroient que, bien loin de s'être éloigné de la nature, il l'avoit étudiée parfaitement; que c'étoit la nature elle-même, ſi variée & ſujette à tant de contrariétés, qui nous faiſoit paſſer rapidement du rire aux larmes, & des larmes aux rire.

Le genre du comique larmoyant étoit comparé à celui du paſtel inventé vers ce même temps, & non moins critiqué; mais toujours aimé, toujours recherché du public, toujours s'établiſſant par l'envie & la perſécution.

La comédie attendriſſante paroît, à Riccoboni, ſupérieure à l'autre: il n'eſtime point celle qui fait rire. Dans une lettre à un de ſes amis, il donne La Chauſſée pour un des premiers génies de la nation, & le met à côté de Molière.

Les louanges dont cette lettre étoit remplie, louanges exagérées & ridicules, firent plus de tort à celui qui en étoit l'objet, que toutes les critiques

dont on l'accabla : elle fut réfutée en 1737. On ſe plaignoit vivement qu'on osât ſe déclarer pour le renverſement des loix, pour l'extinction du goût, pour l'aviliſſement du tragique, pour une uſurpation manifeſte du brodequin ſur le cothurne, & peut-être pour l'anéantiſſement de l'un & de l'autre. On en appelloit à la phyſique, pour démontrer que ces deux genres ne ſçauroient exiſter enſemble ; que l'effet propre à chacun doit être arrêté, ou du moins affoibli par l'autre ; qu'on eſt mal diſpoſé à rire quand on a pleuré, & à pleurer quand on a ri ; que notre ame n'étant affectée différemment que par dégrés, doit l'être beaucoup moins à meſure qu'elle paſſe continuellement des larmes à la joie, & de la joie aux larmes ; que le ſpectateur, dans l'impoſſibilité de ſe livrer longtemps à rien de touchant ou de riſible, doit reſter ſuſpendu entre deux mouvemens alternatifs & oppoſés. On plaiſanta ſur cette *bigarrure* de bouffonneries & de ſérieux pathétique, ſur l'honneur qu'on faiſoit à des ſpectateurs raiſonnables de les prendre pour des enfans ou des fous qui pleurent, & qui rient preſque

dans le même inſtant. Il parut des brochures ſous ce titre ſingulier : *Tragédie pour rire*, & *Comédie pour pleurer*.

L'idée de faire des ſpectateurs tout à la fois des Héraclites & des Démocrites, divertiſſoit les cenſeurs : mais les enthouſiaſtes de cette idée la jugeoient lumineuſe, & l'ouvrage du génie : ils la défendoient avec zèle. La chaleur entre les deux partis étoit égale, lorſqu'on donna l'*Enfant prodigue*, pièce excellente & dans le goût nouveau, compoſée de ſcènes pathétiques, & de très-bonne plaiſanterie, à l'exception de quelques-unes de celles qu'on met dans la bouche de *Rondon* & de *Fierenfat*. Il faudroit exclure du comique larmoyant toute bouffonnerie & tout bas comique. *Mélanide* peut ſervir de modèle. L'*Enfant prodigue* eut trente repréſentations. L'auteur ne s'étoit pas fait connoître ; mais on le devina au coloris de la pièce.

Dans la préface, M. de Voltaire expoſe les raiſons qu'il a eues d'adopter le nouveau genre de comédie. Il ne veut exclure aucun genre : il les trouve tous bons du moment qu'ils plaiſent, & *le meilleur eſt celui qui eſt*

le mieux traité. Il ne voit, dans le comique larmoyant, que l'image de la vie ordinaire. N'arrive-t-il pas ſouvent, dit-il, que dans une même maiſon, dans une même famille, dans le même temps & pour la même choſe, un père gronde, une fille occupée de ſa paſſion pleure, le fils ſe moque des deux, & que les amis, ou les parens, ont différemment part à la ſcène. Il cite pour exemple une naïveté, un bon mot qui excite le rire juſques dans le ſein de la déſolation & de la pitié. La vie de Scaron n'étoit-elle pas un paſſage continuel de la douleur la plus vive à la joie la plus folâtre.

L'*Enfant prodigue* accrédita & multiplia les comédies larmoyantes. Leur titre ſeul prévenoit & leur attiroit des ſpectateurs en foule. Le goût du public parut ſi décidé pour elles, que les critiques furent réduits à ſe taire. L'abbé Desfontaines lui-même céda au torrent, & convint qu'elles avoient *reçu leur paſſeport.*

Nanine, la charmante comédie de *Nanine*, fut encore un eſſai dans le même genre. Si elle n'obtint pas d'abord tous les applaudiſſemens qu'elle méri-

toit, elle a été bien dédommagée dans la ſuite. C'eſt une des pièces de l'auteur qui fait le plus de plaiſir. Tout y eſt dicté par le ſentiment & par la vérité même : tout y eſt embelli par l'imagination la plus agréable. Rien de forcé, rien de bas, point de bouffonnerie déplacée. Le rôle du valet, quoique plaiſant, n'eſt point chargé. Je voudrois ſeulement qu'on ôtât une vieille qui vient pour faire rire, & qu'on avoit traitée de bavarde chez la marquiſe Hagard. *Nanine* fait la méme ſenſation au théâtre, que *Pamela* dans le roman de ſon nom.

Une autre comédie, reçue avec enthouſiaſme, & dont on eſt redevable au comique attendriſſant, c'eſt la vertueuſe *Cénie*. Quel intérêt dans quelques ſituations ! quelle pureté ! quelle correction ! *quelle élégance de ſtile !* C'eſt le même ton ; c'eſt la même ame que dans les *Lettres Péruviennes*.

L'*Écoſſaiſe* eſt le dernier eſſai, dans ce genre, qui ait paru ſur notre théâtre. La ſatyre qu'elle renferme, quoique très-vive & inuſitée, n'a pas empêché que l'attendriſſement ne fut univerſel.

Thalie, alternativement gaie & fon-

dant en larmes, a tous les droits imaginables ſur les cœurs. On a dit, en aſſez mauvais vers, pour la défenſe de cette muſe :

Si quelquefois prenant ſon ſérieux,
Aux ſpectateurs elle arrache des larmes,
Parlant aux cœurs, elle en a plus de charmes.
Pourquoi borner ſon aimable pouvoir,
Et lui ravir l'art de nous émouvoir ?
Son grand effet eſt de nous faire rire :
Eſt-ce le ſeul qu'on doive lui preſcrire ?
Rire un moment, puis pouſſer des ſoupirs,
Puis rire encore ; voilà les vrais plaiſirs.

Chaque bon comique a un caractère qui lui eſt propre. Ménandre étoit pur, élégant, naturel & ſimple. Ariſtophane eſt tout le contraire. On a comparé la muſe du premier à une honnête femme, & celle de l'autre à une femme perdue. Un cyniſme, ſouvent groſſier, & de fréquens coups de génie, diſtinguent Plaute. C'eſt une *Bachante dont la langue eſt détrempée de fiel.* Térence eſt un homme aimable, chez qui tout reſpire la politeſſe, les graces, la décence & la bonne plaiſanterie. Molière a les beautés & les défauts des uns & des autres. Dans

Régnard, que de gaité, que de ſel, que de bon comique ! Quelle verſification ! C'eſt le Racine de la comédie. Destouches eſt fin & noble ; Dancourt fécond, léger, excellent pour le dialogue ; Le Grand naturel & très-agréable ; Dufreſni vif, enjoué, ſaillant. Il reſtoit à La Chauſſée le partage de faire rire & pleurer en même-temps.

On appelle quelquefois les comédies larmoyantes des *tragédies bourgeoiſes* ; mais ce ſont deux genres qu'il ne faut pas confondre. Tel qui admet les unes, rejette expreſſément les autres. M. de Voltaire, par exemple, eſt dans ce cas. Il condamne les tragédies où l'on ſubſtitue aux rois, & à des perſonnages illuſtres, de ſimples bourgeois ; où l'on veut introduire, parmi des hommes du commun, le même ſérieux & le même air de dignité qu'on remarque dans les véritables tragédies. Il traite ce genre d'eſpèce bâtarde, de monſtre né de l'impuiſſance de réuſſir dans le comique ainſi que dans le tragique, & propre à faire manquer l'objet de tous les deux. Ces reproches ſont-ils fondés ?

Si l'on pouvoit compter davantage ſur

ſur les idées théâtrales de l'Angleterre, on allégueroit le ſuccès du *Marchand de Londres* & de *l'Opéra des gueux*. Mais, parmi nous, *le Fils naturel* ne nous donne pas bonne opinion des tragédies bourgeoiſes. Si cette pièce ſingulière, que ſes enthouſiaſtes veulent faire enviſager comme une nouvelle lumière apportée aux hommes qui ſe piquent de penſer, eſt écrite en quelques endroits d'une manière forte, ſublime & pathétique, elle eſt froide dans tout le reſte.

L'auteur ſe flattoit de la voir jouer par les comédiens ; mais ils ont donné la préférence au *Père de famille*. Le ſuccès de cette pièce n'a pas été bien décidé. Ceux qui l'avoient admirée à la lecture, eſpéroient qu'elle ſeroit reçue avec plus d'enthouſiaſme à la repréſentation. La critique s'en eſt prévalue : elle a trouvé *le Père de famille* encore plus repréhenſible que *le Fils naturel*. C'eſt le même ton impérieux, le même froid jargon de ſentimens alambiqués.

L'idée de ces deux eſſais philoſophiques mérite d'être applaudie, mais elle eſt mal exécutée. Il faut de grands

maîtres pour faire réuſſir de pareilles innovations. Que M. de Voltaire approuvât les tragédies bourgeoiſes & qu'il en fit une, comme on l'en a prié quelquefois ; peut-être aurions-nous un genre de plus, celui-là même que M. Diderot a manqué.

LES PARODIES.

ELLES ſont le fléau des écrivains. Entr'eux & les parodiſtes eſt un mur éternel de diviſion. Ceux-ci ſont les corſaires de la littérature : ils ne cherchent qu'à ſaiſir les défauts & les ridicules d'un auteur, pour en faire trophée, pour les tourner à l'amuſement du public & à leur profit particulier. Le premier qui donna l'exemple de cette ſorte de guerre, eſt un ancien poëte Grec appellé *Hipponax*, qui vivoit 540 ans avant l'ère chrétienne.

L'eſprit d'Hipponax paſſa à pluſieurs de ſes compatriotes, qui cherchèrent à divertir de même la nation. Elle ſe paſſionna pour ce nouveau genre d'amuſement. La parodie dramatique,

chez les Grecs, étoit dans le goût de celle de nos jours. Les Hégemon, les Rhinton étoient en Grèce ce que ſont chez nous Fuzelier, Vadé, Favard. Il ne paroiſſoit guère, à Athènes, de bonne tragédie qui ne fût tournée en ridicule. Les Latins ſe ſont auſſi exercés à faire des parodies ; mais il ne nous reſte que des fragmens des leurs & de toutes celles des Grecs.

Le goût de la parodie & du burleſque a été ſingulièrement en vogue parmi nous, au commencement du ſiècle dernier. Combien de gens, dit Peliſſon dans ſon hiſtoire de l'académie, croyoient alors » que, pour bien » écrire raiſonnablement en ce genre, » il ſuffiſoit de dire des choſes contre » le bon ſens & la raiſon. Chacun s'en » croyoit capable ; & l'un & l'autre » ſexe, depuis les dames & les ſeigneurs de la cour juſqu'aux femmes » de chambre & aux valets, s'occupoit à cela. Cette fureur de burleſque étoit venue ſi avant, que les libraires ne vouloient rien qui ne » portât ce nom «. On imprima, l'an 1649, durant la guerre de Paris, une pièce ridicule intitulée : *La Paſſion de*

notre-ſeigneur en vers burleſques.

Ce goût tomba vers l'an 1660 ; mais on l'a relevé depuis, on l'a épuré, on l'a rendu digne d'une nation dont le génie eſt ſi analogue à celui des Grecs pour l'eſprit, la politeſſe, les graces, l'enjouement & la bonne plaiſanterie. Peut-être même les avons-nous effacés dans le genre dont ils nous ont donné l'idée. Quelle critique fine dans nos parodies ! La ſimplicité naïve, la gaieté décente, la diction pure & noble même, autant que le ſujet le comporte, en ſont leurs principaux caractères.

Je parle des meilleures que nous ayons & de celles qui ſont reſtées au théâtre. Pour les parodies ſatyriques, plates, bouffonnes, ordurières, telles qu'on en fait tous les jours, on les mépriſe. Rien de plus ennuyeux qu'un mauvais plaiſant qui veut faire rire.

La parodie conſiſte à détourner le vrai ſens d'une pièce, pour en ſubſtituer un communément malin, ironique & bouffon. Je dis communément, parce que la parodie eſt quelquefois innocente. C'eſt parodier que de copier, d'après quelque poëte connu, un

ou plusieurs vers ; soit en n'y changeant rien ou en y faisant quelque léger changement, mais toujours en les présentant de manière qu'il en résulte un tout autre sens que celui de l'original. Tant de bons ou de mauvais vers passés en proverbe, & dont on fait, en mille circonstances, des applications naturelles, sont des parodies heureuses. Boileau en a fait en imitant la dureté de Chapelain.

Les plus considérables, & les seules peut-être qui méritent le nom de parodie, sont celles de ces poëmes qu'on détourne à un autre sujet par le changement de quelques expressions ; ou bien celles de ces poëmes faits exprès dans le goût sublime sur un sujet qui ne l'est pas. La *Batrachomyomachie*, ou le *Combat des rats & des grenouilles*, nous fournit un exemple de ce dernier genre. Nous en avons encore un autre dans le fameux poëme du *Lutrin* & dans celui de *Cartouche*.

Le *Virgile de Scarron & la Henriade de Montbron* ne sont *point des parodies, mais des travestissemens*, par la raison que j'ai dite qu'ils ont conservé le sujet. Dans le travestissement, on substi-

tue le langage bas & burleſque au ſtile noble & élevé des auteurs qu'on défigure ; mais la parodie n'exige point qu'on aviliſſe ſa façon d'écrire. On peut s'y monter ſur un ton épique & le ſoutenir. Moins elle donne dans le bas, plus elle eſt faite pour être l'effroi des écrivains célèbres.

Il n'en eſt guères qui ne redoutent d'être mis à ſon creuſet. Ils tâchent, preſque tous, de la faire regarder comme un monſtre ſur lequel il eſt affreux de jetter les regards, comme une action atroce dont on partage la honte en n'oſant pas la condamner. L'abbé Desfontaines les compare aux caſuiſtes qui anathématiſent les maſcarades & les traveſtiſſemens nocturnes.

La Mothe s'eſt élevé fortement contre ce genre de plaiſanterie. Sa raiſon en fut révoltée, quoiqu'il ne l'eût pas toujours jugé de même. Il ſe repréſenta la parodie ſous un autre aſpect, & la décida directement oppoſée aux bonnes mœurs, au bon goût, au progrès de l'eſprit humain, à la gloire des gens de lettres. Il écrivit pour les venger de l'inſulte qu'il prétendoit leur être faite en plein théâtre, à eux tous, à l'au-

teur intéreſſé, au public dont on avoit eu les acclamations, aux acteurs qui avoient joué ſupérieurement & dont on copioit, d'une manière bouffonne, la voix, le geſte, les démarches & les mouvemens.

Après les invectives générales, dont ſon fameux diſcours ſur la parodie eſt rempli, il vient aux raiſons particulières qui la lui font proſcrire. » Vous » avez admiré, dit-il, vous avez pleu» ré au tragique : n'eſpérez pas, en » revoyant le tragique après avoir vu » la parodie, être ému comme vous » l'avez été «. Vous ne retrouverez plus les beaux endroits ; vous les confondrez avec les plus répréhenſibles ; vous jugerez d'une pièce entière d'après un bon mot, d'après une ſaillie heureuſe ; la vertu ſera repréſentée à vos yeux ſous le maſque d'un pédant ou d'un hypocrite : il aura été d'autant plus facile de la couvrir de ridicule, que rien n'y prête comme le ſublime, comme les grands ſentimens de la tragédie qu'on charge toujours, & qui, pour peu qu'on les charge encore, deviennent giganteſques ou puériles. Vous vous direz à vous-même qu'il

faut être bien fou pour donner une tragédie, & que la crainte d'être parodié doit empêcher beaucoup de poëtes d'en faire. » N'eſt-ce pas aſſez, » ajoute le même écrivain, d'avoir à » craindre un mauvais ſuccès, malgré » les peines qu'on ſe donne, ſans attendre encore, dans le cas de la » plus grande réuſſite, des brocards » de théâtre qui divertiſſent le public » à nos dépens «.

Il eſt à remarquer que ce diſcours ſur la parodie fut compoſé à l'occaſion de celle d'*Inès de Caſtro*. *Agnès de Chaillot* eſt une des meilleures parodies qu'on ait faites. D'ordinaire leur grand mérite n'eſt que celui des circonſtances ; mais celle-ci ſe ſoutient toujours : on la revoit aux Italiens avec plaiſir. La Mothe fut à la première repréſentation : il y rit beaucoup, comme il en convient lui-même dans ſa préface d'*Inès*. Cependant la critique qu'on y faiſoit de ſes vers & du dénouement de ſa pièce, eſt très-violente. Sa joie, en ce moment, étoit ſuſpecte ſans doute ; mais on la prit pour réelle, & l'on s'enhardit à le traiter ſelon ſon goût.

On parodia ſes *Fables* ; on réfuta ſon *Diſcours ſur la parodie* ; on conſeilla à l'auteur d'être plus conſéquent à l'avenir ; de ne point écrire contre ce qu'il avoit éprouvé lui-même être un ſujet d'amuſement.

La réfutation étoit intitulée : *Diſcours à l'occaſion d'un diſcours de M. de la Mothe ſur les parodies.* L'ouvrage eſt de Fuzelier. Cet écrivain a beaucoup travaillé pour les différens théâtres de Paris, &, dans tous, il a eu des ſuccès. Il a donné le *Ballet des âges*, les *Amours des dieux*, les *Indes Galantes*, le *Carnaval du Parnaſſe.* Il mit, dans ſa réponſe, de l'eſprit & de la méchanceté. Les deux adverſaires combattirent à armes égales.

Fuzelier nioit à La Mothe qu'une bouffonnerie, telle que la parodie, empêchât l'effet du tragique ; qu'elle fît confondre les bons & les mauvais endroits d'une pièce & décider d'elle ſur le jugement d'arlequin ; qu'elle décréditât la véritable vertu, puiſque ce n'eſt que la vertu chimérique & romaneſque qu'elle tourne en ridicule.

A l'égard des poëtes tragiques, dont elle diminue le nombre, il ne trouvoit

pas que ce fût un grand mal, attendu qu'il y en a beaucoup trop. Il ne conçoit pas encore comment les Roſcius de la France peuvent avoir à ſe plaindre de la parodie, pendant qu'ils n'y ſont attaqués qu'indirectement. Seroit-ce un crime, dit-il, de jouer quelquefois ceux qui jouent tous les jours les autres.

La Mothe avoit dit que la parodie étoit un coup mortel à l'amour-propre, ſeul motif pour lequel on compoſe; qu'il n'en avoit pas eu d'autre lui-même en écrivant, mais que ſa vanité lui étoit commune avec tous les auteurs, qui, du moment qu'ils donnent au public *des ouvrages de bel-eſprit*, *en ſont convaincus* par le fait même. Son adverſaire lui paſſe de n'avoir jamais eu que des vues auſſi petites; mais il ne veut pas qu'on juge également de tous les écrivains, dont pluſieurs peuvent avoir un objet important comme celui d'éclairer les hommes & de les rendre meilleurs, de ſervir le prince & la patrie. Il oublie le motif pour lequel Scarron faiſoit valoir *le marquiſat de Quinet*, & l'abbé Devertot donnoit des ouvrages avant que ſa fortune fût commencée.

Au ſurplus, dit Fuzelier, lorſqu'on craint qu'on ne ſoit parodié, l'on n'a qu'à ne rien faire de ſuſceptible de l'être. *Athalie*, le chef-d'œuvre de la ſcène, ne l'a point été, ne le ſera jamais, parce que tout y eſt conforme à la nature & à la raiſon. D'où il conclud que La Mothe doit réformer ſes ouvrages & non pas les parodies.

M. de Voltaire s'eſt auſſi plaint d'elles. Il les compte parmi les plus grands déſagrémens attachés à la littérature. Toutes ſes belles pièces ont été parodiées; *Zaïre*, *Alzire*, *Mérope*, l'*Orphelin de la Chine*. Euſſent-elles ſubi ce ſort, s'il étoit vrai que les bons ouvrages en miſſent un auteur à l'abri?

Plus on réuſſit dans une tragédie, plus on eſt ſûr de payer aux comédiens Italiens le tribut accoutumé. On a défini leur théâtre, ainſi que celui de la foire, un théâtre conſacré préciſément au mauvais goût, à la médiſance: mais ils appellent, de ce jugement, à celui du public, à la bonne critique qu'ils font quelquefois d'une nouveauté à laquelle on s'eſt laiſſé ſéduire. Ils ſe flattent de faire revenir & d'éclairer en amuſant. Ils s'honorent du titre

d'Ariſtarques. Dans la clôture de leur théâtre, en 1735, un d'eux prononça ces vers :

Les grands ſuccès enflent de trop de gloire.
Il faut les mitiger par la reſtriction :
Car un auteur n'a pas de peine à croire
Qu'il a ſaiſi le point de la perfection.
Et la critique eſt néceſſaire,
Pour qu'il faſſe au public la reſtitution
Des complimens outrés qu'on auroit pû lui faire,
Juſqu'au temps où l'impreſſion
Fait voir combien l'ouvrage a mérité de plaire.

L'abbé Sallier penſe qu'ils rempliſſent parfaitement cet objet. Dans ſa *Diſſertation ſur l'origine & le caractère de la parodie*, il aſſure qu'en leurs mains, elle devient le *flambeau dont on éclaire les défauts d'un auteur qui avoit ſurpris l'admiration.* Entr'autres preuves de ce raiſonnement, on en trouve une frappante dans la *petite Iphigénie*, parodie de la *grande.* Cette critique ingénieuſe n'a-t-elle pas diſſipé bientôt l'illuſion qu'avoit faite le théâtre, & réduit la pièce à ſa juſte valeur ?

Les ennemis de la parodie l'attaquent encore d'un autre côté. Quelque utile qu'elle ſoit, ils la mettent au rang

des bagatelles : mais cette bagatelle a, comme tous les genres, ſes principes, ſes règles, ſes difficultés, ſes écueils, ſes délicateſſes, ſes beautés. Ce n'eſt pas ſans génie qu'on change une intrigue ; qu'on prend d'autres perſonnages ; qu'on trouve le rapport d'une action grande, avec quelque action de la vie commune ; qu'on fait ſortir des fautes & des ridicules ; qu'on amène adroitement des ſituations comiques & applaudies ; qu'on divertit des gens de goût, en mettant, dans la bouche des bourgeois & des artiſans, ce qu'on avoit entendu de celles des rois & des héros ; que, ſuivant l'intelligence du théâtre, on charge ou l'on affoiblit certains traits ; qu'enfin on fait contraſter la plus grande ſimplicité avec tout l'appareil & tout le faſte tragique. Telle ſcène de la foire ou du théâtre Italien coûte autant quelquefois, & renferme preſque autant de beautés, que telle autre ſcène du théâtre François, extrêmement vantée.

LES SPECTACLES.

SONT-ILS bons ou mauvais de leur nature ? Queſtion agitée dans tous les temps, & ſur laquelle on écrit encore pour & contre. Les philoſophes du ſiècle n'ont pu la faire terminer en leur faveur.

Pour être au fait de la contrariété des opinions ſur ce point, il ſuffit de remonter à la fameuſe lettre du père Caffaro, théatin. Cette lettre eſt une réponſe au poëte Bourſault, qui eut du ſcrupule d'avoir travaillé pour le théâtre, & qui conſulta ce religieux.

On ſçait que Racine fut déchiré des mêmes remords, &, qu'après s'être retranché à ne compoſer que des tragédies ſaintes, il abjura totalement le théâtre, & ſe retira à Port-royal pour y expier, dans les larmes, l'abus qu'il croyoit avoir fait de ſes talens. On ſçait encore combien Quinault ſe repentit de n'avoir pas fait des ſiens un autre emploi que celui auquel il doit toute ſa gloire. Si ces deux poëtes immortels,

d'une analogie ſi frappante pour le caractère de leur eſprit & la délicateſſe de leur conſcience, euſſent dépoſé leurs ſcrupules dans le ſein d'un caſuiſte, tel que le P. Caffaro, ils n'euſſent jamais abandonné le théâtre.

Ce religieux en fait hautement l'apologie dans ſa lettre. Il a le courage de s'élever au-deſſus des préjugés de ſon état, & de dire librement ce qu'il penſe. Il parle de ce ton de force & de véhémence qu'il n'appartient qu'aux gens perſuadés d'avoir.

La propoſition générale qu'il tâche d'établir eſt celle-ci: » Les comédies, » de leur nature & priſes en elles-» mêmes, indépendamment de toute » circonſtance bonne ou mauvaiſe, » doivent être miſes au nombre des » choſes indifférentes. « Il tire ſes autorités, 1°. des pères; 2°. de l'écriture; 3°. du raiſonnement.

S. Thomas d'Aquin, ſur la repréſentation d'une farce de quelques miſérables hiſtrions, ſentit combien leur art pouvoit être utile, & décida qu'il y avoit de l'injuſtice à le condamner ſans reſtriction: S. François de Sales étoit du même avis. A Milan on jouoit

la comédie du temps de S. Charles Borromée, ſans que ce digne archevêque s'en formaliſât : il la permit par une ordonnance de 1583. La ſeule condition qu'il impoſa, fut que les pièces ſeroient ſoumiſes à l'examen.

L'écriture eſt encore favorable au Théatin. Elle n'a rien tant en recommendation que les jeux, les danſes, les ſpectacles. Elle fait un mérite à quelques-uns de ſes plus ſaints perſonnages d'avoir danſé au ſon du tambour. Chez elle tout eſt fête, appareil, magnificence. Quand on veut comprendre les comédies dans les anathêmes qu'elle prononce contre le jeu, le vin, la table, la parure, les tableaux, le luxe, c'eſt qu'on ne réfléchit pas que ces anathêmes tombent moins ſur ces choſes là, que ſur l'abus qu'on peut en faire. La décence de notre théâtre eſt miſe en oppoſition avec le *cyniſme*, auquel ſe ſont livrés quelquefois les Romains ſur le leur. Valère Maxime rapporte que des femmes nues jouèrent dans une pièce où l'infâme Héliogabale repréſentoit Vénus, & dans laquelle il ſurpaſſa l'impudence du plus effronté ſatyre.

Le P. Caffaro paſſe au raiſonnement. Aucun de ceux qu'on fait contre les ſpectacles ne lui paroît fondé. Le théâtre, dit-on, eſt défendu, & ſans doute qu'il mérite de l'être. Son but eſt d'exciter les paſſions, & de jetter l'ame dans un état violent, & les comédiens ſont flétris.

La comédie eſt défendue; mais, répond le Théatin, c'eſt préciſément donner en preuve l'état de la queſtion. La comédie n'eſt, ni ne ſçauroit être prohibée par elle-même. On défend les choſes parce qu'elles ſont mauvaiſes, & les choſes ne ſont point mauvaiſes en elles-mêmes, parce qu'elles ſont défendues.

Le propre de la comédie eſt, dit-on, d'exciter les paſſions; mais les excite-t-elle en effet? Ceux qui la fréquentent ſont ils pires que ceux qui ne la connoiſſent pas? le P. Caffaro n'en croit rien. Il a remarqué au tribunal de la pénitence que ces derniers, que les pauvres étoient auſſi ſujets que les autres à la colère, à la vengeance, à l'ambition & à la débauche: il n'eſt rien de ſi bon & de ſi ſalutaire dont on ne puiſſe abuſer. Promenades, ſo-

ciétés, feſtins, livres, bonnes œuvres, ſermons, tout peut être une occaſion de chute & de crime. » Faut-il, diſoit » le ſage Licurgue, arracher toutes » les vignes, parce qu'il ſe trouve des » hommes qui font des excès de vin ?«

Les comédiens ſont flétris. Mais, ſi du moment qu'on joue la comédie on doit être réputé infâme, tant de rois, tant de princes, tant de magiſtrats, tant de prétres, tant de religieux qui l'ont jouée, ou qui la jouent le ſeront auſſi. D'où vient en fait-on repréſenter aux jeunes gens dans pluſieurs collèges ? On a vu des religieuſes, à Rome, exécuter elles-mêmes la pièce de *George Dandin*, en préſence de beaucoup de gens qui en furent très-ſatisfaits. La crainte d'encourir la peine d'infamie ne devroit-elle pas faire déteſter tout ce qui peut avoir rapport à un acteur ou une actrice ? car il n'importe pas qu'on joue par amuſement ou pour gagner ſa vie : ſi la choſe eſt mauvaiſe en ſoi, elle l'eſt par rapport à tout le monde.

Les comédiens ſont flétris ; mais dans quel temps l'ont-ils été ? Dans celui où ils jouoient réellement des pièces

infâmes, dans celui où il falloit ſi peu de choſe pour être couvert d'opprobre, où un ſoldat l'étoit pour avoir manqué de bravoure, une veuve pour s'être remariée avant l'année de ſon veuvage, un marchand pour faire profeſſion de vendre du vin, un médecin pour remplir les devoirs de ſon état. La médecine en corps a été réputée infâme, & chaſſée de Rome. Qu'on ſçache donc diſtinguer les temps & les perſonnes? d'indignes bateleurs avec d'honnêtes gens, dont la fonction exige, pour y exceller, de la figure, de la dignité, de la voix, de la mémoire, du geſte, de l'ame, de l'eſprit, de la connoiſſance des mœurs & des caractères; en un mot, un grand nombre de qualités que la nature réunit ſi rarement dans une même perſonne, qu'on compte plus d'excellens auteurs, que d'excellens comédiens.

Ils ſont à plaindre ſans doute d'avoir été traités durement par quelques-unes de nos loix, par les rituels, par les canons de quelques conciles. Les droits communs à tous les hommes devroient-ils être refuſés à des hommes entretenus par le roi, dévoués à

l'amuſement, à l'inſtruction, à la gloire de la nation, & devenus même, par le luxe des riches, une reſſource pour les pauvres ?

S'ils étoient auſſi dangereux qu'on le prétend, inviteroit on au coin des rues à les aller voir ? Qu'on affichât les mauvais lieux, avec quelle promptitude la police ſéviroit ! Mais ici les gens en place ſe taiſent, ou approuvent & autoriſent, par leur exemple, la comédie ; princes, magiſtrats, évêques. Si ces derniers n'y vont pas à la ville, ils s'y trouvent du moins à la cour.

Tant de raiſons perſuadent au P. Caffaro que les ſpectacles n'ont rien que d'honnête, & qu'il faut de la variété dans les amuſemens, comme il y en a parmi les eſprits & les caractères.

Notre religieux philoſophe veut ſeulement qu'on ait égard à trois choſes, qui ſont encore plus de bienſéance que d'obligation, aux temps, aux lieux, aux perſonnes. Aux temps, pour qu'on ne joue pas toute l'année, & à toute heure comme autrefois, & qu'on aille ſeulement aux ſpectacles au ſortir de

l'office divin ; attention toujours gardée par les comédiens, qui ne jouent qu'entre cinq ou ſix heures, & qui donnent relâche au théâtre à la fin du carême, & à toutes les grandes fêtes de l'année. Aux lieux, pour qu'on ne faſſe pas de nos égliſes des ſalles de ſpectacle, comme il n'arrive que trop ſouvent dans de certaines maiſons de religieux, & de religieuſes. Aux perſonnes, pour que celles qui ſont conſtituées en dignité, ou d'une profeſſion comptable au public de leurs momens, n'aillent pas tous les jours à la comédie.

Les étrangers, qui viennent à Paris, ſont fort étonnés de voir des eccléſiaſtiques à la comédie & à l'opéra : ceux de Londres ne paroiſſent jamais aux ſpectacles. En récompenſe, ils paſſent leur vie au cabaret, à y boire de la biere, du ponche, ou de l'eau de vie : il y a même des vicaires de paroiſſe, en Angleterre, qui tiennent des guinguettes, & qui y jouent du violon pour amuſer les buveurs.

L'apologiſte du théâtre termine ſa lettre par cette réflexion : » D'autres » que vous me feront peut-être un

» crime d'avoir ſuivi l'opinion la plus
» favorable, & m'appelleront caſuiſte
» relâché, parce qu'aujourd'hui c'eſt
» la mode d'enſeigner une morale auſ-
» tère, & de ne la pas pratiquer : mais
» je vous jure, monſieur, que je ne
» me ſuis pas arrêté à la douceur, ou
» à la rigueur de l'opinion, mais uni-
» quement à la vérité. «

Un prêtre, un religieux, qui entreprend de laver le théâtre de ſon ancien opprobre, étoit capable de raſſurer bien des conſciences : mais le P. Le Brun, de l'Oratoire, vint les allarmer ; il réfuta le P. Caffaro.

L'Oratorien traita le Théatin de faux frère, de prévaricateur, de miniſtre traître à ſon dieu & aux hommes, auxquels il applaniſſoit le chemin de perdition.

Ce même P. Le Brun, ſi connu par ſon livre critique *des Pratiques ſuperſtitieuſes*, livre où il ſe donne pour une ame peu commune, étoit ſuperſtitieux comme un autre : on a dit que c'étoit un médecin malade lui-même.

Tous ſes raiſonnemens contre la comédie tombent, ſelon ceux qui la défendent, ſur celle d'autrefois. Il ne

rapproche point les anciennes pièces des nouvelles ; il n'examine point ſi ce qu'on dit des unes peut s'appliquer aux autres ; ſi les farces qu'on repréſentoit ſous les empereurs payens, & contre leſquelles les pères de l'égliſe lançoient tant d'anathêmes, ont quelque choſe de commun avec nos pièces régulières ; ſi les changemens arrivés à nos mœurs n'ont pas amené ceux du théâtre. Point de juſteſſe ni d'exactitude dans cet écrivain ; point de réflexion lumineuſe, aucune connoiſſance du monde, beaucoup d'érudition mais peu de philoſophie.

Quand il porte une vue générale ſur la comédie ancienne & moderne, il trouve la différence à notre déſavantage. Plaute, Térence, Ariſtophane, lui paroiſſent plus retenus qu'aucun de nos comiques. C'eſt qu'il ne ſe repréſente que de bas & de pitoyables farceurs de parades. Il ne ſonge point à Molière, à Dancour, à Montfleuri, qui jouoient eux-mêmes leurs pièces, & qui étoient auſſi ſupérieurs la plume à la main, que ſur le théâtre.

Il revient continuellement à la ſévérité des loix impériales. Mais l'empe-

reur Juſtin ne s'en relâcha-t il point dans la ſuite ? Ne permit-il pas aux comédiens de s'allier avec d'honnêtes familles ? Ces loix, ainſi que celles de Charlemagne, peuvent-elles avoir la méme force depuis la déclaration de Louis XIII, du 16 Avril 1641 (*). Puiſque le P. Le Brun s'établiſſoit juge du Procès des comédiens avec un certain public, il auroit bien fait de rapporter ce qui leur eſt favorable.

(*) Elle porte, qu'en cas que » les comédiens règlent tellement les actions du théâtre, qu'elles » ſoient toujours exemptes d'impureté, il vouloit » que leur exercice, qui peut innocemment divertir ſes ſujets de diverſes occaſions mauvaiſes, ne » puiſſe leur être imputé à blâme, ni nuire à leur » réputation dans le commerce public «. Puiſque le théâtre des comédiens François ſubſiſte depuis plus de cent ans, ils ſe ſont apparemment conformés aux loix de l'honnêteté & de la bienſéance publique.

Qu'ils les euſſent bravées ces loix, ils auroient éprouvé le même traitement que les comediens Italiens, chaſſés de Paris en 1694, pour avoir joué des pièces licentieuſes. Cette même déclaration de Louis XIII ne veut point que les comédiens du roi dérogent. Le comédien Floridor étoit gentilhomme, & il obtint, le 10 ſeptembre 1668, un arrêt du conſeil, par lequel il fut maintenu dans ſa qualité d'écuyer. Sans cet arrêt, Floridor ſe fût trouvé dans le cas de ce chevalier Romain qui, après avoir été forcé, par l'empereur, de paroître ſur le théâtre, dit : *J'y ſuis monté chevalier Romain, & j'en deſcends Hiſtrion.*

M. de Voltaire dit qu'un jour nos neveux, en voyant l'impertinent ouvrage de cet oratorien contre l'art des Sophocles & les œuvres de nos grands hommes imprimés en même-temps, s'écrieront : » Eſt-il poſſible que les » François aient pu ainſi ſe contredi- » re, & que la plus abſurde barbarie » ait levé ſi orgueilleuſement la tête » contre les plus belles productions » de l'eſprit humain ? .

Quoi qu'il en ſoit, le P. Le Brun reſta maître du champ de bataille. L'archevêque de Paris, Noailles, exigea du P. Caffaro une rétraction authentique.

Le prince de Conti, en 1666, avoit également attaqué les ſpectacles. Il diſcuta cette matière en théologien, & les deux religieux l'ont traitée en gens de lettres. S'ils l'euſſent enviſagée autrement, je n'aurois point parlé d'eux. La théologie n'eſt pas de mon reſſort. Je laiſſe aux Boſſuet, aux Fénélon, le ſoin d'écraſer ſous les armes de la leur, ſous le poids de leur autorité épiſcopale, tous les ſophiſmes en faveur des ſpectacles. Suivons le fil de la querelle.

Un abbé, peu connu, mais d'un zèle extrême, crut qu'il viendroit facilement à bout de la terminer. Dans cette idée, il donna au public les raisons qu'il avoit de condamner la comédie, & de vouloir en dégoûter les autres : mais ces raisons étoient ridicules. Aussi fit-on sur lui cette épigramme :

Messire Laurent P.... tier
Qui ne put être bachelier,
Parce qu'il fut trouvé rossignol d'Arcadie ;
Ces jours passés, un livre a fait,
Qui condamne la comédie,
Dont il feroit un beau sujet.

Riccoboni a traité son art plus mal encore que La Mothe n'a traité celui des vers. Le talent d'acteur & d'auteur de comédie lui paroît celui d'un homme abominable. Il n'approuve que les drames de collège. » Ce ne » sont pas, dit-il, les pièces de cette » espèce que je propose de réformer, » mais c'est, à l'exemple de celles-ci, » que je voudrois qu'on réformât les » autres «. Quelle idée ! quel goût ! Il dit, dans un autre endroit : » Je pro- » teste que, depuis la première an-

» née que j'ai monté ſur le théâtre,
» il y a déjà plus de cinquante ans,
» je l'ai toujours enviſagé du mauvais
» côté, & que je n'ai jamais ceſſé de
» deſirer l'occaſion de pouvoir le quit-
» ter «.

Le P. Porée, traitant la queſtion des ſpectacles, ſoutient qu'ils pourroient être une école de vertu; mais il ajoute en même-temps que, par notre faute, ils ne ſont que l'école du vice.

Cet écrivain, moins recommandable encore par la ſupériorité de ſes talens que par la pureté de ſes mœurs, compoſoit, toutes les années, des tragédies & des comédies pour les exercices accoutumés de ſa claſſe. Il étoit quelquefois touché juſqu'aux larmes, en conſidérant le bien qu'on pourroit retirer du théâtre, & les maux ordinaires qui en réſultent.

L'auteur de *Didon* ſe déclare auſſi pour le théâtre, mais pour un théâtre plus décent, plus réſervé encore que le nôtre. Il trouve ſurtout qu'il y auroit une réforme à faire dans les comédies. Celles de Dancourt, de Le Grand, de Régnard & de Molière, ſont trop libres quelquefois, & même obſcènes.

Un écrivain Anglois, pour remédier à l'extrême licence des comiques de ſa nation, eſt d'avis qu'on y établiſſe des cenſeurs éclairés & vertueux qui repaſſent ſur les pièces tant anciennes que nouvelles, & n'y laiſſent rien de groſſier, rien d'équivoque, rien qui puiſſe offenſer la pudeur. Ce plan, dit M. Le Franc, propoſé à Londres, devroit s'exécuter à Paris. C'eſt ainſi que cet auteur, qui poſſéde ſi bien ſon art, mais que ſon art n'aveugle point, ſçait réunir les intérêts de l'homme de lettres, du philoſophe & du chrétien.

Le père du *Méchant* & de *Sidney* ne veut point qu'il y ait, avec le ciel, de pareils accommodemens. Mais ſa déclamation contre les ſpectacles a moins paru le langage du remords, que celui de l'amour-propre. Quelques-uns ont ri de cette démarche, & d'autres en ont empoiſonné le motif. Le plus grand nombre a trouvé trop de faſte dans cette amende-honorable, faite à la religion. Le ſilence ut mieux convenu que tant d'éclat & que cette abjuration ſolemnelle. Il eut triſte que M. Greſſet prive la ſcène des caractères qu'on s'attendoit d'y voir, de la peinture vive

& saillante, de plusieurs ridicules de la société.

M. de Voltaire, en parlant de la comédie & des comédiens, n'a point traité pleinement le fond de la question ; il s'est étendu sur l'historique. Il a montré combien nous sommes inconséquens à leur égard. En France, ils sont excommuniés, & la sépulture chrétienne leur est refusée, s'ils n'ont pas, avant la mort, renoncé à leur profession. A Rome, il n'en est pas de même. Alexandre, César, Brutus, Athalie, Zaïre & Arlequin sont réprouvés chez nous ; & les peintres, les statuaires ne le sont pas. La Vénus du Titien & celle du Corrège, qui sont toutes nues, offensent-elles moins notre jeunesse modeste, que le jeu de nos acteurs ? On fait, sur eux, l'exemple qu'on faisoit autrefois sur les sorciers, sur beaucoup de rois & d'empereurs. Le Flamen ne se doutoit pas que l'art de Térence fut celui de Locuste.

Après tous ces ridicules, jettés sur la nation, M. de Voltaire ajoute qu'elle s'en fût sauvée ; que le théâtre se seroit relevé de son premier état d'infamie, sans les déclamations éternelles des

Calviniſtes & des Janſéniſtes. Telle bourgade proteſtante, en Suiſſe, a été cent cinquante ans ſans ſouffrir un violon chez elle. Tel directeur Janſéniſte veut que, pour danſer, on ſubſtitue aux violons des caſtagnettes. Les catholiques, au contraire, ont toujours beaucoup aimé la comédie. Combien de prêtres eux-mêmes ont-ils travaillé pour elle? Léon X eſt le reſtaurateur de la bonne comédie en Europe. Richelieu a fait bâtir la ſalle du palais royal; Mazarin a eu les mêmes goûts. Il y avoit toujours aux ſpectacles de la cour, un banc qu'on nommoit le banc des évêques. Le cardinal de Fleuri, n'étant encore qu'évêque, fut preſſé de faire revivre cette coutume. Rien n'eſt omis, dans les *Réflexions ſur la police des ſpectacles*, de tout ce qui peut les mettre en honneur.

En 1756, un avocat, ou ſoit diſant tel, a écrit contr'eux; & quelles raiſons a-t-il de les condamner? Pas d'autres que les ſuivantes. C'eſt qu'on va moins à la comédie, pour connoître une jolie pièce, que pour y voir de jolies actrices; que, touché de leur beauté, on eſt néceſſairement malheureux, tout

le monde ne pouvant pas être les premiers favoris de Mars ou de Plutus. C'eſt qu'on n'y puiſe que le perſifflage, la diſſipation & la licence ; que les hommes apprennent à y devenir des ſybarites ou des ſcélérats, & les femmes de petites maitreſſes ou des mégères. C'eſt qu'on ne la ſouffre dans un état policé, que par le même eſprit qu'on y tolère les lieux de débauche. C'eſt que, plus elle eſt licencieuſe, plus auſſi on la goûte ; témoin la préférence que tant de perſonnes donnent aux comédiens Italiens, ou même aux acteurs de l'opéra comique, ſur les comédiens François. C'eſt qu'on n'a que faire de théâtre, pendant que le monde en eſt un aſſez grand lui-même, & rempli de toutes ſortes d'originaux. C'eſt que la règle (*) eſt au-deſſus des mauvais exemples de quelques eccléſiaſtiques. Peu de ceux même qui vont à la comédie, ſigneroient qu'ils l'approuvent. Enfin, au lieu d'éteindre, elle fomente d'ordinaire les paſſions, » les agréables impoſtures de cette

(*) *Canone regitur eccleſia non exemplo.*

» partie animale & déréglée, qui eſt la » ſource de toutes nos foibleſſes «, Quelle éloquence pour un avocat ! Mais ſon zèle eſt louable. Le dernier effort qu'un de ſes confrères a fait en faveur de la comédie & de la profeſſion de comédien, à la ſollicitation, dit-on, de mademoiſelle Clai..., a été réprimé avec la plus grande rigueur. Cet accord des magiſtrats, avec tant de caſuiſtes, peut donner lieu à des réflexions ſérieuſes. On a vu que l'état de comédien n'eſt pas plus autoriſé en France, par la légiſlation, que par la religion.

Mais paſſons ſur tous ces écrits polémiques. Arrêtons-nous à un ſeul, dans lequel tout porte l'empreinte du génie de l'auteur. Le panégyriſte de l'ignorance & des brutes a du être le cenſeur de l'école de la politeſſe & du goût. Il ſe plaint de n'être plus, de ne préſenter que l'ombre de lui-même au lecteur : mais c'eſt toujours le même écrivain ; c'eſt toujours la même abondance, la même ſimplicité, la même vigueur, la même préciſion & la même harmonie de ſtile. De tous les livres qu'il a donnés, celui-ci eſt preſ-

que le ſeul qui contienne des vérités utiles & pratiques.

M. d'Alembert a propoſé aux Génevois d'avoir un théâtre de comédie. » Voilà, dit M. Rouſſeau, le conſeil » le plus dangereux qu'on pût don- » ner, du moins tel eſt mon ſenti- » ment, & mes raiſons ſont dans cet » écrit «.

Quoique ces raiſons ſemblent ne devoir convenir qu'à la conſtitution de Genève, elles ſont pourtant expoſées très-ſouvent d'une manière générale. On voit qu'il ne s'explique qu'à demi ; qu'il craint d'ajouter à la fermentation qu'il a déjà cauſée ; & que, dans le fond de l'ame, il ne voudroit de théâtre nulle part.

Pour les ſapper tous par les fondemens, il commence par invectiver contre la tragédie. Il ſe moque de la pitié & de la terreur qui en ſont les reſſorts. Il ne conçoit pas qu'on doive purger les paſſions, en les excitant. » Seroit-ce que pour devenir tempé- » rant & ſage, il faut commencer par » être furieux & fou.

Il voit plutôt le contraire : il voit que la peinture qu'on fait d'elles les

rend préférables à la vertu ; que les plus grands ſcélérats jouent ſur le théâtre le plus beau rôle ; qu'ils y paroiſſent avec tous les avantages & tout le coloris des exploits des héros ; que les Mahomet y éclipſent les Zopire, & les Catilina les Cicéron ; que de ſemblables portraits ne ſont propres qu'à faire revivre les originaux. Voilà ce qu'il penſe des tragédies, même de celles où le crime eſt puni : en quoi, je le trouve d'accord avec La Mothe, qui dit : » Quelque forte que ſoit la leçon que puiſſe préſenter la cataſtrophe qui termine la pièce, le remède eſt trop foible & vient trop tard «.

Mais on a combattu l'idée de M. Rouſſeau. On lui a fait voir que l'objet du théâtre étoit mieux rempli, & que le ſpectacle des ſuites affreuſes d'une paſſion guériſſoit de cette paſſion même. » A Sparte, pour préſerver les enfans des excès du vin, on leur faiſoit voir des eſclaves dans l'ivreſſe. L'état honteux de ces eſclaves inſpiroit aux enfans la crainte ou la pitié, ou l'une & l'autre en même temps ; & ces paſſions étoient le préſervatif du vice qui les avoit fait naître «.

Les tragédies qui n'ont pas la reſſource du dénoûment, ſont encore plus rejettées de M. Rouſſeau. *Atrée* & *Mahomet* ne périſſent point, donc le crime eſt couronné. Mais M. Rouſſeau ne compte-t il pour rien les remords, ces momens affreux de déſeſpoir dont un bon poëte accompagne les actions des ſcélérats? Cromwel, ſans périr ſur la ſcène, mais toujours tourmenté par ſa propre conſcience, toujours environné de ſpectres, toujours défiant & livré à une agitation plus cruelle que la diſſolution même de ſon être, ne ſeroit-il pas un ſujet théâtral?

Le citoyen de Genève appelle de ces principes au témoignage des ſpectateurs. Il prétend que, s'ils conſultent leur cœur à la fin d'une tragédie, ils tomberont d'accord de ce qu'il avance. Je vois encore ici la marquiſe de Lambert favorable à ce frondeur déterminé : » On reçoit au théâtre de » grandes leçons de vertu, & l'on en » remporte l'impreſſion du vice «. *Telle femme y eſt entrée Pénélope, & en eſt ſortie Hélène* (*).

(*) *Penelope venit, abiit Helena.*

Mais cet appel de M. Rouſſeau n'a pas été mieux reçu que tout le reſte. On lui a répondu que, de quelques cas particuliers, il ne pouvoit pas tirer une preuve générale en faveur de ſon ſentiment.

Il ne perſuade pas davantage dans ce qu'il dit des comédies. Les poëtes comiques, ſelon lui, s'attachent uniquement à tourner la bonté & la ſimplicité en ridicule, à rendre les vieillards la dupe & le jouet des jeunes gens. Ils intéreſſent au menſonge, à la ruſe, aux fourberies: ils mettent l'honneur en parole & le vice en action; ils attirent tous les applaudiſſemens au perſonnage le plus adroit, & rarement au plus eſtimable. Renard tombe encore plus dans cette faute que Molière, chez qui les friponneries ſont communément punies.

On contredit encore, ſur tous ces points, M. Rouſſeau. On ſoutient contre lui, que la comédie préſerve de beaucoup de défauts & même de vices. On répéte ce propos uſé, » que Mo» lière a plus corrigé de défauts à la » cour, lui ſeul, que tous les prédi» cateurs enſemble «.

La profeſſion des comédiens n'a pas échappé à M. Rouſſeau. Excommuniés ou non, il dit qu'ils ſont partout mépriſés, & qu'à Paris même, où ils ont plus de décence & de conſidération qu'ailleurs, un ſimple bourgeois n'oſeroit fréquenter ces comédiens qu'on voit, tous les jours, à la table des grands ſeigneurs.

La Le Couvreur enterrée ſur les bords de la Seine, & L'Olfids à Weſtminſter à côté de Newton & des rois, forment un contraſte ſingulier & caractériſent le génie des deux nations. Mais celui qui connoit les Anglois, dit M. Rouſſeau, ne trouve à cela rien d'extraordinaire : ils ont voulu honorer, dans une actrice, non le métier, mais le talent. Les comédiens médiocres ou mauvais ſont autant ou plus mépriſés à Londres que partout ailleurs. Le portrait qu'il trace des acteurs & des actrices les feroit bien rougir, s'il étoit reſſemblant. Se reconnoiſſent-ils à cette peinture de leur diſſipation, de leur luxe, de leurs hauteurs déplacées, de leurs intrigues, de leurs rivalités. Il ne les traite pas mieux que les habitans des caffés. Il appelle

ces aſyles, *les refuges des fainéans & fripons du pays.*

On étoit étonné de voir M. d'Alembert ne pas répondre à la ſatyre éloquente à laquelle il avoit donné ſujet ; mais enfin il rompit le ſilence & défendit ſon opinion. Si, ſur le théâtre, on a voulu quelquefois, dit-il, intéreſſer pour des ſcélérats ; c'eſt la faute du poëte & non du genre. Il eſt peu de tragédies où l'on ne trouve à s'inſtruire : dans *Bérénice* même, on apprend à vaincre la paſſion la plus violente. On dirigera l'amour vers une fin honnête, lorſqu'on montrera » dans des » exemples illuſtres, ſes fureurs & ſes » foibleſſes, pour nous en défendre » ou nous en guérir «.

La comédie a le même avantage. A l'exception de quelques pièces, le théâtre de Molière eſt le code de la bienſéance, de l'honnêteté, des bonnes mœurs. Quel prédicateur que le *Miſantrope !* Il eſt ridicule de croire que les valets, en s'exerçant à voler » adroitement ſur le théâtre, s'inſtruiſent à voler dans les maiſons & dans » les rues «. Les comédiennes ſont peu retenues ; mais qu'on attache de

la conſidération à leur état, & elles auront de meilleures mœurs.

M. d'Alembert renouvelle aux Génevois la propoſition qu'il leur a faite d'avoir un théâtre. Il leur garantit que cet établiſſement ne ſçauroit nuire à la conſtitution ni au gouvernement de leur ville, ni à l'innocence de leurs mœurs. » Ils ſont aſſez avancés, ou, » ſi l'on aime mieux, aſſez pervertis, » pour pouvoir entendre *Brutus* & » *Rome ſauvée*, ſans avoir à craindre » d'en devenir pires «.

Lequel croire de M. d'Alembert ou d'un citoyen qui veut ſauver ſa patrie de la corruption; qui ne lui préſage qu'abomination & que malheurs, ſi l'on ne l'écoute; qui eût pu s'appuyer de la raiſon que donne *Cornelius Nepos* pour marquer la différence des mœurs des Grecs & des Romains: C'eſt que les comédiens étoient eſtimés des premiers, & qu'ils étoient déshonorés chez les autres. Mais les Génevois ſemblent tous décidés. Ils ſont très-peu reconnoiſſans du zèle de leur Démoſthène: ils ſe plaignent qu'il les a mal peints, qu'il n'a crayonné que les mœurs de la populace. Tout ce

qui penſe chez eux, la laiſſe s'enivrer & fumer, & ſe rend en foule à la comédie à Carouge.

Les enfans de Calvin ſe réconcilient avec elle. Notre premier acteur eut la gloire d'en faire pleurer quelques-uns à *Zaïre*, à *Brutus*, dans un voyage qu'il fit à Genève. On a, depuis, ſenti la barbarie de proſcrire des larmes innocentes. Oui, ſi les ſpectacles ſont criminels, s'ils ſont les avant-coureurs de la chûte des petits états, c'eſt fait de ta patrie, ô vertueux Rouſſeau! tout annonce qu'elle établira un théâtre chez elle. Lacédémone n'en vouloit pas, convaincue de tes principes. Si elle avoit vu ſeulement, à ſes portes, des acteurs; ſi elle y avoit vu les Sophocle & les Ménandre, elle eût pris l'allarme & cru voir déjà l'ennemi dans ſes murs.

LA DÉCLAMATION.

C'EST l'art de rendre le discours en chaire, au barreau, au théâtre, & toutes les fois qu'on fait une lecture à voix haute. De quelque manière qu'on envisage la déclamation, elle a divisé les esprits.

DÉCLAMATION DU THÉATRE.

ON a d'abord été partagé sur la déclamation théatrâle, tant celle des anciens que la nôtre.

La première a fourni plusieurs objets de discussion; mais je ne m'arrêterai qu'aux principaux, à celui du partage réel ou prétendu de la récitation & du geste, & à celui de la déclamation notée.

Est-il bien vrai ce qu'on dit, que, chez les Romains, l'action théâtrale étoit partagée entre deux acteurs; de manière que l'un faisoit les gestes dans le temps que l'autre récitoit. Un passage de Tite-Live le donne à entendre. Il rapporte que Livius Andronicus, qui, suivant l'usage de ce temps-

là, jouoit lui même dans ſes pièces; s'étant enroué à force de répéter un morceau qu'on redemandoit, obtint la permiſſion de faire chanter ſes paroles par un jeune comédien, & qu'il ſe contenta de les accompagner du geſte.

Mais la poſſibilité de ce partage de la déclamation entre deux acteurs, eſt conteſtée par quelques écrivains, du nombre deſquels eſt M. Duclos. Ils aiment mieux croire qu'on a mal pris le ſens du paſſage que de ſuppoſer les Romains capables de ſe plaire à un ſpectacle biſarre, puérile & du genre de Brioché.

L'académicien, auquel il eſt bien glorieux d'avoir ſuccédé à tant de grands hommes dans l'emploi d'hiſtoriographe de France, ſe flatte d'avoir mieux entendu Tite-Live. C'eſt, dit-il, de la ſéparation du chant & de la danſe dont l'hiſtorien a voulu parler, & non de celle du chant & du geſte.

La difficulté du texte, que chacun interprête différemment, tombe ſur ce mot *canticum*. Le *canticum* étoit compoſé de chants & de danſes. Andronicus, qui d'abord chantoit ſon *cantique* ou ſa *cantate*, & qui exécutoit, al-

ternativement ou en même temps, les intermédes de danſes, ayant altéré ſa voix, chargea un autre acteur de chanter, & danſa, par ce moyen, avec plus de liberté & de force. De-là, cet uſage de partager, entre différens acteurs, la partie du chant & celle de la danſe.

Quelques paſſages de Valère-Maxime & de Lucien ſont favorables à M. Duclos. Il faut convenir que ſi ſon explication n'eſt pas la véritable, elle eſt du moins la plus naturelle.

Paſſons à la déclamation notée. Quelques écrivains ont peine à la concevoir. La parole s'écrit, le chant ſe note; mais la déclamation expreſſive de l'ame, ne ſçauroit, diſent-ils, être arrêtée. Comment déterminer les tons, les nuances du ſentiment imperceptibles & ſans nombre? Comment les exprimer par des ſignes, repréſenter tous les changemens rapides des paſſions, obſerver toutes les proportions harmoniques? En conſéquence, ils révoquent en doute ce qu'on a dit de la déclamation Grecque & Romaine, & s'élèvent fortement contre l'abbé Dubos qui l'admire, & qui deſireroit qu'on notât également la nôtre.

Il dit qu'il a consulté là-dessus des musiciens, & qu'ils l'ont tous assuré qu'il étoit très-facile d'en exprimer les inflexions avec les notes actuelles de la musique; qu'il suffiroit de leur donner la moitié de la valeur qu'elles ont dans le chant, & de faire la même réduction à l'égard des mesures.

M. Duclos combat & le sentiment de l'abbé Dubos & celui des musiciens qu'il a consultés. Il prétend que, si l'usage des notes déclamatoires a eu lieu, quelquefois, chez les anciens, ce n'a jamais été qu'en faveur de certains acteurs qui parloient mal leur langue & dont la prononciation étoit vicieuse. Des maîtres les dressoient pour le théâtre, & tâchoient de réparer le défaut d'éducation. Ils leur apprenoient la bonne prononciation, la durée des mesures & l'intonation des accens: ils faisoient, en un mot, ce que nous serions encore obligés de faire, si nous avions à former pour le théâtre un acteur Normand ou Provençal, quelque intelligence qu'il eût d'ailleurs: mais un cas particulier, ajoute M. Duclos, ne doit pas être donné pour une règle générale.

Il va plus loin, & prétend que, quand même il ſeroit poſſible de noter la déclamation comme la muſique, on ne devroit pas admettre le ſyſtême de l'abbé Dubos; parce que ce ſyſtême nuiroit plus qu'il n'aideroit aux acteurs; qu'il étoufferoit le talent des meilleurs, & rendroit les médiocres déteſtables. Rollin ne penſe pas ainſi: il vante beaucoup la déclamation des anciens. L'abbé Vatri l'a défendue également: il oſe dire qu'elle étoit un vrai chant muſical, & regrette fort que nous n'ayons pas cette muſique.

Voilà pour la déclamation des Grecs & des Romains. La nôtre n'a pas moins excité de conteſtations.

On demande s'il doit en être d'elle comme d'un tableau deſtiné à être vu de loin. On le peint à grandes touches, on en exagère les traits. Riccoboni, ce chef de troupe de comédiens, & qui a fait des obſervations ſur ſon art, condamne cette pratique. Il ne veut, ſur le théâtre, ni un ton plus haut, ni un diſcours plus ſoutenu, ni une prononciation plus marquée que dans la conſervation. Il réduit la déclamation à l'expreſſion ordinaire. » C'eſt

» une erreur, dit-il, de nos pères, d'a-
» voir imaginé la déclamation théâ-
» trale, telle qu'on la voit en France.
» Le grand point ſur la ſcène eſt de
» faire illuſion aux ſpectateurs & de
» leur perſuader, autant qu'on le peut,
» que la tragédie n'eſt point une fic-
» tion; mais que ce ſont les héros mê-
» mes qui agiſſent & qui parlent, &
» non pas les comédiens qui les repré-
» ſentent. La déclamation tragique
» opère tout le contraire. Les pre-
» miers mots qu'on entend font évi-
» demment ſentir que tout eſt fiction;
» & les acteurs parlent avec des tons
» ſi extraordinaires, ſi éloignés de la
» vérité, qu'on ne peut pas s'y mé-
» prendre «.

On réfuta Riccoboni. On lui répondit que la déclamation tragique, quoique chargée, ne détruiſoit point l'illuſion néceſſaire au ſpectacle; que l'imagination des ſpectateurs ſe prêtoit à ce langage comme à la meſure, à la rime & au chant de nos opéra; que cette ſuppoſition, une fois admiſe, eſt une ſource de plaiſir, pourvu que l'auteur ne la pouſſe pas trop loin, & qu'en conſervant » la ſublimité du ton de la

» tragédie, il ſuive, autant qu'il eſt » poſſible, la nature, & ne faſſe que » l'élever ſans la guinder, l'aggrandir » ſans l'enfler, l'ennoblir ſans la dé- » truire «.

Riccoboni donne la déclamation théâtrale pour cauſe de la plupart des fauſſes idées que nous avons du véritable héroïſme. Nous ſçavons, dit-il, que Céſar, Alexandre, Annibal étoient des hommes comme nous, paſſionnés comme nous, ne valant pas mieux que nous, mais ſéduits dès l'enfance par l'expreſſion outrée de la déclamation, nous prenons ces héros de l'antiquité ſur le pied que les comédiens nous les donnent, c'eſt-à-dire pour des hommes d'une autre nature que la nôtre. » On les voit marcher, parler tout » autrement que nous, & avoir une » contenance tout-à-fait extraordinai- » re «. Il rapporte qu'il ſe trouve à Paris des perſonnes ſi révoltées d'une pareille déclamation, qu'elles aiment mieux renoncer au ſpectacle que d'y aller entendre déclamer à contre ſens.

L'abbé Desfontaines a ſuivi tous les raiſonnemens de Riccoboni, & n'en a pas trouvé un ſeul fondé. D'autres écri-

vains ont rejetté également le ton familier de la déclamation.

Ce n'eſt pas qu'ils approuvent les tons forcés, les geſtes convulſifs & tout ce qui eſt hors de nature, dignes ſujets de l'admiration des provinciaux. Ils veulent ſeulement que tout réponde à la dignité de la tragédie : ils s'appuyent de l'exemple de nos grands acteurs.

Baron a reſſuſcité la belle déclamation. Il avoit toutes les parties d'un acteur accompli ; le port, la figure, la voix, le geſte, une ame peu commune, ce talent admirable de ſaiſir toutes les nuances d'un caractère. Diſons mieux : il n'étoit point acteur, il étoit Achille, Agamemnon, Pyrrhus, Cinna, &c. Sa préſence ſur le théâtre contenoit les ſpectateurs dans le plus grand ſilence. Son jeu étoit varié ſingulièrement : il diſoit quelquefois à ſes camarades : Vous m'avez vu jouer aujourd'hui d'une telle façon, demain je jouerai d'une autre ; & toujours il faiſoit également bien. On lui reprochoit pourtant de parler du nez & de tourner le dos à ceux avec leſquels il étoit en ſcène. Ce dernier défaut bleſſoit ſurtout

ſurtout le Grand. Il n'aimoit pas Baron : il le contrefit un jour, & chargea ce ridicule pendant toute la repréſentation d'une pièce où il ne ſe trouvoit pas beaucoup de monde.

Beaubourg s'éleva bientôt, & quel acteur encore ! Quelle force, quelle vérité mâle & fière ne mettoit-il pas dans ſon jeu ! Il étoit fait pour les rôles de *Rhadamiſte* & d'*Atrée*. Avec quelle ſupériorité n'eût-il pas rendu celui de *Gengis-Kan !* Beaubourg, dans certaines ſcènes de hauteur, faiſoit baiſſer les regards aux ſpectateurs eux-mêmes.

Laiſſons la Chammelai & la Duclos, pour parler de la Le Couvreur, à laquelle le théâtre eſt ſi redevable. Elle abolit (*) les cris, les lamentations mé-

(*) Dans l'éloge de Dumarſais, qui ſe trouve à la tête d'un volume de l'*Encyclopédie*, on lui attribue, en partie, la gloire de ce changement, & l'on a raiſon. Mais la Le Couvreur n'en eſt pas moins louable d'avoir ſuivi les conſeils de cet homme vrai, ſimple & naturel, qu'on a nommé le *La Fontaine des philoſophes*, & qui, ſans avoir aucun talent pour le théâtre, en jugeoit ſainement. Mademoiſelle Le Couvreur eſtimoit Dumarſais, & avoit en lui la plus grande confiance, juſqu'à le conſulter ſur des choſes étrangères au progrès de ſon art. Un grand ſeigneur, après l'avoir entretenue quelque

lodieuſes & apprêtées, reſſource des actrices médiocres. Son jeu fut plein d'expreſſion & de vérité. Mal partagée, à quelques égards, de la nature, l'ame lui tint lieu de tout, de voix, de taille & de beauté.

De quelque manière ſimple & naturelle que les grands acteurs aient joué, ils ne ſont jamais tombés dans le ton ordinaire & familier. Ils ont concilié la nobleſſe & la majeſté qu'exige le théâtre.

Qu'on jette les yeux ſur les meilleures actrices de nos jours. Tous leurs efforts tendent à rendre la nature. C'eſt ſur elle qu'elles règlent leur prononciation, la gradation des accens, l'éloquence des regards, le geſte toujours à l'uniſſon de la penſée, l'expreſſion étonnante des mouvemens. Le triomphe de mademoiſelle Clairon eſt dans *Électre*, *Ariane*, *Médée*, *Idamé*.

---

temps, ayant rompu avec elle, & lui ayant envoyé une ſomme aſſez conſidérable, avec prière d'oublier ſon cher comte, elle confia ſon embarras à notre philoſophe. Celui-ci lui dit : *Si vous l'aimez, renvoyez-lui ſon billet, & vous le verrez, dans deux heures, à vos genoux. Si vous ne l'aimez pas, gardez cet effet, & vous n'entendrez jamais parler de celui qui vous l'envoie.*

Les rôles de tendreſſe, *Inès* & *Zaïre*, conviennent à mademoiſelle Gauſſin. Quel ſon de voix intéreſſant! Le Kain joue avec force, nobleſſe & préciſion. Le ſucceſſeur de Sarraſin tâche d'en avoir le ſentiment & les entrailles. Les uns & les autres ont pour objet, de jouer avec la plus grande vérité; mais ils ſe gardent bien de réciter comme on parle.

Il n'y a que mademoiſelle Dumeſnil qui ſoit ſur le théâtre comme on eſt dans un cercle. Ses bras admirables; ſes tons alternativement familiers, perçans & précipités; ſes geſtes, peut-être déſordonnés; cet oubli d'elle-même auquel elle a recours, & qui, en certaines occaſions, eſt le dernier effort du ſentiment; mille traits vraiment ſublimes, mais gâtés, ſelon quelques critiques, par des petiteſſes, la caractériſent dans *Rodogune*, *Cornélie*, *Athalie*, *Mérope*, *Sémiramis*. Son port & ſes regards ont une grandeur qui tient de l'atrocité de ſes rôles.

En fait de déclamation, la négligence eſt auſſi condamnable que l'emphaſe. On ne doit ni écrire ni déclamer préciſément comme on parle. Dans la

converſation, on ſe communique ſes idées pour ainſi dire de bouche à bouche; mais, ſur le théâtre, il faut garder les proportions de la perſpective: c'eſt-à-dire qu'il faut » que l'expreſſion de » la voix ſoit au dégré de la nature, » lorſqu'elle parvient à l'oreille des » ſpectateurs «.

On peut donner Racine & M. de Voltaire pour chefs aux partiſans de la déclamation noble & ſoutenue. Racine exigeoit qu'elle fût outrée, & la ſienne l'étoit. Il récitoit ſes vers avec un feu prodigieux. Étant un jour aux Thuileries, il ſe vit tout d'un coup environné d'ouvriers qui avoient quitté leur travail pour le ſuivre, dans la crainte que ce ne fût un homme prêt de ſe jetter, par déſeſpoir, dans le baſſin. Ceux qui connoiſſent le jeu de M. de Voltaire, ſçavent quelle ame, quelle force, quel enthouſiaſme il met dans ſon action, & quelle chaleur il demande également dans les autres.

DÉCLAMATION DE LA CHAIRE.

LES écrivains ne ſont pas d'accord ſur la déclamation qui convient le mieux à l'orateur ſacré, & ſur les défauts qui choquent le plus en lui.

Riccoboni reproche aux prédicateurs de trop imiter les comédiens, de copier leurs tons, leurs geſtes & leur action. L'abbé Desfontaines ajoute, que ceux qui ont voulu porter en chaire la déclamation du théâtre, n'ont réuſſi qu'à ſcandaliſer en ſe faiſant moquer d'eux. Cependant, continue-t-il, on ne doit pas regarder comme un défaut général celui de quelques particuliers. Il n'appartient qu'aux prédicateurs du premier ordre de ſçavoir tirer parti de la fréquentation des ſpectacles & du jeu des grands comédiens; témoin le P. La Rue, qui ſe faiſoit exercer par Baron.

Desfontaines paſſe enſuite à l'énumération des défauts qu'on remarque communément dans les prédicateurs,

& qui ſont les tons d'écolier, des exclamations périodiques & déplacées; une véhémence ridicule dans des choſes triviales, au lieu d'une noble ſimplicité qu'on devroit avoir juſques dans les plus beaux morceaux; des cris & des tranſports de routine; une monotonie ennuyeuſe, une déclamation dénuée d'attention, d'intelligence & de ſentiment. » Il n'y a que le corps qui » prêche; la mémoire ſeule dirige la » langue, les yeux, les bras: l'eſprit » & le cœur ſemblent abſens. On en » voit, ſurtout parmi les miſſionnai- » res, qui, par des tons trop familiers, » aviliſſent la dignité de la chaire «.

A ces traits peut-on ne pas reconnoître la plupart de nos prédicateurs? Mais ceux d'Italie ſont-ils mieux? Ils s'étendent, ils s'agitent, ils ſe tourmentent, ils pouſſent des hurlemens, & ſemblent jouer de pieuſes comédies. Ceux de Londres ſont auſſi froids dans leur débit, que ſecs, compaſſés & didactiques dans leur compoſition. On riroit, dans les pays proteſtans, de voir un orateur ſacré prendre, en chaire, le ton de déclamateur.

On ne chicane Riccoboni ſur aucune

des choſes ſenſées qu'il dit par rapport à la différente manière de débiter un ſermon, un panégyrique, une oraiſon funèbre ; mais on n'approuve point ſon idée de vouloir qu'il en fut des prédicateurs, comme des artiſtes & des ouvriers, qu'on admet à l'eſſai, & auxquels on n'accorde l'exercice public de leur profeſſion qu'après avoir fait preuve de talent. » Les peintres, » obſerve-t-il, les ſculpteurs, les poë- » tes, ne mettent point leurs noms » aux ouvrages par leſquels ils ont » commencé. Les ouvriers ne peu- » vent point paſſer maîtres, s'ils ne » préſentent un chef-d'œuvre qui faſſe » connoître qu'ils méritent ce titre ; » & un jeune orateur aura l'impudence » de déclamer en public, ſans avoir » auparavant exercé ſes talens en par- » ticulier, ou corrigé ſes défauts en » ſecret. «

Il eſt étonné qu'il n'y ait pas une chaire publique pour apprendre à déclamer. Autant vaudroit, lui a-t-on répondu, qu'il y en eut une pour montrer le goût du chant. Les principes, de quelque art que ce ſoit, ne ſont jamais mieux ſentis que par l'étude des modèles.

Nous n'avons plus, il eſt vrai, Bourdaloue, La Rue, Maſſillon; mais l'idée qui nous reſte de leur débit peut tenir lieu de leçons : chacun avoit le ſien propre, toujours aſſorti aux lieux, aux temps, aux circonſtances, aux auditeurs, au ſtile, & au ſujet du diſcours.

Bourdaloue, avec un air concentré en lui-même, faiſant très-peu de geſtes, les yeux le plus ſouvent fermés, pénétroit tout le monde par un ſon de voix uniforme & terrible. Le ton avec lequel un orateur ſacré prononça ces paroles : *Vous êtes cet homme* *, en les adreſſant à un de nos rois, frappa plus encore que leur application.

La Rue paroiſſoit un vrai prophête. Sa manière étoit impoſante, noble, pleine de chaleur, d'intelligence & de force. Il avoit des traits uniques. Certains vieillards frémiſſent encore au ſouvenir de l'expreſſion qu'il mit dans cette apoſtrophe au dieu des vengeances : *Tirez votre glaive* **.

On a ſurtout préſent Maſſillon. » Il

(*) *Tu es ille vir.*

(**) *Evaginare gladium tuum.*

» ſemble le voir, diſent ſes admira-
» teurs, dans nos chaires avec cet air
» ſimple, ce maintien modeſte, ces
» yeux humblement baiſſés, ce geſte
» négligé, ce ton affectueux, cette
» contenance d'un homme pénétré,
» portant dans les eſprits les plus bril-
» lantes lumières, & dans les cœurs
» les mouvemens les plus tendres «.
Baron l'ayant rencontré dans une mai-
ſon ouverte aux gens de lettres, le
lendemain d'un jour qu'il avoit été l'en-
tendre, lui fit ce compliment : » Con-
» tinuez, mon pere, à débiter comme
» vous faites : vous avez une manière
» qui vous eſt propre, & laiſſez aux
» autres les règles «. Cet avis ſe reſſent
du caractère de Baron, le plus fier des
hommes. Au ſortir d'un autre ſermon,
la vérité arracha à ce célèbre acteur
cet aveu humiliant pour ſa profeſſion :
» Mon ami, dit-il, à un de ſes ca-
» marades qui l'avoit accompagné,
» voilà un orateur, & nous nous ne
» ſommes que des comédiens. «

Un jeune homme, qui ſe deſtine à la chaire, doit former ſa déclamation ſur tout ce qu'on raconte de celle de ces grands hommes, les imiter en tout;

excepté dans les défauts qu'on leur a reprochés. Quant aux célèbres prédicateurs vivans, il doit les étudier, se souvenir que les qualités qu'on estime le plus dans un prédicateur, sont une expression noble & vraie, les traits du visage, une belle prononciation, un débit aisé, naturel, intéressant.

DÉCLAMATION DU BARREAU.

LE même Riccoboni trouve qu'il n'y a que les avocats qui s'entendent à bien déclamer, qui sçachent modérer leur feu, prendre un air de vérité, & parler *comme des hommes doivent parler à d'autres hommes*, qu'il n'y a qu'eux qui soient attentifs à rendre *les tons*, & les *accens de la nature*.

Les adversaires de cet acteur & auteur qui fait ressortir toutes les déclamations à son tribunal, & qui les y condamne toutes hors celle dont il est ici question, se soulevèrent contre lui. Ils conviennent qu'on débite au barreau d'une manière propre au genre

d'affaires qu'on y traite ; mais ils remarquent en même temps que les avocats, à force de vouloir être ſimples & modérés, devenoient ſouvent froids, peſans & monotones, & qu'ils prononçoient un diſcours comme s'ils le liſoient.

Riccoboni reprit la plume pour défendre ſon ſentiment, & pour démontrer qu'on doit réciter une tragédie, un ſermon, comme on récite un plaidoyer. Cette diſpute alloit devenir plus vive. Heureuſement on conſeilla à celui qui l'avoit excitée de déſarmer, & de ne pas irriter davantage des ennemis plus exercés que lui dans le polémique.

DE LA MANIERE DE LIRE.

CETTE partie de la déclamation ſi néceſſaire, & d'une utilité ſi générale, eſt celle des quatre qu'on a le moins diſcutée. Les plus célèbres rhéteurs, tant anciens que modernes, n'ont pas ſenti combien il importoit de la traiter.

Il n'y a eu de conteſtations ſur cette matière qu'entre quelques écrivains, dont le nom n'eſt pas d'un grand poids. Il eſt inutile même d'expoſer la contrariété des ſentimens. Il ſuffit de rapporter quelques-unes de leurs obſervations, & d'extraire de leurs écrits ce qui peut faire un lecteur parfait.

Pour l'être, il faut qu'en liſant on faſſe tout ſentir, qu'on ne mette perſonne dans le cas de mal juger, de trouver déteſtable à la repréſentation, ce qu'on a beaucoup applaudi à la lecture.

On ne ſe méprend guère, en général, ſur les tons qu'exigent l'interrogation, la plainte, l'exclamation, les mouvemens d'indignation, de colère, de joie, de tendreſſe, &c; mais les modifications de ces tons, ſenſibles à tous les hommes, ſont difficiles à démêler, & peu les ſaiſiſſent. On rend ces nuances avec plus ou moins de vérité, *ſelon la force & la délicateſſe du ſentiment, & ſelon la flexibilité des organes dont la nature nous a doués.*

Celui qui a de l'oreille & de la muſique, toutes choſes égales d'ailleurs,

lit & déclame mieux qu'un autre. C'eſt pour cela que l'étude de la muſique entroit dans l'éducation des Grecs.

Les meilleurs lecteurs que nous ayons eus ſont Deſpréaux, Racine, La Mothe, & l'abbé Grécourt. Ce dernier ſéduiſoit principalement. Ses poëſies perdoient leur prix dans toute autre bouche : auſſi les liſoit-il lui-même dans toutes les ſociétés où il ſe trouvoit.

Fin du ſecond volume.

TABLE
DES AUTEURS
Contenus dans ce volume.

FONTENELLE & le P. BALTUS. p. 1
ADDISSON & POPE. 13
J. B. ROUSSEAU & Joſeph SAURIN. 28
J. B. ROUSSEAU & M. de VOLTAIRE. 47
M. de VOLTAIRE & l'abbé DESFONTAINES. 58
M. de VOLTAIRE & M. de MAUPERTUIS. 72

TABLE
DES QUERELLES GÉNÉRALES.

PREMIERE PARTIE.

DES LANGUES FRANÇOISE ET LATINE.

Les inſcriptions des monumens publics de France doivent-elles être en Latin ou en François. 97

L'orthographe & la prononciation. 109

Les traductions. 125

Le ſtile. 145

La langue Latine. 146

La langue Françoiſe. 158

SECONDE PARTIE.

De l'Éloquence. 175

Éloquence en général. 176

Éloquence du barreau. 193

Éloquence de la chaire. 205

TROISIEME PARTIE.

DE LA POESIE.

I.

La Poëſie en elle-même. 233

II.

La versification & la rime. 257

III.

LE POEME ÉPIQUE

ou

L'ÉPOPÉE.

Du poëme épique en lui-même. 275
De l'Iliade, ou de la querelle des anciens & des modernes. 285
De l'Énéide. 319
Des romans. 334

IV.

LA POESIE DRAMATIQUE.

De l'amour dans les tragédies. 354
Du comique larmoyant. 369
Des parodies. 282
De l'utilité des spectacles. 394
La déclamation. 421
Déclamation du théâtre. 421
La déclamation de la chaire. 433
Dclamation du barreau. 438
De la manière de lire. 439

Fin de la Table.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

IMG 2013999

LEGATORIA DI LIBRI
R. CICCIORICCIO
Borgo Vittorio, 25
ROMA